God
841·6
Del/Oeu
102412

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

ŒUVRES

DE

JACQUES DELILLE.

P.P 92

LA CONVERSATION,

POÈME EN TROIS CHANTS.

LIBRANCE
OPTIME
ASIATIC

Girodet inv. Laquier Sculp.

Le brillant sans orgueil, mais non sans dignité.

Les Périclès et les Alcibiades.

LA CONVERSATION;

POEME.

PAR J. DELILLE.

102412
ac

A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD.

M. DCCC. XII.

917

G04
F6 84-6
102412

PREFACE.

Une société de personnes spirituelles et polies, réunies pour s'entretenir ensemble et s'instruire, dans une conversation agréable, par la communication mutuelle de leurs idées et de leurs sentiments, m'a toujours paru la plus heureuse représentation de l'espèce humaine et de la perfection sociale. Là, chacun apporte son désir et ses moyens de plaire, sa sensibilité, son imagination, son expérience, le tout embelli par la politesse et contenu par la décence; là, se montre un instinct mutuel d'affections bienveillantes, un doux sentiment de confiance, inspirée par le caractère et fortifiée par l'habitude; là, sans réglement, sans contrainte, s'exerce une douce police, fondée sur le respect qu'inspirent les uns aux au-

tres les hommes réunis, sur le besoin qu'ils ont d'être bien ensemble, et sur une sorte de pudeur qui, devant un grand nombre d'auditeurs et de témoins, repousse tout ce qu'il y a d'offensant, de maladroit et d'injuste; là, un mot, un coup-d'œil, fait sortir un aveu, prévient une inconvenance, commande un égard, réveille l'attention, réprime la pétulance; là, l'esprit exercé par l'observation et par l'expérience, lit dans les yeux, sur le visage, dans le maintien de chacun, ce que son amour-propre craint ou désire d'entendre, et, assurant à la société l'équilibre des prétentions opposées et des vanités rivales, forme de tout ce qui pourrait dégénérer en luttes et en combats, l'accord le plus harmonieux, rend agréables les uns aux autres les hommes réunis, leur inspire le désir de se revoir, et sème la veille les jouissances du lendemain.

Lorsque je me suis décidé à composer un poëme sur l'art de converser, il m'a fallu choisir entre deux moyens différents, celui des préceptes qui conduisent à l'art de plaire, et celui des portraits qui, en peignant les ridicules et les travers incommodes à la société, avertissent les interlocuteurs de les éviter. Lorsque, dans une ville de l'antiquité, on voulut détourner la jeunesse de l'ivrognerie, on fit jeter dans la place publique un esclave ivre, qui, se montrant dans toute la difformité de son vice, contribua beaucoup à en dégoûter les spectateurs. Un trait historique moins connu et non moins digne de l'être, nous apprend qu'un souverain, ami passionné de la peinture, érigea, pour l'instruction des jeunes peintres, un monument où se trouvaient placées, d'un côté les productions estimables, de l'autre, les compositions défectueuses des peintres connus à cette

époque. Là, les artistes trouvaient dans la même galerie les défauts qu'il fallait éviter, et les beautés qu'il fallait atteindre.

La morale et les arts étant le choix de ce qui est beau et bon, et la préférence donnée par le talent et la vertu à tout ce qui est digne d'admiration et d'estime, j'ai cru que la peinture fidèle des qualités et des caractères que la société craint ou chérit le plus pouvait donner à mon ouvrage tout l'intérêt et toute l'utilité dont le sujet est susceptible, et que, dans les portraits que j'ai tracés, le double exemple du bien et du mal pouvait tenir lieu de préceptes et de leçons. Renonçant donc à la forme didactique, toujours un peu froide et un peu monotone, j'ai fait passer sous les yeux du lecteur les travers de l'esprit et du caractère les plus remarquables, et qui nuisent le plus à l'agrément de la société.

Les torts de l'esprit sont l'objet du premier

chant; ceux du caractère composent le second; dans le troisième, je leur ai opposé la peinture de l'homme aimable, dont on chérit également le bon goût et la moralité.

Les personnages une fois choisis, il ne suffisait pas de les faire voir, j'ai dû les faire entendre, et rapprocher de la comédie ce genre qui lui est inférieur sous tant d'autres rapports.

Chaque portrait bien tracé est une scène comique, *brevis comœdia*. Chacun doit donner lui-même la clef de son caractère, et se rendre ridicule par ses propres discours.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline,
Et priez que toujours le ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

Voilà les premiers vers que prononce le Tartuffe, et rien de ce que l'on dit de lui dans le

reste de la comédie, ne le peint d'une manière plus comique et plus piquante. Le premier soin que doit s'imposer un peintre de portraits, c'est de bien connaître et de bien tracer les traits principaux de chaque caractère. Qu'on me permette de prendre dans mon ouvrage un exemple de ce genre de mérite. Le babillard veut garder pour lui le plus de temps possible, et en laisser le moins aux autres; il a pris en haine l'écriture et l'impression, parce qu'elles usent d'avance ce qu'il se promet de dire et de conter. Le poète pouvait nous l'apprendre; mais il vaut mieux que le babillard nous l'apprenne lui-même; c'est ce qu'il fait dans les vers suivants :

Je vois des voyageurs, de leur itinéraire
Qui pouvait enrichir la conversation,
A leur retour affubler un libraire,
Et d'un manuscrit téméraire
Avant le temps risquer l'impression.

Misérable parti dont il faut se défendre !
Celui qui vous a lu ne veut plus vous entendre;
Et, pour entretenir la curiosité,
Il faut un peu de nouveauté.
Je l'éprouvai cent fois; aussi les gens que j'aime
De mes récits ont toujours la primeur;
Je ne fais point dire par l'imprimeur
Ce que je puis dire moi-même.
Aux mêmes lieux réunis une fois,
Nous pourrons converser enfin de vive voix.
Dans l'absence on a beau s'écrire,
Le papier transmet tout, mais il n'explique rien :
C'est en parlant qu'on s'entend bien;
Et combien nous avons de choses à nous dire !

Pour donner plus d'effet à ces caractères, peut-être faudrait-il placer à côté l'un de l'autre deux personnages dominés par la même passion; mais alors il faut que l'un des deux porte plus loin que l'autre le vice ou le travers qui leur est commun. Là, se trouve le mérite de la difficulté vaincue. C'est

ce que j'ai essayé de faire dans la peinture de l'avare.

En sortant il rencontre un rival d'avarice.
Deux Harpagons ensemble: quel bonheur!
Oh! que Molière en eût ri de bon cœur!
Le premier, saisissant l'occasion propice,
Dit au second : « Monsieur, mille pardons,
» Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
» Quelques vins, qui de vous n'étaient pas trop indignes;
» Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
» Et les flacons vidés, et même les bouchons,
» Je vous saurai gré du message.
» C'est vous faire descendre à de bien petits soins;
» Mais, vous vous occupez comme moi du ménage,
» Et sûrement, si vous m'en aimez moins,
» Vous m'en estimez davantage. »

Ce genre de poésie étant privé de l'intérêt de l'action et des deux grands ressorts de la crainte et de l'espérance, la variété est presque le seul moyen d'attacher les lecteurs. Il faut, quand on le peut, y joindre l'artifice

des oppositions et des contrastes; je l'ai employé le plus souvent qu'il m'a été possible. J'ai opposé au nouvelliste qui voit tout en bien, celui qui voit tout en mal; à la maussaderie de l'humoriste chagrin, l'insipide adulateur; à tous les deux, la circonspection vaniteuse de l'homme réservé qui

Demeure retranché dans sa grave sottise,
Doute par vanité de tout ce qu'il apprit,
Et meurt sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.

J'ai dit que je m'étais proposé de donner aux portraits qui composent mon ouvrage quelque ressemblance avec le genre comique. Il a donc fallu que la peinture de chaque caractère, que j'appelai tout à l'heure une courte comédie, fût une scène, qu'elle eût son action et ses personnages. Pour ajouter au petit intérêt dramatique dont le sujet est susceptible, j'ai dû les placer dans des situa-

tions telles que leur caractère, irrité par l'obstacle et la contrariété, ait plus de force comique. Je suppose que le poète place un homme possédé de la manie de parler entre deux hommes du même genre, dont l'un raconte l'histoire de ses procès, et l'autre celle de ses amours; voilà déjà une situation embarrassante pour la personne contrariée, et amusante pour les spectateurs; mais si l'on suppose que le babillard, appelé dans un cercle nombreux et dans lequel il désire vivement de réussir, ait préparé tous ses sujets de conversations, et qu'en arrivant il rencontre dans le salon les préparatifs d'une longue lecture et un auditoire déjà envahi par l'écrivain à la mode, la situation devient encore plus forte et plus comique.

Je demande la permission de citer le passage où j'en ai placé le tableau.

Il frémit si quelqu'un commence

Un récit détaillé de procès ou d'amour;
Il sait combien, en racontant leurs rixes,
Les plaideurs sont diffus, et les amants prolixes.
Mais, à quel saint n'aura-t-il pas recours,
Si, préludant à sa gloire future,
L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient, de son chef-d'œuvre nouveau,
Aux assistants proposer la lecture!
Quels beaux moments va lui coûter
Cette épouvantable aventure!
Une soirée entière on eût pu l'écouter!
Combien faut-il que son supplice dure?
Énorme est le cahier, et fine est l'écriture:
Puis, de l'in-folio qu'il vient d'apercevoir,
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.
Adieu son espérance et ses projets du soir!

. . . . . .

Quel tourment est égal au tourment qu'il redoute!
Il venait pour parler, il faudra qu'il écoute.

Théophraste, chez les Grecs, et La Bruyère (1), en France, ont écrit avec un grand succès, des Caractères qu'on a regardés comme une peinture fidèle du siècle où ils ont vécu. On ne conteste plus la supériorité de l'écrivain français sur l'écrivain grec qui lui a servi de modèle, et dont l'ouvrage n'a presque de commun avec le sien que le titre. Le temps et le peuple pour lequel La Bruyère a écrit lui ont donné de grands avantages sur son prédécesseur. Dans le siècle où Théophraste écrivit, la société, dans la Grèce, était encore loin du degré de politesse et de perfection auquel elle arriva sous Périclès. Aussi, dans ses Caractères, le lecteur se trouve souvent en mauvaise compagnie. En voyant passer devant soi les personnages qu'il décrit, on croit quelquefois être à la lisière des bois, au moment où les hommes encore sauvages, sortaient de leurs forêts et de leurs

cavernes. Presque tous ses portraits offrent l'empreinte grossière d'un commencement de civilisation; la volonté y paraît sans noblesse, le caprice sans esprit, la fantaisie sans grâce; à chaque page on trouve des descriptions dégoûtantes des fonctions les plus communes de la vie populaire, des marchés et des repas d'Athènes. La Bruyère, tantôt dans les sociétés les plus polies, tantôt dans la cour la plus magnifique de l'Europe, entouré de personnes distinguées par de grands noms, de grandes places ou de grandes qualités, d'extravagances et de sottises titrées, tourne autour du crédit, de la puissance et de la gloire, en observe, en saisit le côté faible, et, sans malveillance, comme sans flatterie, écrit la plus noble et la plus intéressante partie de l'histoire du monde; peint la ville et la cour mutuellement influencées, l'une par l'envie de dominer, l'autre par la manie bour-

geoise de singer les manières des courtisans, et même leurs travers; saisit les rapports des petits et des grands, et montre tout à coup l'autorité suprême, remettant tous les rangs au niveau, et ramenant à soi toutes les illusions de la multitude idolâtre de la grandeur.

Le caractère du gouvernement influe peut-être plus encore sur celui de la société. Dans Athènes et dans Rome, la place publique et le Forum étaient le théâtre habituel des conversations politiques. Là, des ambitieux et des intrigants, poussés par des orateurs passionnés, traversaient, en l'excitant, une populace effrénée; là, ne s'entendaient ni les insinuations de l'amitié, ni les conseils de la prudence; mais les cris violents de la faveur ou de la haine. Les spectateurs et les acteurs de ces scènes violentes les transportaient dans leurs sociétés particulières, aux lieux

mêmes où les citoyens réunis venaient conférer paisiblement ensemble. Les fauteurs et les partisans de ceux qui se disputaient l'autorité, conservant les impressions qu'ils avaient reçues ou données, faisaient du salon un champ de bataille; aucun n'était lui : chacun était ou Marius ou Sylla, ou Pompée ou César, Antoine ou Auguste, et combattait pour un intérêt dont le désir de plaire ou de réussir avait fait le sien. Là, retentissaient encore les vociférations bruyantes et les mouvements impétueux qui avaient éclaté dans les places publiques.

Quelle différence entre ces assemblées turbulentes, et ces sociétés aimables, où la France admettait avec plaisir les étrangers les plus distingués par leurs titres ou leurs lumières, et qui, s'ils emportaient quelquefois chez eux des mécontentements chagrins, et des préventions jalouses contre les formes ordi-

naires de nos sociétés, plus souvent partaient surpris et charmés de tout ce que la vivacité de l'imagination, l'amabilité du caractère, la grâce du langage, la finesse du tact, l'observation délicate des bienséances, les concessions mutuelles de la politesse leur avaient paru jeter d'agréments et de charmes dans les rendez-vous délicieux de ces conversations polies, souvent préférées aux fêtes les plus brillantes, aux divertissements les plus recherchés, et aux spectacles les plus magnifiques! C'est dans ces cercles polis, où tous les rangs, tous les états, tous les âges contribuaient ou à l'ennui ou au plaisir commun, que La Bruyère étudia les hommes, choisit ses caractères, et forma sa morale.

Ce n'est ni dans leurs études, ni dans leurs connaissances que les plus fameux moralistes ont pris leurs manières distinctives; c'est dans leur naturel et dans leurs penchants; on s'en

aperçoit en lisant Montaigne et La Bruyère. Né avec un désir extrême de se signaler, et par la singularité de ses idées et par celles de son style, Montaigne se place souvent à une trop grande distance des idées communes et des habitudes sociales. Un accent d'égoïsme se fait entendre dans son langage philosophique : *Je veux, je ne veux pas, je ne puis souffrir, je ne puis approuver, j'aime, je hais.* Voilà ses formules accoutumées; il se rend raisonnable pour être extraordinaire; il copie les anciens pour être neuf; se fait trivial pour être énergique; veut toujours dire mieux, et surtout autrement que tout le monde. Il se fait une place à part par ses idées paradoxales, par ses principes tranchants, et par l'audace de son langage : aussi a-t-il dépassé quelquefois les limites de la morale et celles du bon goût. Dans La Bruyère, rien d'exagéré, rien de

factice; en parcourant le monde, il marche entre l'attention et l'indulgence; il entre dans la société sans intérêt et sans prévention; il en sort sans engouement et sans humeur; il traverse la foule sans la pousser et sans se laisser entraîner par elle; il passe à côté des préjugés et des opinions reçues sans les heurter ni les caresser; mais il accorde aux faiblesses humaines toute la condescendance que lui permettent la raison et la vertu; ne se détache du monde que par des principes plus hauts et des idées plus justes; se rend libre, sans être insociable, et se tient à l'écart, sans paraître isolé.

Pour peindre La Bruyère, il faudrait avoir son génie, et ce talent inimitable qui renferme tant de sens dans une phrase, tant d'idées dans un mot, exprime d'une manière si neuve ce qu'on avait dit avant lui, d'une manière si piquante, ce qu'on n'avait pas en-

core dit. Son ouvrage est, de tous les livres de morale, celui qui donne le mieux à la jeunesse la connaissance anticipée de ce monde, où les mêmes passions, les mêmes vices, les mêmes ridicules, malgré quelques changements passagers de costumes, d'usages, de modes et de mœurs, donnent à la génération présente une grande ressemblance avec celles qui la précèdent ou celles qui la suivent.

Je n'ai emprunté de La Bruyère que deux portraits, légèrement ébauchés dans son excellent ouvrage, et que j'ai tâché de m'approprier par l'exécution. En traçant des portraits, je n'ai pu lui dérober ses pinceaux; mais j'ai long-temps étudié sa manière, et peut-être lui devrai-je quelques-uns des suffrages que j'ambitionne. Les plus indulgents de mes lecteurs seront sans doute ceux qui savent les obstacles que me présentaient à vaincre l'exécution d'un ouvrage sans modèle

dans aucune langue, la difficulté de distinguer tant de caractères, souvent voisins les uns des autres; surtout le travail des transitions, dont Boileau félicitait, ou, peut-être, accusait La Bruyère de s'être affranchi.

Je désavoue d'avance toutes les applications que la malveillance pourrait faire des caractères que j'ai tracés. Tous ont été pris dans la connaissance générale du monde, et ne doivent rien aux observations que je puis avoir faites dans les sociétés où j'ai vécu. J'ai toujours méprisé ceux qui, admis dans des maisons choisies par leur intérêt ou leur vanité, au lieu de conserver en les quittant l'impression de l'accueil qu'ils ont reçu, de la bienveillance qu'on leur a témoignée, des services qu'on leur a rendus, n'emportent que les froideurs de l'ingratitude, les observations de la malignité, quelquefois même les souvenirs de la haine; et, par le plus horrible abus

de l'hospitalité confiante, donnent une publicité scandaleuse aux torts ou aux ridicules dont ils ont été les confidents ou les témoins. J'ai quelquefois usé de l'intimité à laquelle m'ont admis des personnes estimables, pour célébrer leurs vertus et leurs talents; mais si j'en avais abusé pour publier leurs fautes ou leurs faiblesses, là, auraient commencé de mes repentirs le plus amer, et de mes chagrins le plus inconsolable.

Une femme poète (*), déjà connue par une élégie intéressante sur les tombeaux de St.-Denis, a, dans la plus modeste des préfaces, annoncé son poëme sur la *Conversation*, comme le précurseur du mien. Je voudrais m'acquitter envers elle de ce qu'elle a dit pour moi d'honorable et de flatteur; mais ses éloges ont d'avance décrédité les miens, et mes

(*) Madame de Vannoz.

louanges les mieux méritées seraient toujours suspectes de reconnaissance.

LA CONVERSATION.

PROLOGUE.

LA CONVERSATION,

POËME.

PROLOGUE.

Je suis content de ma journée ;
De mes poétiques travaux,
Ma diligente matinée
A vu naître les fruits nouveaux.
Près de mon humble cheminée
J'ai rassemblé mes amis les plus chers,
Amateurs, comme moi, des beaux arts, des beaux vers,
Éclairés par l'usage et polis par l'étude,
Que chaque soir, dans mon humble réduit,
Auprès de moi l'habitude conduit ;
Non l'habitude routinière,
Qui, se traînant dans son ornière,
Dans la même assemblée et dans les mêmes lieux,

S'en va porter sa face coutumière
Et ses propos fastidieux ;
Mais l'habitude libre et fière
Qui, chez ses bons amis, les mêmes qu'autrefois,
S'acheminant par goût et s'arrêtant par choix,
Dans sa visite journalière,
Sans faste, sans bruit, vient à pied,
Avec sa grâce familière,
Vider, en causant, la théière,
Ou le flacon de l'amitié.

Par une amère et douce souvenance
Nous sommes remontés aux jours de notre enfance :
Ces jours d'insouciance et de captivité ;
Ces jours de crainte et d'espérance,
Et de tristesse et de gaîté.
Nous aimions à revoir, dans cette douce image,
Et les fruits de l'étude et les fleurs du jeune âge ;
Nos peines, nos amusements,
Nos raquettes, nos rudiments,
La liberté des champs, les barreaux du collége ;
En hiver nos boules de neige,
Et dans l'été, nos ricochets ;

Nos frivoles plaisirs, nos douleurs passagères,
Pour tromper nos pédants, nos ruses mensongères,
Et leur férule et nos hochets,
La balle, le sabot tournant sous la courroie;
Le cerf-volant, objet de surprise et de joie
Pour les marmots qui, le suivant des yeux,
Croyaient monter avec lui dans les cieux.
Souvent encore avec délices,
De nos scolastiques essais,
Nous nous rappelions les esquisses,
Et nos premiers travaux, et nos premiers succès;
Qui, de nous du laurier classique,
Vit ceindre son front jeune encor;
Qui, dans la lice poétique,
Risqua le premier son essor.
Tantôt des mœurs, du caractère,
Boudeur ou gai, folâtre ou sérieux,
Dans notre enfance et dans nos premiers jeux
Nous recherchions l'élan involontaire,
Ces premiers traits, ces préludes obscurs,
Des défauts, des vertus, et des talents futurs;
Qui de nous, sous les lois d'un pédagogue austère,

Sujet obéissant et docile écolier,
De bonne heure apprit à plier
Au joug d'une règle sévère,
Son caractère moutonnier.
Lequel de nous, malgré sa chaire dominante,
Sa coiffure carrée et sa robe imposante,
Sur le nez du régent faisait, d'un doigt hardi,
Voler le pain en boulette arrondi.
Sans pesanteur, sans morgue doctorale,
Souvent nous raisonnions des lois, de la morale,
Des défauts de l'esprit et des vices du cœur;
De la science, peu commune,
D'unir la gloire et le bonheur;
Du grand chemin de la fortune,
Du sentier étroit de l'honneur:
Aucun, par un babil frivole,
Sur son voisin n'usurpait la parole;
Chacun parlant, se taisant à son tour,
Du discours circulaire attendait le retour;
Et comme ces pinces fidelles
Qui, des tisons de mon ardent foyer,
De temps en temps, pour m'égayer,

Font petiller les vives étincelles,
Par un commun accord passaient de main en main;
Ainsi venant, revenant à la ronde,
L'entretien, tour à tour, sérieux ou badin,
Sans désordre suivait sa marche vagabonde,
Et faisait jaillir à propos
Le feu de la saillie et l'éclair des bons mots.

De ces aimables causeries,
Qui me charmèrent tant de fois,
J'ai conservé les images chéries;
J'en goûtai les plaisirs; j'en dicterai les lois.

Dans les sociétés et les âges antiques,
Causer, fut le premier des plaisirs domestiques;
Et dans cette altière cité,
Mère du despotisme et de la liberté,
Dont les bandes républicaines,
Aux bords de l'Eurotas, aux rives africaines,
A travers les débris de vingt trônes divers,
Allaient porter ses lois, ses drapeaux et ses fers;
Si du Forum les fougueuses cabales,

Ou du sénat les discordes fatales,
Ou les attentats des méchants
Les avaient exilés dans leurs maisons des champs,
Ce qui restait d'illustres personnages,
Édiles, consuls, dictateurs,
Magistrats renommés, ou fiers triomphateurs;
Sitôt que dans leur paysage
Les bosquets paternels reprenaient leurs ombrages,
De leur sainte union, resserrant les liens,
Chaque jour renouait leurs graves entretiens.
Là, n'étaient point traités ces objets inutiles,
Ces petits intérêts, ces nouveautés futiles,
Qui, des grandes cités, composent les rumeurs;
De la mode du jour le caprice fantasque,
Ou les plis d'une toge, ou les plumes d'un casque.
Les bonnes lois, les bonnes mœurs,
Le chemin du bonheur, la route de la gloire,
Les règles de la vie et de l'art oratoire,
Les grands tableaux de la terre et des cieux;
Les droits des citoyens, la nature des dieux;
La constante amitié, la tranquille vieillesse,
Cueillant en paix les fruits de la sagesse:

Voilà leurs entretiens (1). De frivoles esprits
Aux interlocuteurs ne donnaient point le prix.
A Tusculе, à Tibur, aussi bien que dans Rome,
De grands hommes toujours écoutaient un grand homme:
C'étaient les Cicéron, les Caton, les Brutus,
Les grands talents et les grandes vertus.
Tous oubliaient, dans leurs riants domaines,
Et les ambitions et les pompes romaines;
Et, dans le fond d'un bois, sous l'abri d'un berceau,
Au bord paisible d'un ruisseau,
D'où leurs discours pesaient sur les destins du monde,
Entr'eux se préparaient, dans une paix profonde,
Ces grands édits et ces puissantes lois
Qui commandaient à Rome et maîtrisaient les rois.

D'Athènes, plus galante et moins majestueuse;
L'habitude voluptueuse,
Dans ce séjour des arts et de la liberté,
A qui Rome, à regret, cédait son cher Virgile,
Donnait souvent à la beauté,
Sur un auditoire docile,
Une plus douce autorité.

Sa grâce commandait à la foule attentive ;
Et sa douceur persuasive,
Des plus mâles vertus et des plus hauts talents,
Quelquefois, j'en conviens, arrêtait les élans ;
Mais plus souvent, d'une austère sagesse
Son tact, plus délicat, corrigeait la rudesse ;
Du génie, encor brut, polissait l'âpreté ;
Des naturels hautains abaissait la fierté.
Tous, à ses lois soumettant leur audace,
De leur brillant modèle ils admiraient la trace ;
Inspirés par l'amour, par le goût applaudis,
Et discoureurs plus gais, novateurs moins *hardis*,
Ce qu'ils perdaient en force, ils le gagnaient en grâce.

Ainsi dans son salon, par les arts embelli,
Encor brillante de jeunesse,
Aspasie assemblait ce que toute la Grèce
Avait de grand et de poli.

Sur ce terrain brillant de grâce et de richesse
Tous les fruits avaient leur saison ;
La gravité sévère y suivait la vieillesse,

Le calme l'âge mûr, l'audace la jeunesse.
Instruits, par la comparaison,
De ce qui plaît, de ce qui blesse,
Tous devaient l'un à l'autre une heureuse souplesse.
Le riant épicurien
Y déridait l'âpre stoïcien;
Sous les yeux de l'enchanteresse,
Pleins de grâce, à la fois, et de sévérité,
Le bon sens n'eût osé se montrer sans finesse,
L'illusion sans vérité,
L'enthousiasme sans justesse;
Le bon exemple y formait le bon ton;
La critique sévère avait sa politesse,
L'éloge sa délicatesse;
C'était la fleur de la raison
Et la moisson de la sagesse.
Là, dans les doux transports d'une amoureuse ivresse,
Le front paré de fleurs ou de lauriers,
Les fameux orateurs, l'élite des guerriers,
De leurs combats, ou de leurs ambassades,
Rapportant d'un grand nom l'illustre autorité,
Sans froid raisonnement, sans folles incartades,

Déployaient avec liberté
Leur vieille expérience, ou leur jeune gaîté.
Là, brillaient sans orgueil, mais non sans dignité,
Les Périclès et les Alcibiades, (a
Qui, parant leur autorité
Du suffrage de la beauté,
L'aimaient comme la gloire, et bien plus que la vie;
Et, pour un regard d'Aspasie,
Oubliaient la postérité.
Là, les yeux petillants et d'amour et de verve,
Le divin Phidias venait à la beauté
Offrir, avec timidité,
Son Jupiter et sa Minerve.
Là, de Platon, le maître respecté,
Par des accents pleins de noblesse,
Ramenant à l'espoir la triste humanité,
Faisait entendre à la faiblesse
Le dogme consolant de l'immortalité.
Aussi son amante ravie
Aspirant, pour lui plaire, à la célébrité,
Après l'avoir aimé toute sa vie,
Voulait suivre son vol vers la postérité.

Tous deux, en même temps, admirés dans la Grèce,
L'un à l'autre payaient un encens mérité.
Aspasie, en beaux vers, célébrait la sagesse,
Et Socrate amoureux encensait la beauté.
D'accord avec ses yeux, son cœur l'avait choisie;
Comme lui, ses concitoyens
Fiers d'être admis à ses doux entretiens,
De la belle adoraient l'aimable fantaisie;
Et les plus beaux esprits, les plus fameux héros,
Ne tenaient pas contre un des mots
Ou des sourires d'Aspasie.
Mais toute chose a son danger.
A ces réunions charmantes,
Où quelquefois accouraient se ranger
Des amants en crédit, d'illustres intrigantes,
L'intérêt de l'état n'était point étranger.
Là, comme parmi nous, aux époques fameuses
De nos princes ligueurs, de nos belles frondeuses,
Dans un cercle affidé d'ambitieux amants,
Pour dominer par eux la fortune publique,
Oubliant du plaisir les vains amusements,
Et l'humble autorité du pouvoir domestique;

Par d'adroites faveurs, des entretiens charmants,
La beauté préparait les grands événements ;
Et, par une double tactique,
Avec adresse employait tour à tour
Et l'amour à la politique,
Et la politique à l'amour.
Ainsi, d'une voix éloquente,
Dictant la paix ou les combats,
Aspasie entraînait la foule obéissante ;
Ou, des troubles publics prévenant les éclats,
Composait sa triple couronne
Des myrtes de Vénus, du laurier de Bellone
Et de l'olivier de Pallas.

LA CONVERSATION.

CHANT PREMIER.

SOMMAIRE

DU PREMIER CHANT.

Exposition du sujet. Invocation du poète à sa Muse. Portrait du nouvelliste. L'auteur tombé ; les intrigues du parterre et du théâtre. L'homme qui raconte ses procès et les affaires dont il est chargé ; l'érudit, qui rappelle les lois et les coutumes de l'antiquité ; l'esprit léger, qui raconte ce qu'il a lu dans la gazette. Comparaison de ces deux personnages. Conversation du dîner ; conversation dans le salon. Portrait du bavard ; ses efforts pour se faire écouter, son embarras lorsqu'il ne peut parler. Portrait du bavard voyageur. Le conteur minutieux. Le bel esprit bourgeois, qui débite à lui seul tout l'esprit du quartier. Le conteur qui se pique d'exactitude dans les détails, et qui s'embarrasse dans ses récits. Le fâcheux interrogateur ; le questionneur qui interroge, non pour savoir, mais pour montrer ce qu'il sait. Le rieur ridicule ; l'homme ennuyé ; le farceur ou Roquelaure bourgeois.

LA CONVERSATION,

POËME.

CHANT PREMIER.

De l'art de converser, ce doux présent des cieux,
J'étais impatient de peindre les délices; (3
Mais je dois, avant tout, présenter à vos yeux,
Des dialogueurs ennuyeux
Les ridicules et les vices:
Qui les connaît le plus, les évite le mieux.

Toi donc, qui chantais les batailles,
Forçais des camps, renversais des murailles,
Muse, quitte le ton guerrier,
Prends un accent plus familier,
Une mine moins sérieuse,
Et ne sois plus qu'une aimable rieuse;

Causant au coin de ton foyer,
Fais-nous de nos travers des peintures fidèles;
Tu ne manques pas de modèles.
Dans ce salon, avant la fin du jour,
Combien d'originaux vont passer tour à tour!
Dans nos sociétés les ennuyeux foisonnent;
Ton crayon seul peut les rendre amusants:
Dédommage-nous donc, par leurs portraits plaisants,
De tout l'ennui que leurs discours nous donnent.

D'abord dans le cercle banal
Arrive un couple nouvelliste: (4
L'un, triomphant et gai; l'autre, confus et triste;
L'un d'eux voit tout en bien, l'autre voit tout en mal;
Dès long-temps il prévoit un armement fatal;
Dès long-temps le premier ministre
D'un des princes les plus puissants,
A fait jusques à lui, d'une ligue sinistre,
Parvenir les bruits menaçants.
De crainte de le compromettre,
En poche il a gardé sa lettre.
Déjà, par l'ordre des Césars,

Le fier Hongrois, la Bohême, l'Autriche,
Se rassemblant de toutes parts,
Pour marcher contre nous laissent leurs champs en friche,
Et des monts du Frioul, des gorges du Tirol,
L'aigle rapide a déjà pris son vol.
L'autre voit tout en beau: pour nous, met en campagne
Toutes les forces d'Allemagne;
Sur la Moselle et sur le Rhin
Impose un contingent à chaque souverain;
De toutes parts, sur la terre et les ondes,
Au secours de la France amène les deux mondes;
Déjà sur le Wéser nos foudres ont grondé;
Déjà, de nos soldats, le Nord est inondé;
Il forme un siége, il livre une bataille;
Et, tandis qu'au milieu des rangs les plus épais
Il frappe d'estoc et de taille,
Nous apprenons qu'on a signé la paix.
L'univers lui fait banqueroute:
N'importe, il se remet en route;
Range ses bataillons, poursuit ses armements,
Ses marches et ses campements.
Mais tandis qu'à son gré, troublant toute la terre,

Son babil triomphant fait ployer sous nos coups
L'aurore et le couchant, le Nord et l'Angleterre,
De tous côtés l'ennui gagne, et c'est nous
Qui payons les frais de la guerre.

Après lui, quel mortel, l'air triste et consterné
Comme un criminel condamné
Sortant de l'interrogatoire,
A son tour vient grossir le nombreux auditoire?
C'est, d'un drame nouveau, l'auteur infortuné
Encor tout froissé de sa chute.
Il conte à quels complots sa pièce fut en butte;
De la réception l'effroyable tracas;
Des malveillants les intrigues affreuses;
Des amoureux, des amoureuses,
Pour les premiers emplois les terribles débats;
Quelle épouvantable aventure
Fit échouer la pièce à la lecture;
Comment, malgré l'organe de Molé,
Aux intrigants l'auteur fut immolé;
Par quelle puissante entremise
A la correction la pièce fut admise.

Le jour enfin, le jour, où, si long-temps caché,
Sur tous les murs son nom fut affiché,
Dans une attention profonde
Ont d'abord écouté les loges, le beau monde;
Bientôt de tous côtés les spectateurs ont fui:
Les femmes ont donné le signal de l'ennui;
Pour étouffer la cohue infernale,
En vain de l'amitié l'impuissante cabale,
Avec des mains telles que des battoirs,
Faisait, au loin, sonner la salle,
Et les foyers et les couloirs.
Déjà les voix devenaient plus timides;
Des vétérans, jusqu'alors intrépides,
Le courage était ébranlé:
Les uns étaient trop lents, les autres trop rapides;
L'un avait mal compris, l'autre était mal soufflé;
Désessarts même était sorti tout essoufflé.
Pourtant, de ses beaux vers, les connaisseurs avides
Voulaient aller jusqu'à la fin.
L'ordre était revenu: la pièce était en train,
Lorsque des bravos plus perfides
Que les ronflements des dormeurs

Et les sifflets et les clameurs,
Prenant de l'amitié la trompeuse apparence,
Mais dictés par la malveillance
De quelque ennemi clandestin,
Ont du malheureux drame achevé le destin.
Tout espoir s'est perdu, l'on a baissé la toile,
Et l'auteur est parti maudissant son étoile.
Mais le public n'est pas au bout;
Malgré sa chute, il est encor debout;
On reviendra de la méprise:
La scène a ses appels pour un auteur tombé;
Et, si la pièce a d'abord succombé,
Il les attend à la reprise.
Il a raison: un drame, de nos jours
Tombe souvent, mais rebondit toujours.

Pour exercer votre courage,
Arrive un grave personnage,
Qui, chargé, par état, des affaires d'autrui,
Revient dans les salons en reverser l'ennui.
A quatre heures de relevée
Il vient, la séance levée,

De terminer un grand procès
De successions, d'héritages,
De légitimes, de partages,
Aux tribunaux pendant après décès :
Sur tous ces cas dès long-temps il s'exerce.
Mais, durant cette controverse,
Pour éclairer son jugement,
Plus d'une fois chaque partie adverse
A l'audience est venue humblement
Lui présenter plus d'un mémoire,
Qu'il a fait lire, ou qu'il a lu.
Enfin, de ce procès il a toute la gloire,
Et, par ses soins, le bon droit a vaincu.
On se croyait quitte de cette affaire ;
Mais rien n'est encor décidé ;
Sur cette importante matière,
Il ranime vingt fois l'auditoire excédé ;
Sa mémoire vient à son aide :
Il la discute, il la juge, il la plaide ;
Prend tantôt le ton grave et tantôt les éclats,
Et le fausset des jeunes avocats ;
Examine le pétitoire ;

De là revient au possessoire,
Cite le tribunal, les juges, le ressort;
Dans le procès-verbal découvre plus d'un tort;
Discute à fond l'avancement d'hoirie.
Maint plaidoyer succède à cette plaidoirie,
Et l'ennui seul met le salon d'accord.

Si l'entretien languit, ne soyez point en peine:
De la maison voisine arrive un érudit,
Qui, dans les murs de Sparte, et de Rome et d'Athène
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit; (5
Son érudition profonde
Vous dit d'où sont partis tous les peuples du monde.
Il sait par cœur les noms des princes du sénat,
Tous les Romains promus au grand pontificat,
Au rang d'édile, au tribunat;
Qui, sur la scène, a pris le premier masque;
Qui, chez les Grecs porta le premier casque.
Du casque il passe au bonnet augural,
Au lituus pontifical.
Puis viennent les extraits des poudreux antiquaires,
Les temples, les tombeaux, les urnes cinéraires;

Puis il vous mène au mont Capitolin,
Au Quirinal, à l'Esquilin,
Au temple de la Paix, au vaste Colisée;
Compte les chapiteaux de sa massô brisée;
Vous dit par quels heureux hasards
Il vient de découvrir un vieux camp des Césars.
Las des antiquités et romaines et grecques,
Des Latins, des Gaulois, des Volsques et des Eques,
J'arrive enfin, quoique un peu tard,
A nos aïeux, les Francs, à leurs premiers évêques.
Menacé de subir les annales d'un czar,
D'un soudan, ou d'un hospodar,
Je maudis les bibliothèques,
Et suis près d'excuser l'incendiaire Omar.

Cet autre est moins pesant; mais, comme une coquette,
Son esprit, tous les jours, se met à sa toilette;
Tous les jours reprenant son travail clandestin,
Par le secours de la gazette,
Du journal, ou du bulletin,
Avec qui, franc de port, son mérite s'achète,
A son lever s'instruisant en cachette,

Il compile, chaque matin,
Quelque sentence ou quelque historiette;
Puis, quand il a rassemblé son butin,
De salon en salon, à quiconque l'approche,
De son savoir d'emprunt, il prodigue l'ennui:
Dans ces jours de combat, ne craignez rien pour lui,
D'avance il aiguisa tous les traits qu'il décoche,
Et tout son esprit d'aujourd'hui
Était, en brouillon, dans sa poche.
Chez lui, rien de soudain, de naïf, d'imprévu;
Aucun des traits heureux que l'à-propos amène,
Qu'inspire le moment, que dicte le hasard;
Il arrange son air, son discours, son regard:
Ennuie avec méthode, et déplaît avec art;
Met son ame en parade et son esprit en scène;
D'un savoir compilé fait une montre vaine:
Nous dit ce que l'on sait, nous rend ce qu'il a lu:
J'aimerais mieux cent fois qu'il fût sot impromptu.

Or, du pédant dont la docte arrogance
Avec l'instruction nous prodigue l'ennui,
Ou du fat recouvert d'un vernis de science,

Lequel doit obtenir de nous la préférence?
Tous les deux, au dépens d'autrui,
Font leur recette et leur dépense;
Mais l'un a l'étalage et l'autre l'abondance.
L'un est ce fleuve fastueux
Qui, dans ces campagnes chéries,
Le long des bois, à travers les prairies,
Roulant pompeusement ses flots majestueux,
Des eaux du ciel, ou de sa propre source,
S'entretient dans sa longue course;
L'autre ressemble à ce maigre ruisseau,
Qui, tarissant au sortir du berceau,
Pour nourrir son eau mensongère,
Attend qu'un malheureux cheval,
Toute la nuit tournant d'un pas égal,
Lui porte le tribut d'une source étrangère,
Soutient quelques instants sa course passagère;
Puis, laissant à sec son canal,
Pour réparer sa richesse précaire,
A besoin de nouveau que le triste animal,
D'un pas laborieux recommençant sa ronde,
Au gré d'un seau qui monte et descend tour à tour,

Remplisse le bassin d'où son eau vagabonde
Va baigner de nouveau les bosquets d'alentour,
Et fait, en un instant, sa dépense d'un jour.
Quelquefois l'heure de la table,
A ces groupes bavards, semble un temps respectable:
Que dis-je? du babil l'incommode fracas
Nous poursuit même à l'heure du repas.
Quelque temps, sourde au bruit et lasse de la diète,
La première faim est muette;
Mais bientôt les vins et les mets
Ont, avec la gaîté, réveillé les caquets;
Chacun vide, en jasant, sa mémoire et son verre;
L'un conte son cartel, et l'autre son procès,
Un banquier ses calculs, un auteur ses succès,
Ou l'inclémence du parterre.
Dans le recit de ses projets,
L'un bâtit son château, l'autre plante sa terre,
Ou menace les cieux de son paratonnerre;
Un papa gronde son marmot:
Tous, en faisant du bruit, pensent faire merveille;
Les amants seuls chuchotent à l'oreille,
Et s'entendent à demi mot.

L'Amphitryon du lieu, durant ce cailletage,
Dont le tumulte l'étourdit,
Se plaint tout bas que ce tapage
Des convives distraits lui dérobe l'hommage,
Que le dîner se refroidit.
Le gourmand, à son tour, qui, suivant son usage,
Très sérieusement s'occupe de juger
Les vins, le service et la chère,
Dans cette intéressante affaire
Gémit de se voir déranger:
« Hé, messieurs, dit-il en colère,
» A la digestion le calme est nécessaire,
» Et l'on ne s'entend pas manger. »
Enfin la scène change: on se lève, et la foule,
Les deux battants ouverts, dans le salon s'écoule.
Là, se trouve un nombreux concours
D'originaux qui, tous les jours,
La tête vide et l'ame désœuvrée,
Viennent autour de votre feu
Perdre à vos dépens leur soirée
Entre les caquets et le jeu.
Il faut bien passer en revue

Cette nouvelle et bruyante cohue.

Parmi ces êtres différents
De goût, de mœurs, de naissance et de rangs,
De loin, à son babil, je reconnais un homme
Dont le bruit m'assourdit, dont le fracas m'assomme.
On connaît cet oiseau, dont la fable autrefois
Nous a peint l'étrange assemblage,
Dont chaque plume a ses yeux, son langage;
Qui, sur le haut des tours, sur le sommet des toits,
Jour et nuit prolongeant ses veilles,
Des grands, des peuples et des rois,
Raconte au monde entier la honte ou les merveilles;
Dans qui tout voit, écoute, et raisonne à la fois:
Le babillard n'en a les yeux ni les oreilles,
Mais il en a les langues et les voix.
A son approche menaçante
Tout fuit: malheur à ceux qui tombent sous sa main!
De son bavardage inhumain,
Les yeux étincelants et la bouche écumante,
Il vous harcèle, il vous tourmente.
Harassé, fatigué, je succombe au sommeil,

Et c'est lui que j'entends encore à mon réveil.
En vain vous espériez échapper par la fuite:
Inutiles secours! Bientôt à votre suite,
Pour vous atteindre, il a pris son essor:
Vous êtes déjà loin, il vous harangue encor;
Fuyez: gardez qu'il ne vous voie;
Dans quelque abri voisin, quelque asyle écarte,
Enfoncez-vous: un bavard évité,
Dès qu'il la ressaisit, ne lâche plus sa proie.
« A propos, j'avais oublié,
» Dit-il; ce point ne fut discuté qu'à moitié;
» Votre bonheur veut que je m'en souvienne;
» Puisque je vous retrouve, il faut que j'y revienne. »
Il dit, reprend son homme, et, s'accrochant à lui,
Lui paie, en l'assommant, l'arriéré de l'ennui.
Rencontre-t-il des auditeurs revêches?
Il part: dans le groupe voisin
Va chercher des oreilles fraîches
Qui l'écoutent jusqu'à la fin.
Eh! qu'a-t-il besoin qu'on l'écoute,
Qu'on lui réponde? Il a d'autres moyens
De prolonger sans vous ses entretiens.

Se taire est tout ce qu'il redoute.
Jadis, quand de la scène il imagina l'art,
Thespis, dit-on, créa le dialogue ;
Mais l'inventeur du monologue
Fut probablement un bavard
Qui, d'un cercle lassé de son impertinence,
Ayant usé la patience,
Imagina de se parler à part.
Ce moyen est encore en France
La ressource du babillard ;
Du cercle indulgent qui l'écoute,
Quand il a mis la constance en déroute,
Il parle seul : son tour en revient plus souvent ;
Il parle à ses tableaux, à la muraille, au vent.
N'allez pas lui parler de ses biens, de ses terres,
De ses amours et de ses guerres,
De sa maison, de son loyer,
De son poëme et de son plaidoyer :
Pour exercer sa manie incurable
Le prétexte le plus léger
Lui suffit ; et le misérable
Dont l'ennui patient tâche en vain d'alléger

De son babil le poids intolérable,
Craignant d'entretenir, au lieu de l'abréger,
Son bavardage inexorable,
Feint de comprendre et craint d'interroger:
Tout est pour lui danger, crainte, ou souffrance.
Si je parle, réduit au tourment du silence,
Mais prêt à renouer le fil de son discours,
Il trépigne d'ardeur, il bout d'impatience;
Il frémit si quelqu'un commence
Un récit détaillé de procès ou d'amour;
Il sait combien, en racontant leurs rixes,
Les plaideurs sont diffus, et les amants prolixes;
Mais à quel saint n'aura-t-il pas recours?
Si, préludant à sa gloire future,
L'écrivain à la mode, entre un double flambeau,
Et son verre, et son sucre, et sa carafe d'eau,
Dans son fauteuil cherchant une posture,
Et tenant en main son rouleau,
Vient, de son chef-d'œuvre nouveau,
Aux assistants proposer la lecture.
Quels beaux moments va lui coûter
Cette épouvantable aventure!

Une soirée entière on eût pu l'écouter!
Combien faut-il que son supplice dure?
Énorme est le cahier, et fine est l'écriture;
Puis, de l'in-folio qu'il vient d'apercevoir,
Le format menaçant aisément fait prévoir
L'éternité de la torture.
Long-temps, pour mieux se faire voir,
Et se sauver, s'il peut, d'une épreuve si dure,
Parmi les auditeurs hésitant de s'asseoir,
Il parle, il tousse, vain espoir!
Déjà le cercle entier a, par un doux murmure,
Invité le lecteur qui se met en devoir;
Déjà, pour secourir son oreille peu sûre,
Orgon vers lui tourne son écoutoir.
Adieu son espérance et ses projets du soir.
Quel tourment est égal au tourment qu'il redoute!
Il venait pour parler: il faudra qu'il écoute.
Il n'y tient plus, et gagne son manoir;
Mais se console en parlant sur la route.
Malheur à vous s'il revient sur ses pas!

Par hasard, ou par prévoyance,

Si quelquefois j'ai pris sur lui l'avance,
De son rôle passé, pour finir l'embarras,
Combien d'expédients n'imagine-t-il pas!
Exercé dans cette tactique,
Sur la morale ou sur la politique,
S'il s'élève quelques débats,
De crainte que je ne m'explique,
Et de voir ainsi reculer
L'heureux moment, le moment de parler,
A mes raisonnements il n'a point de réplique,
Fait semblant de céder; à l'interlocuteur
Craint de laisser quelque prétexte,
Et de doubler l'ennui du texte
Par celui du commentateur;
Chaque phrase le tue; et, prodigue des siennes,
Il est toujours économe des miennes;
Il ne demande point les comment, les pourquoi:
Les définitions le font pâlir d'effroi.
Si ma mémoire souffre, ou si ma langue hésite,
A mon aide il accourt bien vite,
M'importune de ses secours;
Si quelque terme obscur en a brouillé le cours,

Lui-même il éclaircit ma phrase embarrassée,
Accélère les tours, diligente les mots,
Vient au-devant de mes propos,
Appelle la parole, accouche la pensée;
Et, pour sauver le temps perdu,
Par un habile stratagême,
Me fournissant le mot trop long-temps attendu,
Se délivre de moi pour m'accabler lui-même.

Enfin, voici venir un grand conteur;
De ses projets, de ses affaires,
Des ses travaux guerriers, civils ou littéraires,
Infatigable narrateur,
D'avance minutant l'histoire qu'il prépare,
Pour en venir à sa narration
Il n'attend plus qu'une transition
Ridiculement plate ou follement bizarre.
Peu délicat sur les moyens,
Quelquefois à nos entretiens
Donnant tout à coup une entorse,
Sa brusque incursion en écarte l'objet,
Et de plein saut il arrive à son fait.

D'autres fois, préférant la finesse à la force,
Pour placer son récit, par lui seul attendu,
L'oreille au guet, l'esprit tendu,
Et du discours qui roule observant chaque phase,
Long-temps prêt à saisir le rapide à-propos,
Il tourne autour de chaque phrase,
Tâte tous les sujets, et guette tous les mots:
Heureux, s'il peut hâter l'occasion tardive!
A-t-il perdu, par un fâcheux écart,
La transition fugitive?
Dans sa tyrannie attentive
L'imperturbable babillard,
Occupé de tenir votre oreille captive,
Au premier incident se rattache avec art,
S'en fait un texte, et se jette au hasard
Dans son récit. Malheur à qui l'écoute!
Si de Rome ou de Naple on a nommé la route,
Il connaît ces pays: lui-même sur les lieux
En dessina les monuments pompeux;
La collection en est prête;
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute en sa tête.

Avec raison tout bavard nous fait peur ;
Mais quel fléau pareil au bavard voyageur !
Pour nous endoctriner, empressé de s'instruire,
Gros de ce qu'il a vu, gros de ce qu'il ouït dire,
Sa plus douce espérance est de le répéter ;
Il va pour voir, revient pour raconter,
Et raconte pour qu'on l'admire,
Mais pour arriver à son but
Il a besoin d'un honnête début.
La philanthropie à la mode
Lui fournit un moyen séduisant et commode :
« Messieurs, dit-il, je vous l'avais promis,
» J'ai voyagé pour moi, pour mes amis :
» Jouir tout seul est un plaisir barbare
» Que je m'interdis constamment ;
» Car je hais presque également
» La richesse égoïste et la science avare.
» Que font pour nous les oreilles, les yeux
» D'un voyageur silencieux,
» Qui, dans sa mémoire discrète,
» D'un trésor enfoui recéleur odieux,
» Garde pour lui sa richesse muette ?

» Je ne suis point de ces gens-là.
» De ce qu'on sait, de ce qu'on a,
» On ne jouit qu'autant qu'on le partage
» Avec ses vrais amis. Le profit d'un voyage,
» Nul n'oserait le contester,
» C'est de connaître, et surtout c'est d'instruire :
» Qui voyage long-temps, peut long-temps raconter ;
» Et beaucoup voir vaut mieux que beaucoup lire.
» Le monde est à celui qui sait l'étudier ;
» Qui n'a rien vu, n'a rien à dire,
» Dit très bien La Fontaine. Un triste casanier
» Aux frais des entretiens rarement peut suffire ;
» Son savoir paresseux vaut ce qu'il a coûté,
» Et, qui pis est, il n'est point écouté.
» Je vois des voyageurs, de leur itinéraire
» Qui pouvait enrichir la conversation,
» A leur retour affubler un libraire,
» Et d'un manuscrit téméraire,
» Avant le temps risquer l'impression.
» Misérable parti dont il faut se défendre !
» Celui qui vous a lu ne veut plus vous entendre ;
» Et pour entretenir la curiosité

» Il faut un peu de nouveauté.
» Je l'éprouvai cent fois; aussi les gens que j'aime,
» De mes récits ont toujours la primeur;
» Je ne fais point dire par l'imprimeur
» Ce que je puis dire moi-même.
» Au même lieu réunis une fois
» Nous pourrons converser enfin de vive voix;
» Dans l'absence on a beau s'écrire,
» Le papier transmet tout, mais il n'explique rien :
» C'est en parlant qu'on s'entend bien;
» Et combien nous avons de choses à nous dire!
» Vous d'abord, je l'espère, et vous pouvez compter
» Sur toute ma reconnaissance,
» A dater de ma longue absence,
» Vous voudrez bien me raconter,
» En peu de mots, les troubles de la France:
» Peu dit beaucoup à qui sait écouter;
» A discourir long-temps je n'oblige personne:
» Jamais surtout je ne fais répéter.
» Quant à moi, je vous abandonne
» De tout mon cœur mes notes, mes journaux,
» Pleins d'aperçus curieux et nouveaux;

» Je les ai mis en ordre, et je pourrais sans peine
» Les dire ici tout d'une haleine ;
» Mais attendant que jusqu'au bout,
» De point en point, de page en page,
» Je vous puisse à loisir commenter mon voyage,
» Je veux vous en donner dès ce soir l'avant-goût. »

Ainsi d'un air de bienfaisance
Masquant son importunité,
Sa caressante vanité
Vous poursuit de sa complaisance,
Et vous fait peur de sa bonté.
Il tient parole ; et, sans miséricorde,
De son itinéraire il entame l'exorde ;
Il vous met du voyage ; il repasse en courant
Tout ce qu'il vit ou de rare ou de grand ;
De la Durance au Pô, du Pô jusqu'à la Loire,
Tout a son incident, son roman, son histoire ;
Et l'auditeur infortuné,
De poste en poste à sa suite traîné,
Craint son exactitude et maudit sa mémoire,
Ou du voyageur inhumain

Se délivre en rêvant, et le perd en chemin.
Alors, averti qu'il abuse,
Au malheureux qui l'écoute à regret,
Et quelquefois d'un air distrait
Lui bégaye en bâillant sa réponse confuse,
Il pense devoir une excuse :
« Monsieur, dit-il, non sans quelque embarras,
» Je crains bien dans ma conscience
» D'avoir trop présumé de vôtre patience ;
» De mes discours vous semblez un peu las.
» Ah ! monsieur, avec moi mettez-vous à votre aise.
» — Aux gens distraits aucun discours ne pèse,
» Lui répond sa victime, et je suis dans ce cas.
» Vous avez, en effet, parlé, ne vous déplaise,
» Assez long-temps, mais je n'écoutais pas. »

O vous dont la fatigue invoquait le silence,
Malheureux auditeur, maintenant armez-vous
De toute votre patience !
Voici des rabâcheurs l'insupportable engeance ;
C'est à présent qu'il faut l'absence ou les verroux ;
Et d'abord sauvez-vous par une fuite prompte

De ce conteur minutieux,
Dont l'ennui consciencieux (7)
De quelque omission, pour réparer la honte,
Malgré vous, *ab ovo*, recommence son conte;
Qui marche à reculons, et se gonfle en chemin
De froids détails et d'incidents sans fin.
Telle, dans ces climats qu'un long hiver assiège,
Ramassant les frimas sur la pente des monts,
Se grossit de légers flocons
Une boule énorme de neige.

Ferai-je plus de grâce au babil odieux
Du voyageur fastidieux
Qu'avec peine souvent l'amitié même endure?
J'en ai déjà tracé le profil à vos yeux;
J'en dois achever la peinture.
Pour nous conduire à Rome, au Mexique, au Japon,
S'il quitte ses foyers et le vol du chapon,
Quel dégoût pour le suivre il faut que je surmonte!
Comptable aux auditeurs des faits prodigieux
De cette grande course où son récit remonte,
En narrateur religieux

Il croit vous redevoir, pour apurer son compte,
L'histoire du départ, des malles, des adieux,
Le quantième du mois, la distance des lieux,
Le nom, l'enseigne des auberges,
S'il y mangea des pois ou des asperges;
Comment son essieu s'est cassé,
Sur quel chemin sa voiture a versé;
Les secours empressés de tout le voisinage,
Et les rouliers jurant sur son passage.
Eh! mon ami, soyez moins scrupuleux;
Sur des faits qui n'ont rien de bien miraculeux,
On vous pardonne un peu de négligence.
Peu nous importe, en vérité,
Que loin de votre bourg ou de votre cité
Vous voyagiez en poste ou bien en diligence.
Pour des récits plus curieux
Réservez votre exactitude;
Tous ces détails, pour vous seul précieux,
Risquent d'être payés d'un peu d'ingratitude;
Plutôt qu'être diffus, devenez oublieux
Sur des événements de petite importance:
L'art d'être exact est l'art d'être ennuyeux.

Sans vous appesantir sur chaque circonstance,
Racontez la chose en substance;
En disant moins, vous direz mieux.

Mais où trouver des antidotes
Contre ce rabâcheur d'anciennes anecdotes,
Qui ramène toujours, dans ces contes maudits
Les mêmes faits, les mêmes dits,
Et dont l'oublieuse mémoire
Tire de son vieux répertoire
Des faits sans nouveauté, des souvenirs sans choix
Qu'il emprunte des Francs et même des Gaulois?
Des récits curieux qu'il veut que l'on admire,
L'impertinent, jusqu'à satiété
Étourdit la société
Qui forme son petit empire;
Des traits plaisants dont il veut faire rire,
Rit le premier: s'il n'en est pas l'auteur,
Il en est le commentateur;
Il en explique la finesse,
La grâce, la délicatesse;
En faveur de chaque *dictum*

Fait un avant-propos, et compose un *factum;*
Boutiquier sans manufacture,
Il hante tous les lieux propres à son métier,
Et des salons, Trublet populacier,
Emmagasine à l'aventure
Le bel esprit dont il est le courtier;
De rien créer prudemment se dispense;
Redit toujours, jamais ne pense,
Et débite, à lui seul, tout l'esprit du quartier.
Le dégoût le précède et l'ennui l'accompagne.
Quelquefois, cependant, le scrupule le gagne:
« Ne vous ai-je conté ce trait-là qu'une fois,
» Dit-il?—Quarante, au moins, répondez-vous.—N'importe,
» Répond-il en rouvrant la porte,
» Avec plaisir encor, vous l'entendrez, je crois. »
Alors quelqu'un s'approche, et lui dit: « Cette histoire
» (Je l'entendis souvent) plut dans sa nouveauté,
» Mais tout récit déplaît, s'il est trop répété.
» Ou changez de discours, ou changez d'auditoire. »
Inutiles conseils! Pour combler notre ennui,
Infatigable écho des autres et de lui,
Et, suivant sa triste coutume,

Reprenant fil à fil tous les points qu'il traita,
Ce qu'il a déjà dit, le bourreau le résume;
Il reconte ce qu'il conta,
Ses récits sont un *errata*,
Et ses suppléments un volume.

Cet autre, encor plus impatientant,
Soit distraction, soit malice,
Des nombreux démentis qu'il se donne en contant,
Doublant tous ses récits, double notre supplice:
« Un soir, dit-il, j'ai tort, c'était après soupé,
» Enfermé dans une berline....
» Je veux dire dans un coupé,
» Je partais pour Anvers, où plutôt pour Maline....
» Non, c'était pour Honfleur.... j'oubliais, pour Rouen:
» Mille excuses, c'était pour Caen:
» Hé! non, j'y suis à présent, pour Coutance.
» Le nom du lieu n'est pas sans importance! »
Alors, ce qu'on nomma long-temps un persiffleur,
Lui dit: « Monsieur, votre mémoire
» Vous fait souvent faux bon: écrivez votre histoire,
» Et de vos souvenirs rassemblez-y la fleur;

» Alors nous vous suivrons sur la terre et sur l'onde;
» Mais soit que vous veniez du Hâvre, ou de Honfleur,
» Ne hasardez jamais vos récits dans le monde
» Sans être assisté d'un souffleur. »

Cet autre plus rusé, pour être sûr de plaire,
Débitant son esprit sous un titre imposant,
D'un mot de sa façon, et qu'il trouve plaisant,
Charge intrépidement ou Piron, ou Voltaire;
Et, sous l'abri de ce nom tutélaire,
Interrogeant l'opinion,
Mais jusqu'à la décision
N'osant de son enfant se déclarer le père,
Réclame le mot s'il prospère,
Et, s'il déplaît, le laisse au prête-nom.
Que d'importunités amène dans la vie,
De se faire valoir la tyrannique envie!
Dans un coin du salon, voyez ces deux parleurs,
Qui n'écoutent jamais de discours que les leurs;
L'un raconte, l'autre interroge,
Mais tous deux, l'un de l'autre, attendent un éloge.
N'allez pas vous jeter entre ce double écueil:

Tous deux sont, l'un de l'autre, ennuyés par orgueil.

Joignons donc, pour dernier supplice,
A la prolixité d'un pesant narrateur,
La curiosité factice
D'un fâcheux interrogateur, (8
Non du sot dont tantôt j'ai tracé la peinture,
Et qui, faute d'amusement,
S'il trouve le jour long, et si le temps lui dure,
De mille questions vous fait une torture,
Et vous punit de son désœuvrement;
Mais de cet homme vain, qui finement s'annonce
Pour un observateur instruit et curieux,
Et, faisant à la fois et demande et réponse,
Saisit tous les moyens de briller à vos yeux.
Oh! pour lui quelle joie, et pour vous quel supplice,
Si, quand vous revenez d'Italie ou de Suisse,
Il vous rencontre à votre débotté!
L'occasion est belle et le moment propice:
Que je vous plains! Sauvé de plus d'un précipice,
Par d'affreux contre-temps en chemin ballotté,
Par les ornières cahoté,

Et, charmé de revoir votre agréable hospice,
Vous espériez, dans un joyeux banquet,
De vos enfants entendre le caquet,
Des arbres de leur âge observer la croissance,
Avec vos espaliers refaire connaissance,
Reposer dans votre bosquet,
De votre épouse en pleurs terminer le veuvage,
De vos jardins lui porter un bouquet,
Vous montrer bien portant à votre voisinage,
De vos correspondants feuilleter un paquet,
Et vous remettre au courant du ménage.
Vaine espérance! Un sot questionneur,
Malgré vous introduit, trouble votre bonheur;
Du peu qu'il sait, l'incommode étalage,
D'interrogations sans pitié vous poursuit
De pays en pays, de village en village,
Sur vos traces vous reconduit,
Et vous remet, malgré vous, en voyage.
Un air d'humeur vainement l'éconduit:
Par vos récits, dit-il, mieux que par la lecture,
Il veut des lieux divers connaître la culture,
Et le commerce et le produit.

Que tous ses beaux semblants n'aillent pas vous séduire;
Son projet n'est pas de s'instruire,
Mais de prouver qu'il est instruit.

A ce questionneur succède une autre espèce,
Plus ennuyeux encore et de plus mauvais goût:
Sans être interrogé, celui-là vous dit tout,
Où sont placés ses fonds, et sur quelle hypothèque;
Ce qui forme sa cave et sa bibliothèque.
Pour vous intéresser, il vous conte souvent
L'histoire du collége et celle du couvent;
Comment son fils, sa fille, y sont couverts de gloire
Pour gagner le prix de mémoire;
Son cadet a dit rondement
Sa grammaire et son rudiment.
Puis le détail de toute sa famille;
Les chagrins, les plaisirs, les torts de ces marmots;
Aglaé, sa plus jeune fille,
Si sémillante, si gentille,
Ce matin n'a pas dit deux mots;
Charle a brisé son char, et François ses grelots;
Antoine a mal aux dents, et sa chère Julie

Avec un peu d'humeur a mangé sa bouillie.

Parmi ce grand nombre de sots,
Chacun déplaît à sa manière;
Le plus fatal à mon repos
C'est ce mortel qui, bon par caractère,
Écrivain sage, ami sincère,
Mais sans tact et sans à-propos,
Rencontre juste, en cherchant à vous plaire,
Tout ce qu'il convenait d'éviter et de taire.
Aux bienséances plus soumis,
Il pourrait vous parler de vous, de vos amis,
De vos parents, des jours de votre gloire;
Sa désobligeante mémoire
S'occupe de vos torts et de vos ennemis;
Soigneux de fuir les images paisibles,
Les pensers consolants et les sentiments doux
Ses tristes entretiens, à la santé nuisibles,
Ne savent réveiller en vous
Que d'amers souvenirs et des rêves pénibles.
Aussi, pour ces fous désastreux
Mettant bas toute complaisance,

Du discoureur malencontreux
J'évite avec soin la présence;
Mais comme on a parfois trop de plaisir en France,
J'aurai recours à lui, si je suis trop heureux.
Enfin ce fâcheux personnage,
Que l'on redoute encor lorsqu'il ne parle plus,
Dans la foule se fait passage,
Et de son mortel verbiage
Les derniers mots, loin de moi sont perdus.

Alors, tout différent de mœurs et de langage,
Arrive un gros rieur, dont la stupidité
En tous lieux promenant sa triste hilarité,
Et, d'un air enjoué recouvrant sa sottise,
Pense, à force de bruit, racheter sa bêtise,
Et m'afflige de sa gaîté.
Apprenez-lui quelque accident funeste,
Un incendie, un massacre, une peste,
Il rit; racontez-lui vos propres maux, il rit:
Rire est son passe-temps, sa grâce, son esprit;
Rire, à vos questions est sa seule réponse;
Il rit en vous quittant; il rit quand il s'annonce;

Et, dans ce grand concours d'importuns et de fous,
Prouve qu'un sot rieur est le pire de tous.

Par sa tristesse atrabilaire,
Ou son rire impatientant,
Si l'homme ennuyeux déplaît tant,
L'homme ennuyé prétendrait-il à plaire?
Du bonheur même en secret mécontent;
Attristé sans chagrin, soucieux sans affaire;
Des succès qu'il désire et de ceux qu'il espère
Il vous glace en les racontant.
Parlez-lui des objets de toute sa tendresse,
De ses amis, de sa maîtresse,
Pour reprendre son somme il s'éveille un instant;
Avec même froideur vous dit: Je hais ou j'aime;
Et, désintéressé du monde et de lui-même,
En dormant vous aborde, et bâille en s'écoutant.
Mieux conseillé par la sagesse,
Il pourrait dans sa chambre enfermer sa tristesse,
Et, pour évaporer son déplaisir secret,
Ou quereller sa femme, ou gronder son valet.
Mais non: il faut que le public essuie

Le mal contagieux d'un oisif qui s'ennuie.
Vainement l'amitié lui dit : « Imitez-nous ;
» Riez, buvez, chantez : deux hommes comme vous
» Attristeraient tout un royaume.
» Recourez à Brunet ; essayez de la paume ;
» La balle, dans ce jeu, volant de main en main,
» Court, tombe, se relève, et reprend son chemin.
» Des conversations c'est l'image fidèle.
» Sinon, pour passe-temps, prenez-la pour modèle ;
» Sans cesse allant, venant, revenant tour à tour,
» Exacte à son départ, exacte à son retour,
» Avec la même ardeur, et par la même voie,
» Chaque parti l'attend, l'arrête et la renvoie.
» Mais entre vous et l'interlocuteur
» Les entretiens périssent de froideur,
» Et la demande expire sans réponse.
» Le *spleen* gagne partout sitôt qu'on vous annonce. »
Vain discours : on l'évite, on le trouve en tous lieux.
Pour écarter un visiteur si triste,
Tous les portiers l'ont inscrit sur leur liste ;
L'homme ennuyé n'est jamais qu'ennuyeux.
Aussi dès qu'il paraît, tremblant à son approche,

La gaîté fuit, l'ennui gagne de proche en proche;
Alors, pour ranimer l'allégresse aux abois,
Vient un farceur, Roquelaure bourgeois,
Bien plus fier de l'artillerie
De sa grosse plaisanterie
Que s'il avait trouvé le feu grégeois.
C'est lui qui, depuis vingt années,
Traînant partout ses farces surannées,
Des travers étrangers fait nos amusements;
Singe les lords, les barons allemands;
Fait le prédicateur, la novice, l'abbesse; (11
Vous mène au bal, vous entend à confesse;
Dans ses panneaux fait tomber un benêt,
Ou mystifie un Poinsinet.
Puis, viennent les *rebus* et les turlupinades,
Les quolibets, les pasquinades,
Le calembourg, enfant gâté
Du mauvais goût et de [illegible]oisiveté,
Qui va guettant, dans ses discours baroques,
De nos jargons nouveaux les termes équivoques;
Et, se jouant des phrases et des mots, (12
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.

Tandis que de plaisir le cercle entier trépigne,
Un homme sérieux, dont le bon goût s'indigne,
De ses tristes gaîtés loin de prendre sa part,
Dans un coin du salon reste seul à l'écart ;
Confus à son aspect, le bouffon se retire,
Et l'on rit du plaisant chargé de faire rire.

FIN DU PREMIER CHANT.

LA CONVERSATION.

CHANT DEUXIEME.

SOMMAIRE

DU CHANT DEUXIÈME.

Des ridicules de la conversation qui tiennent aux vices du cœur. L'égoïste qui parle sans cesse de lui ; l'officieux ; l'indifférent et le froid interlocuteur ; le babillard turbulent ; le curieux ; le mystérieux ; le menteur ; le présomptueux ; l'homme susceptible et ombrageux ; le défiant ; le contradicteur ; le flatteur ; le méticuleux ; le médisant et le brouillon ; l'avare.

LA CONVERSATION,

POËME.

CHANT DEUXIÈME.

Des ridicules trop nombreux,
Qui de l'ennui sont les fâcheux complices,
J'ai mis les portraits sous vos yeux;
Il est temps de peindre les vices,
De nos cercles polis tyrans plus dangereux.
L'orgueil en vain le dissimule,
Les sots et les pervers se rapprochent entr'eux. (1
Le vice est souvent ridicule,
Le ridicule est souvent vicieux;
Dans la société l'un et l'autre circule;
L'un vient du caractère et l'autre de l'esprit.
Du plaisir social, source toujours féconde,
L'expérience nous l'apprit,

Le caractère est dans le monde
Un pouvoir plus sûr que l'esprit: (2
L'un veut qu'on l'aime, et l'autre qu'on l'admire;
L'un se fait craindre, et l'autre nous attire;
L'un est ce phosphore brillant
Qui luit sans échauffer et meurt en petillant;
L'autre est cette agréable et paisible lumière
Qui de ses doux rayons effleure ma paupière,
Épure l'air, féconde les vapeurs,
Dissipe de l'ennui les fantômes trompeurs,
Se répand en bienfaits sur la nature entière,
Donne aux fruits leur nectar, et leur émail aux fleurs.

Vous donc qui prétendez à plaire,
Songez-y bien; par la raison sévère
Tous les torts ne sont pas également permis;
De l'esprit aisément les péchés sont remis,
Mais non pas ceux du caractère.
Aussi d'un ton plus gai, jusqu'ici dans mes vers,
Des causeurs ennuyeux j'ai décrit les travers;
Mais dans la nouvelle carrière,
Dont ma muse à regret a franchi la barrière,

Que de prétentions, de vices, de défauts,
Vont attrister mon cœur et noircir mes tableaux!
Je vois d'ici la sombre Défiance,
La folle Vanité, la froide Insouciance,
L'Esprit inattentif et l'Esprit curieux,
L'Indiscret, le Mystérieux,
Surtout l'odieux Égoïste,
Du bonheur social le fléau le plus triste:
Voyez ce mortel orgueilleux,
De la société tyran impérieux,
Devant lui sans cesse en extase:
A tout propos, dans chaque phrase,
Le *moi* régnant, le *moi* vainqueur,
Est dans sa bouche ainsi que dans son cœur.
Il n'est point de sujet, il n'est point de matière,
Quelque étranger qu'il soit, où de quelque manière
Le *moi* ne reparaisse avec tout son ennui;
Il compare, il rapporte, amène tout à lui.
Les grands seigneurs, les subalternes,
Les républiques et les rois,
Les grands et les petits, les nobles, les bourgeois,
Les auteurs anciens et modernes,

Pour peu qu'il fasse quelque effort
Pour en rapprocher la distance,
Ont toujours avec lui quelque léger rapport,
Ou du moins quelque différence.
Pour nous entretenir de soi,
Heureux quand il trouve un prétexte!
C'est son premier besoin, c'est sa suprême loi:
Chaque mot lui fournit un texte
Où son orgueil fait revenir le *moi*:
On parle de banquet? il vous cite sa table;
De vin? le sien est délectable;
D'un beau jardin, ou d'un hôtel charmant?
Il vous cite son parc et son ameublement;
D'un rhume? de sa goutte il vous conte l'histoire;
D'astronomie? il grimpe à son observatoire,
Où jadis de Saturne il observa l'anneau;
De chimie? il vous mène à son laboratoire,
Il vous décrit son creuset, son fourneau;
D'une maison des champs? la sienne est enchantée;
De musique? la sienne est justement vantée;
De baptêmes et de patrons?
Il a ses quatre saints, et vous cite leurs noms;

De vos amis? les siens sont tous gens de mérite;
De la société c'est la brillante élite;
D'un vice? il fut toujours l'objet de son mépris;
D'une vertu? son cœur en connaît tout le prix;
De quelque tragique aventure?
Il conte son cartel, et montre sa blessure?
D'aïeux? eh! n'a-t-il pas les siens,
Tous plus nobles et plus anciens?
Depuis la source de sa race,
De branche en branche il les suit à la trace,
Et de tous ces grands noms, de lui-même enchanté,
Il ajoute à son *moi* toute sa parenté;
Le *moi* chez lui tient plus d'une syllabe;
Le *moi* superbe est l'astrolabe
Dont il mesure et les autres et lui;
Le *moi* partout rencontre un point d'appui;
Le *moi* le suit sur la terre et sur l'onde;
Le *moi* de lui fait le centre du monde;
Mais il en fait le tourment et l'ennui.

Ce mortel cependant, tout entier à lui-même,
Ne vient point à grand bruit vous prouver qu'il vous aime;

Mais tel n'est point cet importun,
Autre égoïste assez commun,
Qui, courant en tous lieux offrir ses bons offices,
Vous tourmente de ses services.
Ne vous y trompez pas; des soins qu'il prend d'autrui,
Tout calculé, l'unique objet, c'est lui:
Quitte envers vous des emplois qu'il s'impose,
Il met à s'en vanter tout le temps qu'il repose,
Et tant de services rendus,
S'ils demeuraient obscurs lui sembleraient perdus.
« O qu'un grand nom, dit-il, est un poids incommode!
» De ma longue obligeance, enfin je me sens las;
» Pour y suffire il faudrait un Atlas.
» Chez un peintre fameux, que j'ai mis à la mode,
» De grand matin Lise m'a dépêché;
» Ce soir pour un hôtel je conclus un marché;
» Demain j'arrange un mariage,
» Et je réconcilie, en passant, un ménage;
» J'ai fait, pour Florimond, emplette d'un cheval;
» Pour Blesimar, d'un chien de bonne race,
» Qui pour l'intelligence est, je crois, sans rival;
» Pour le concert d'Amynte on compte sur ma basse.

» A propos, c'est lundi la fête de Chloé;
» Sa maison, on le sait, est l'arche de Noé;
» La ville, les faubourgs, chez elle tout abonde;
» De ce chaos il faudra faire un monde:
» Seul je puis m'en charger; et vous concevez bien
» Que, puisque je m'en mêle, il n'y manquera rien.
» Enfin, de toutes parts on m'accable, on m'assiége;
» Un goûter au couvent, une thèse au collége;
» Mon absence aujourd'hui déparerait la cour;
» A peine dans un mois je suis maître d'un jour. »

Ainsi, quoi qu'on dise ou qu'on fasse,
A son zèle banal il ne met pas de frein:
Vous avez fait un livre? il fournit la préface;
Un enfant? il est le parrain;
Une maison? c'est lui qui toisa le terrain;
Un mémoire? il corrige, il ajoute, il efface.
Il a partout affaire, il a partout accès;
De vos enfants surveille les progrès;
Vous offre ses marchands, vous arrête un mémoire;
A table il coupe, il verse à boire.
Pour votre théâtre des champs,

Voulez-vous ajouter à votre répertoire
Quelques drames gais ou touchants ?
Il veut de vos plaisirs avoir toute la gloire ;
Le voilà chef de troupe, auteur, souffleur, acteur,
Machiniste, décorateur,
Et même, au besoin, l'auditoire.
Voulez-vous une cave ? il vous la remplira ;
Une bibliothèque ? il vous la choisira ;
Un censeur ? de vos vers il entend la lecture ;
Un protecteur ? pour courir les bureaux,
Et vous recommander aux ministres nouveaux,
Avec vous il monte en voiture,
Rencontre-t-il une table de jeu ?
Derrière chaque siége exerçant sa faconde,
Et d'un vague intérêt fatiguant tout le monde,
Pour dupes ses voisins, son babil pour enjeu,
Son importunité distribue à la ronde
Les avertissements, les conseils et l'ennui,
Et s'occupe de vous pour occuper de lui.
Il compte vos jetons, il calcule vos fiches,
Console les perdants, félicite les riches,
Et, prodigue de lui, sans amitié pour vous,

Voudrait penser, marcher et digérer pour nous.

Dans mes portraits, ces divers caractères
Marquent par des défauts et des vertus contraires.
Après vous avoir peint d'un sot officieux
L'active impertinence et le zèle ennuyeux,
Par un coup d'aiguillon, souffrez que je réveille
La langue paresseuse et l'indolente oreille
De ce froid interlocuteur
Qui, dans l'insouciance où son esprit sommeille,
Écoute avec dédain, comprend avec lenteur:
Trop paresseux pour vous entendre,
S'il sort pour un moment de son inaction,
Sa courte méditation
Vainement, après coup, s'efforce de reprendre
Ce que dédaigna de comprendre
Son oisive irréflexion.
L'échange des pensers veut une ame plus vive,
Des sens moins paresseux, un esprit plus dispos.
N'espérez point que sa langue vous suive
Et vous immole son repos;
Avant qu'à son esprit votre pensée arrive,

Son intelligence inactive
Laisse dans l'air se perdre vos propos,
Et de la phrase fugitive,
A peine enfin les derniers mots,
De leur impulsion tardive
Frappant son ame inattentive,
Du discours envolé lui portent les échos.
Aussi, pareils en tout au bizarre langage
De ce mortel distrait dont j'ai tracé l'image,
Les *si*, les *mais*, les *oui*, les *non*,
Toujours à contre-sens, toujours hors de saison,
Échappent au hasard, à sa molle indolence,
Et souvent à sa nonchalance
Donnent un air de déraison.
A cet esprit distrait qu'il tient de la nature,
Se mêle quelquefois la personnalité
Dont ma muse tantôt a tracé la peinture,
Et qui rompt tous les nœuds de la société.
Vide de vous, et rempli de lui-même,
Son amour-propre extrême,
Au plus touchant récit, au trait le plus saillant,
A l'éloquence la plus vive

Refuse de prêter une oreille attentive;
En rêvant vous écoute, et répond en bâillant.
Quelquefois seulement, pour sauver la décence,
Sortant de son sommeil, et rompant le silence,
Par un mot vague: *Oui, je conçois, c'est bon.*
Et d'autres formules banales
Qui reviennent par intervalles,
Son ennui déguisé vous demande pardon.
Rien d'étranger à lui ne flatte son oreille.
Voulez-vous l'arracher à sa distraction?
Avec dextérité touchez sa passion.
L'égoïsme en sursaut tout à coup se réveille,
Et, charmé de fixer l'attention d'autrui,
Revient à vous par amitié pour lui,
Mais retombe bientôt dans sa molle apathie;
A des esprits moins froids le ciel a prodigué
Le brillant à-propos, la vive répartie;
Mais pour lui rien n'émeut son ame appesantie.
N'en soyez point surpris, il est né fatigué.
Ainsi lorsque de Flore, arrosant la corbeille,
Le folâtre ruisseau, cher à la jeune abeille,
De fleurs en fleurs, de détours en détours,

Roule, murmure, et bondit dans son cours,
En son morne repos, qu'aucun souffle n'éveille,
Immobile au milieu de ses dormantes eaux,
Le marais paresseux tranquillement sommeille
Sur le limon fangeux qui nourrit ses roseaux.

Mais je préfère encor l'humeur indifférente,
Le ton froid, l'esprit lourd de cet homme indolent,
A la vivacité bruyante
De ce babillard turbulent
Qui, dans son air, son langage et son geste,
Est moins joyeux que fou, plus étourdi que leste,
Tel que sur le feuillage et le jeune bouton,
Bourdonne en voletant l'importun hanneton,
Parce qu'il fait du bruit, il croit faire merveille,
Papillotte à mes yeux, et lasse mon oreille.
Le mouvement, sans doute, a des appas;
Sur le duvet où je sommeille,
Aux doux rayons de l'aurore vermeille,
J'aime à rêver; mais ne veux pas
Qu'à coups d'épingle on me réveille.
Chacun du tracassier se venge en le fuyant;

De sa sottise sémillante,
Laissez-lui l'ardeur petillante :
Le bon ton n'est jamais bruyant.

Après lui vient un homme insupportable,
Plus attentif, mais non pas plus aimable,
Qu'un invincible instinct de curiosité
Rend incommode à la société.
Il veut tout voir et tout connaître,
Vos noms, surnom, le lieu qui vous vit naître,
Combien de pieds carrés composent votre cour,
Vos rêves de la nuit et vos travaux du jour ;
Quels sont vos revenus, quelle est votre dépense ;
Ce qu'on vous doit et ce que vous devez,
Les mets que l'on vous sert, les vins que vous buvez,
Quel directeur prend soin de votre conscience ;
Ce que perd votre argent sur la baisse des fonds ;
Si vous allez au bal, aux Français, aux Bouffons ;
Ce que votre ferme rapporte ;
A quel prix vos moulins sont affermés par an ;
Pour combien Florimon vous mit sur son bilan ;
Quel âge ont vos enfants, et dans quelle famille

20412

Un mariage heureux fait entrer votre fille.
De votre voyage lointain
Il veut savoir le but, le terme, le chemin,
Les peines, les plaisirs, les dangers de la route;
Questionne toujours, et rarement écoute,
Oubliant que ce ton léger
Dans un étranger est blâmable,
Et que l'amitié seule a droit d'interroger.

Confident sûr, citoyen estimable,
Ami constant, convive aimable,
Cet autre n'est bavard, ni curieux;
Mais son astre en naissant le fit mystérieux:
Il ne peut concevoir, dans son humeur discrète,
Que les journaux et la gazette
Parlent de traités, de combats,
De négociation et d'intérêt d'état;
En saluant craint de se compromettre;
De peur de la signer n'écrit point une lettre;
N'ose lire tout haut l'adresse d'un billet;
Si son épouse est brune ou blonde;
Si sa poudre est à l'ambre, à l'iris, à l'œillet;

Si le fort a tiré, si le tonnerre gronde ;
Le jour du mois, l'heure qu'il est ;
Le bruit qui court, le temps qu'il fait.
Dans sa discrétion extrême,
Je l'ai vu, se craignant lui-même,
Se baisser et vous dire à l'oreille, tout bas :
« Palma joûra ce soir ; mais ne me citez pas. »
L'homme indiscret, par un défaut contraire,
Prend plaisir à tout révéler ;
Il parle pour faire parler,
Et pour s'instruire il consent à se taire ;
Un indiscret est toujours curieux.
Dans les faubourgs, dans la ville, en tous lieux,
Son inspection vagabonde,
Tous les matins recommence sa ronde :
Le soir à l'Opéra guettant les rendez-vous,
Les œillades, les billets doux,
De sa lorgnette inexorable
Il poursuit un sexe adorable ;
Sur les maris, les rivaux, les jaloux,
Braque de loin le tube redoutable ;
Son espionnage odieux

Trouble le bal, le concert, le spectacle,
Et la loge grillée oppose un vain obstacle
A ses inévitables yeux.
C'est de lui qu'on apprend le secret des ménages,
Les divorces, les mariages.
Dans nos cercles galants a-t-il fini son tour?
Les notes dans sa poche, et la mémoire pleine,
Gazettier scandaleux, sur sa liste inhumaine,
Il enregistre à son retour,
Nuit par nuit, jour par jour, semaine par semaine,
Les revers de l'Hymen, les exploits de l'Amour;
Et si de sa milice il n'est le capitaine,
Il en est du moins le tambour.
Par lui, par ses agents ou par la renommée,
Il sait tous les emplois de la galante armée;
Par quel nouvel arrangement
Célimène se crut aimée;
Quel hasard de Floris a décidé la chute;
Combien il faut chez Flore être exact en amour;
A quels périls expose une absence d'un jour,
Et quelquefois d'une minute.
Bref, il voit tout, entend tout, redit tout.

Mais attendons : l'étourdi, jusqu'au bout,
Poussant son imprudence extrême,
Dit son propre secret, et se punit lui-même.

De ces fâcheux travers, de ces tristes penchants,
Dont ma muse a peint les esquisses,
Que j'arrive, à regret, au plus honteux des vices!
Le Mensonge est son nom. Dès leurs plus jeunes ans
Le père avec horreur le montre à ses enfants;
Mais, hélas! cette horreur de jour en jour s'efface;
On le souffre, on le plaint, on l'excuse, on l'embrasse.
Voyez cet homme déhonté,
Qui va portant dans tout son voisinage,
Et son impudent verbiage,
Et son caractère effronté:
S'il répand dans le monde, en quittant son ménage,
Quelque fausseté de son cru,
De son valet, pour être cru,
Il invoque le témoignage,
Et par lui, furieux de se voir délaissé,
Lui dit à son retour, d'un accent courroucé
« Quoi! dans l'occasion, tu m'abandonnes, traître!

» Et ne peux d'un seul mot appuyer mes discours!
» — Ah! monsieur, qu'avez-vous besoin de mes secours,
» Répond le valet à son maître;
» De vos contes hardis les miens n'approchent pas,
» Toutes vos fictions ont un charme suprême;
» Et si je vous aidais, mon timide embarras
» Vous embarrasserait vous-même.
» Mais tout peut aisément s'arranger entre nous;
» Vous mentirez pour moi, je rougirai pour vous. »

De l'orgueil charlatan, l'impertinence insigne
D'un trait de mon pinceau serait encor bien digne:
En imposer au monde est son unique emploi.
Dans sa puérile jactance,
De ne citer que des gens d'importance
Il s'est fait une expresse loi;
Il a dit au ministre, il a su de la reine,
Il a cru devoir dire au roi,
Et doit le lui redire à la chasse prochaine,
Du moins au tirer, dont le jour
Est, il le sait de science certaine,
Remis à la huitaine.

Le voyage à Marly ; du départ, du retour,
Le jour précis, ou du moins la semaine ;
Ce qui doit, pendant le séjour,
Occuper le conseil et divertir la cour :
Voilà les entretiens que sans cesse il ramène.
Jamais l'amitié, ni l'amour,
Ni les retours de la reconnaissance,
Sur les grands de la ville et ses patrons du jour,
Dans ses fiers souvenirs n'ont eu la préférence.
Parmi ses familiers sont nommés tour à tour
Le général en chef, l'altesse, l'excellence.
Par des hommes sans titre il serait compromis ;
Citer un bon bourgeois, un honnête commis,
Serait blesser la convenance ;
D'un simple homme de bien il n'a point souvenance,
Et c'est pour s'en vanter qu'il se fait des amis.
Que mon bon ange aussi me garde
De cet homme à prétention
Qui commande à l'attention ;
Tient pour sacré chaque mot qu'il hasarde ;
En me parlant sans cesse me regarde ;
Et, comme l'on voit un archer

De son arc détendu quand la flèche s'envole,
Suivre de l'œil le trait qu'il vient de décocher,
Sitôt qu'il lâche une parole,
Veut lire dans vos yeux l'effet de son discours;
Ne permet pas qu'on en trouble le cours;
D'un regard exigeant me presse, m'interroge;
Quête un souris, sollicite un éloge;
S'il a cru rencontrer un trait ingénieux;
M'avertit de la main, m'interpelle des yeux;
De mes distractions sans pitié me réveille;
Traite de cabaleur l'auditeur qui sommeille;
Tremble qu'une pensée, une maxime, un mot,
N'aille mourir dans l'oreille d'un sot!
Au milieu de sa période
J'échappe en m'esquivant au parleur incommode,
Et le laisse chercher, dans les regards d'autrui,
La satisfaction que lui seul a de lui.

Cet autre, encor plus fat, prétend, si l'on en cause,
Des grands événements connaître seul la cause.
Intrépide conteur et menteur courageux:
« Messieurs, dit-il, d'un air avantageux,

» Ce fait n'est pas exact, je sais toute l'affaire,
» Car la politique est ma sphère;
» J'ai tout appris, poursuit-il sans pudeur,
» De Xéphon, mon parent et notre ambassadeur;
» Durant sa mission, dans plus d'une rencontre,
» Il m'a tout dit, et son nom seul vous montre
» Quelle facilité j'avais de tout savoir. »
Au même instant, sans s'émouvoir:
« De bon cœur je me félicite,
» Mon cher parent, de cet entretien-ci.
» — Nous ferons connaissance ici,
» Lui répond en riant l'ambassadeur qu'il cite;
» Je suis (le temps pourrait m'avoir changé)
» Xéphon dont vous venez de vanter le mérite,
» Depuis hier revenu par congé. »

Eh! pourrais-je oublier la faiblesse honteuse
De cet homme alarmé d'un rien,
Qui, de sa crainte vaniteuse,
Trouble le plus doux entretien?
Dans son inquiète folie
Tout l'offusque, tout l'humilie;

Dans un coin du salon s'il médite à l'écart,
Pénétrez dans son cœur, vous l'entendrez se dire :
« Que signifiait ce sourire,
» Ce mot, ce geste, ce regard? »
En fait exprès il transforme un hasard,
Fait un tort capital d'une plaisanterie,
D'un éloge une moquerie.
Pour ses prétentions tout devient un danger ;
Pour tout autre que lui le soin le plus léger,
La plus légère préférence
Semblent un passe-droit, et souvent une offense
A ses yeux troublés et jaloux ;
Partout semant la gêne et la contrainte,
En l'inspirant il éprouve la crainte,
Et le travers d'un seul fait le tourment de tous.

Le traiterai-je mieux, cet homme insociable,
D'hommages, de respects toujours insatiable,
En sa faveur sottement prévenu,
Qui, s'il n'est adoré, croit être méconnu?
Ainsi que l'ouvrier qui vient de sa chaussure
Prendre à genoux la forme et la mesure,

Il faut sur son orgueil ajuster vos égards,
Votre air, vos discours, vos regards,
Vos caresses, vos prévenances;
Lui seul il en connaît les justes convenances.
Tyran des entretiens, fléau de la gaîté,
De sa vanité chatouilleuse,
La prompte irritabilité
D'une exigeance pointilleuse
Fatigue la société.
Son air sombre ou joyeux est un objet d'étude;
L'amitié même avec inquiétude;
Observant son visage, et prompte à remarquer
Ce qui lui plaît, ce qui le blesse,
Souffre à la fois et rit de sa faiblesse,
Et même en le flattant tremble de lui manquer.
Qu'arrive-t-il? Son amour-propre extrême
Au plus triste abandon le livre sans appui,
Attiédit l'amitié, glace l'amour lui-même,
Et met une barrière entre le monde et lui.
Tout près de lui plaçons cet humoriste,
Dont la hargneuse déraison
Dans la société vient verser son poison.

Parlez, ne parlez pas, soyez gai, soyez triste,
Blâmez, louez, il se fâche d'autant;
C'est sa nature; il est né mécontent.
Encore enfant, ses caprices farouches
Tourmentaient des oiseaux, persécutaient des mouches;
Au lieu d'apprivoiser ses mœurs,
L'âge n'a fait qu'aigrir ses sauvages humeurs.
Son cœur souffre quand on l'oblige,
Il souffre lorsqu'on le néglige;
Il se plaint des oublis, s'offense des égards;
Chicane vos discours, vos gestes, vos regards,
Jamais sur son visage un rayon d'allégresse.
Dans son périlleux entretien,
Malheur à qui s'engage! il s'afflige d'un rien;
Un rien l'offusque, un rien le blesse.
Pour mieux évacuer la bile qui l'oppresse,
Son humeur vagabonde a partout des relais:
Après sa femme, il gronde ses valets;
C'est pour vous gronder qu'il vous aime;
Laissez-le seul, il se gronde lui-même:
Objet de crainte et de pitié,
Dans ses chagrins visionnaires,

Il donne à tout des torts imaginaires;
Par un éloge il est injurié;
Par un consentement il est contrarié.
Tout s'enlaidit au gré de ses humeurs chagrines,
Il se fâche de rien, il gourmande les pleurs,
Et le ciel lui ferait une route de fleurs,
Qu'il les changerait en épines.
Aussi parmi les siens il demeure étranger;
Sa rencontre est un choc, sa visite un danger;
On l'évite avec soin, on l'aborde avec crainte;
Tout lui semble impoli, tout lui semble indiscret;
Et quand il meurt, au lieu d'exprimer un regret,
Ses derniers mots sont une plainte.

Condamnée aux chagrins et livrée aux soupçons,
Survient plus triste encor la sombre Défiance.
Que je plains le mortel dont ce triste poison
Flétrit le cœur et trouble la raison!
En tous lieux promenant la terreur qui l'assiége,
Il voit partout un masque, il craint partout un piége;
Chaque mot qu'il entend lui semble insidieux;
Ses yeux en vous parlant interrogent vos yeux:

Il compose ses traits, commande à son visage
Interprète votre air, sonde votre langage;
Ne croit pas à l'amour, soupçonne l'amitié;
Ses secrets de son cœur ne sortent qu'à moitié.
Aussi chacun l'évite, et chacun l'abandonne:
On aime peu celui qui n'ose aimer personne.

Mais je n'ai point encor tracé le disputeur,
Dans le choc des avis intrépide lutteur.
Si de son réduit solitaire,
Il quitte quelquefois le loisir sédentaire,
Ce n'est pas pour venir, dans le sein d'un ami
Verser sa joie ou bien ses doléances,
Ou pour remplir de justes bienséances,
Ou pour tendre les bras à son vieil ennemi:
Non, d'une assemblée amicale,
Il vient troubler la douceur sociale.
Impatient de ferrailler,
Il cherche avec qui batailler;
Il a besoin d'une victime.
Sa vie est un combat, son commerce un escrime.
Possédé de l'esprit de contradiction, (5

S'il arrive au milieu d'une discussion,
A peine dans la chambre il a fait son entrée,
Il flaire votre opinion;
Aussitôt qu'elle s'est montrée,
Que vous ayiez dit oui, que vous ayiez dit non,
Que vous ayiez tort ou raison,
Voilà la guerre déclarée.
N'espérez pas fléchir son obstination;
Il a besoin d'une querelle;
La dispute est pour lui le feu sacré;
Il en saisit la première étincelle;
Un mot la terminait, un mot la renouvelle.
Du chicaneur exaspéré,
Qui se bat en désespéré,
En vain pour adoucir la sauvage rudesse,
Du bon sens calme et tempéré
Vous prenez le ton modéré;
Vainement de la politesse,
L'attentive délicatesse,
Autour de son orgueil cabré,
Tourne avec art, se joue avec adresse;
Rien ne guérit l'amour-propre ulcéré.

De la logique qui vous presse,
Chaque trait part plus acéré.
Hé! comment pardonner, quand votre patience
En se taisant le condamne au silence,
Et sans pitié termine les débats!
Rendez-lui ses fureurs, rendez-lui les combats;
La triste jouissance où sa manie aspire
Est d'être contredit, afin de contredire:
Vous le désobligez en vous montrant plus doux;
Et pour redoubler son courroux,
Peut-être il suffisait de dire:
« Monsieur, je pense comme vous. »
Aussitôt, par dépit et par vanité même,
Depuis qu'il est le vôtre, abjurant son système:
« Monsieur, dit-il, haussant le ton,
» Je ne suis plus de mon opinion;
» La vôtre est à mes yeux d'une évidence extrême,
» Et vous avez grand tort de me donner raison. »

Bien plus insupportable encore,
Ce vil adulateur, qui toujours nous adore;
Prônant tout ce qu'on fait, louant tout ce qu'on dit

De son ton douceureux le miel vous affadit:
« Monsieur, j'ai fait retrancher de ma table
» Un ou deux plats, par raison de santé.
» — Le sacrifice est admirable,
» Répond-il, j'en suis enchanté.
» Je me suis procuré le livre de Licippe:
» C'est fort bien fait; sur un très bon principe,
» Son ouvrage est fondé. Que de sens, que d'esprit! »
Vous lui lisez votre dernier écrit?
Et le voilà pleurant de joie et de tendresse:
« Quoi ce chef-d'œuvre est encor manuscrit!
» De quoi s'occupe donc la presse?
» De l'imprimer il faut que l'on s'empresse.
» Par le nombre de vos lecteurs,
» Vous compterez celui de vos admirateurs.
» Veuillez bien m'inscrire d'avance
» Sur la liste des souscripteurs;
» Car je me meurs d'impatience
» De vous ranger parmi le choix
» Des livres que je lis et relis mille fois,
» Tels que vos vers et vos harangues,
» Qu'on admire en tous lieux, qu'on traduit en vingt langues. »

Tout à coup il voit un portrait :
« Ha ! monsieur, c'est vous trait pour trait,
» Et l'art ne pouvait mieux imiter la nature.
» Cependant, je vous parle ici de bonne foi,
» Dans cette admirable peinture,
» Je cherche en vain je ne sais quoi
» Qui charme dans votre figure. »
Tandis qu'il parle encore, arrivent vos enfants ;
Même avant de les voir il les trouve charmants,
Et reconnaît dans tous un grand air de famille ;
Le père dans le fils, la mère dans la fille :
La nourrice à son tour, un enfant dans les bras,
Arrive dans la chambre : il ne se contient pas,
Et de la mère il vole à la nourrice ;
Il trouve son air sain, il juge son lait bon.
Enfin le petit chien dans la foule se glisse,
Et pour lui dans sa poche il se trouve un bonbon.
Ainsi sa bassesse aguerrie,
Fait de tout une flatterie :
Qu'en revient-il au louangeur banal ?
Il vous déplaît en cherchant à vous plaire,
Et vous regrettez le brutal

Qui tantôt vous mit en colère.

Cet autre ne veut pas flatter;
Mais son avis peureux craint toujours d'éclater;
Entre deux jugements s'il faut qu'il se décide,
Sa circonspection timide
Entre la double opinion
Laisse flotter son indécision,
Et comme par le jeu d'une manœuvre adroite,
Au gré de l'élastique acier,
D'un cours alternatif le souple balancier
Va de droite à la gauche et de gauche à la droite:
Ainsi risquant un double démenti,
Il prend, quitte et reprend l'un et l'autre parti.
Quelquefois, au milieu de la lutte bruyante,
Dans son humeur conciliante,
Il cherche à les mettre d'accord:
«Eh! mais, pourquoi vous échauffer si fort?
» Vous vous battez, faute de vous comprendre,
» Et vous pourriez aisément vous entendre:
» L'un de vous a raison, mais l'autre n'a pas tort.»
Et puis voilà le bon apôtre,

Qui, recomposant son maintien,
Pour en former un avis mitoyen,
Prend quelque chose et de l'un et de l'autre;
Puis tout à coup se jetant entr'eux deux :
« Monsieur, dit-il, s'adressant à l'un d'eux,
» Dans un sens, je ne puis blâmer votre adversaire;
» De l'autre, je me pique en tout d'être sincère.
» En y réfléchissant votre avis a du bon;
» Et je serais tenté de vous donner raison,
» Si mon opinion avait quelque importance. »
Quel fruit lui revient-il de sa rare prudence ?
Aucun ne veut de son appui,
Et pour prix de sa complaisance,
Chacun sort mécontent et fatigué de lui.

Or, maintenant, au langage insipide
Du complaisant adulateur,
A l'entêtement intrépide
Du farouche contradicteur,
Ajoutons le calme stupide,
Le ton méticuleux, et l'orgueil circonspect
De ce mortel pour lui plein de respect,

Qui croit en conversant sa gloire compromise;
Observe beaucoup, parle peu;
Voudrait faire fortune au jeu,
Mais craint de hasarder sa mise,
Pour jouer à coup sûr pèse tout ce qu'il dit;
D'un simple amusement se fait une entreprise;
Par son air réservé, son parler triste et sec
Tient le cercle en arrêt et la joie en échec;
Sur lui tremble de donner prise;
Craint un malentendu, redoute une méprise;
Contredit rarement, moins souvent applaudit;
Ignore l'abandon, se défend la franchise;
Demeure retranché dans sa grave sottise;
Doute par vanité de tout ce qu'il apprit,
Et meurt sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.
Cet homme est fatigant et non pas dangereux.

Mais tel n'est point ce personnage affreux,
Le médisant qui, semant le scandale,
Distille le poison de sa langue infernale.
Son oreille attentive et ses yeux indiscrets,

Pour les trahir ont surpris nos secrets.
Seul il flétrit tout ce qu'il touche ;
A peine il vient d'ouvrir la bouche,
Vingt réputations ont péri sous ses traits.
Cependant, on l'écoute : il s'échauffe, il s'anime :
Ce qu'il a dit en prose, il veut le mettre en rime.
Le Zoïle en cela n'est point mal avisé,
De la prose à ses vers le passage est aisé.
Dès long-temps ils ont fait une étroite alliance,
Et la prose se plaint de cette ressemblance.
C'est trop peu de ses ennemis,
Il n'épargne pas ses amis.
Ses amis pourraient dire au cruel satirique
Ces mots d'un roi prophète et poète lyrique :
« Que mes persécuteurs s'acharnent contre moi ; (8
» Que mes rivaux me déchirent ; mais toi !
» Toi que j'aimai comme mon frère,
» Qui partageais la table de mon père,
» A qui j'ouvris mon cœur, dont je serrai la main,
» Comment de ton ami te fais-tu l'assassin ? »
Inutile reproche ! il veut une victime ;
Mais la punition se trouve près du crime ;

Il lit dans vos regards qu'à lui seul il a nui,
Et n'a, par ses noirceurs, déshonoré que lui.

Tairons-nous le brouillon, dont autrefois Molière
D'un pinceau vigoureux eût tracé le portrait;
Et dont Gresset, à sa manière,
Sous le nom du *Méchant* crayonna quelque trait? (9)
Lorsque de l'Éternel la sagesse profonde,
Dans les abîmes du chaos
Séparait l'air, la flamme, et la terre et les flots,
Un génie ennemi, perturbateur du monde,
Pour retarder le chef-d'œuvre de Dieu,
De nouveau brouillait l'air, l'eau, la terre et le feu;
Le brouillon, de ce monstre et le fils, et l'image:
Va partout répandant ses poisons odieux;
Dans son langage insidieux,
A peine le traître à l'oreille
A dit un mot, la paix n'existe plus;
Tous les cœurs sont aigris; tous les nœuds sont rompus;
Même entre deux amis qu'on avait vu la veille,
Sans autre conciliateur
Qu'un flacon, de la paix joyeux médiateur,

Tous deux auprès de la même bouteille,
A même table assis en un festin,
Le pardon sur la bouche et le verre à la main,
Se verser en riant le doux jus de la treille,
A la voix du brouillon, infâme délateur,
Le soupçon assoupi tout à coup se réveille;
Et peu s'en faut qu'un cartel inhumain
Ne mette à tous les deux le glaive dans la main.
Qu'arrive-t-il? les torts s'oublient,
Les intérêts se concilient;
Des traités de paix sont conclus;
Chacun les signe, et lui seul est exclus.

Que de prétentions, de travers, de caprices,
De l'art de converser dangereux ennemis,
En rivaux tracassiers transforment des amis!
Du cœur humain sombres dominatrices,
C'est vous, surtout, fougueuses passions,
Dont les folles émotions
Des plus chers [illegible]rections nous gâtent les délices;
Pour en savourer la douceur,
Il faudrait y porter l'heureuse paix du cœur,

Et s'imposer des sacrifices.
Mais quoi ! chacun de nous dans la société
Que l'exigeance blesse et que l'intérêt mine,
Au lieu de l'aimable gaîté,
Porte souvent l'humeur chagrine
De l'intraitable vanité ;
Ou les projets cruels que la haine rumine ;
Ou de l'amour qui le domine
La morne taciturnité.
Regardez cet avare en proie à sa richesse,
Et d'un gros revenu puni par sa tristesse :
Dans un cercle indulgent de paisibles amis,
Si quelquefois par grâce il est admis,
Et quitte son trésor pour leurs douces séances ;
De ses dettes, de ses créances,
De la perte et du gain chaque jour calculés,
De ses chiffres accumulés,
De son crédit qui décroît ou s'augmente,
Des fonds dormant dans son coffre à trois clés,
En vain il croit pouvoir oublier la tourmente,
Et dans un groupe aimable où règne la gaîté,
Apporter l'allégresse et la sérénité ;

Toujours à lui-même semblable,
De son cœur avaricieux,
S'il ne gagne au piquet, n'attendez rien d'aimable;
Tout plein de ses calculs, son instinct soucieux,
Comme de ses pensers, de ses discours s'empare.
Il ne parle jamais, dans son jargon barbare,
Que de rentes, de placements,
Et d'intérêts et de remboursements.
Pour vous apitoyer sur ses pertes passées,
Il tire un assignat de ses poches percées.
Là-dessus, redoublant de déclamation,
Il s'élève avec passion
Contre l'amour du mieux dont la France s'enivre,
Et qui fit qu'un beau jour, des rentiers naufragés,
Tous les débris à la fois submergés
Allèrent se noyer dans la mer du grand-livre.
Par ces durs souvenirs tout à coup excité :
« Quoi ! ce luxe, dit-il, dont la folle magie
» Amusa si long-temps notre perversité,
» Ce maudit luxe est donc ressuscité ?
» Vainement donc nous avions suscité
» Ces braves citoyens, dont l'austère énergie

» Devait, par l'abstinence et par l'adversité,
» Corriger pour long-temps cette grande cité? »
Puis, renfrognant sa maigre et dolente effigie,
Qui par le Chambertin ne fut jamais rougie,
Il blâme avec vivacité
De nos banquets pompeux la ruineuse orgie,
Et permet tout au plus le scandale d'un thé.
Lui-même en fait d'épargne il veut être cité;
Et, pour prêcher d'exemple, éteint une bougie
Qui brûle sans nécessité.
En sortant, il rencontre un rival d'avarice:
Deux Harpagons ensemble: quel bonheur!
Et que Molière en eût ri de bon cœur!
Le premier, saisissant l'occasion propice,
Dit au second: « Monsieur, mille pardons;
» Je vous ai, l'an dernier, fait passer de mes vignes
» Quelques vins, qui de vous n'étaient pas trop indignes;
» Si vous pouvez renvoyer les poinçons,
» Et les flacons vidés, et même les bouchons,
» Je vous saurai gré du message.
» C'est vous faire descendre à de bien petits soins;
» Mais vous vous occupez comme moi du ménage.

» Et sûrement, si vous m'en aimez moins,
» Vous m'en estimez davantage. »

FIN DU SECOND CHANT.

LA CONVERSATION.

CHANT TROISIÈME.

SOMMAIRE

DU CHANT TROISIÈME.

Le portrait du discoureur aimable. Les qualités qui font l'homme aimable dans la conversation; les défauts qu'il évite, tels que la manie de l'érudition, la manie du bel esprit, du purisme, le ton criard, le ton tranchant, le ton querelleur. L'esprit conciliant et tolérant de l'homme aimable; son éloignement pour la malignité et la satire. De la modestie. Succès qu'obtient l'homme aimable dans la société. Des femmes; leurs caractères, leurs goûts, leur éloge. Portrait de madame Geoffrin.

BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

Chant III.

Traduit par Pecoret

Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière,
D'un triple cercle entourant son fauteuil,

LA CONVERSATION,

POËME.

CHANT TROISIÈME.

MAIS voilà trop de fous, de sots et de méchants;
Et, puisque le mérite a des droits à mes chants,
Il est temps de mêler à ces tristes peintures
Et des esprits moins faux, et des ames plus pures.
La Fontaine, toujours utilement cité,
Nous dit que sa devise est la diversité;
Homère, dont la muse, en images fertile,
Chargea de mille objets le bouclier d'Achille,
De l'enfer et du ciel, de la terre et des eaux
Dans ses vers immortels étale les tableaux,
Et les combats sanglants et la moisson féconde:
Ses chants sont la nature, et son poëme un monde.
L'Homère des Latins, avec plus d'art encor,

De la variété déploya le trésor ;
Après avoir dans l'infernal abîme
Creusé la demeure du crime,
D'un triple mur d'airain environné Pluton,
Composé de serpents les tresses d'Alecton,
Peint de l'hydre en fureur la gueule épouvantable,
Et le fougueux Cocyte, et son hideux nocher,
Et des filles d'enfer le courroux indomtable,
Et Sisyphe au sommet d'un mont insurmontable,
Roulant, les bras tendus, son éternel rocher ;
Bientôt, parmi les fleurs et la rosée,
Loin de ces abîmes brûlants,
Dans ses vers consolants
Il ouvre aux morts heureux le riant Élysée :
Sous l'ombrage odorant des jeunes arbrisseaux
Les endort au bruit des ruisseaux ;
Et, dans leur paisible retraite,
Contre les souvenirs d'une vie inquiète,
De l'oublieux Léthé leur fait boire les eaux.
Toi donc, qui, sur les pas du maître que j'adore,
Imitas quelquefois avec fidélité
Et sa douce élégance et sa simplicité,

O ma Muse ! essayons de l'imiter encore
Dans sa riche variété.
Des ridicules et des vices
Qui, des cercles polis, souvent sont les supplices,
J'ai, par tes mains, dessiné le tableau ;
Viens, reprends tes couleurs, ressaisis ton pinceau,
Et peins-nous à son tour le discoureur aimable
Qui, par un charme inexprimable,
Comme des bons esprits, modèle des bons cœurs,
Causeur ingénieux, citoyen estimable,
Et, pavant la raison de brillantes couleurs,
Dans les épanchements d'un entretien facile,
Ressemble à l'arbre agréable et fertile
Qui nous promet des fruits en nous donnant des fleurs.

Cher même aux rivaux qu'il efface,
Le discoureur aimable est ce mortel charmant
Qui, sans paresse et sans empressement,
Répond avec justesse, interroge avec grâce,
Nourrit l'attention, et jamais ne la lasse ;
Parle, s'arrête et reprend à propos :
De sel sans âpreté, de gaîté sans grimace

Assaisonne ses moindres mots ;
D'inutiles détails ne charge point sa phrase ;
Et, simple avec noblesse, et noble sans emphase,
A l'estime du sage et le respect des sots.
Dans son aimable conférence
Les égards attentifs, l'honnête déférence,
La caressante aménité,
La délicate urbanité
Calment d'un vain babil la folle intempérance,
Font grâce à l'importunité,
Apprivoisent l'intolérance
Et désarment la vanité.
Réservé sans froideur, doux sans afféterie,
Il fuit également la morgue du docteur,
Et du savant dissertateur
La prolixe pédanterie,
Et la sèche âpreté de l'argumentateur
Par qui l'humeur la plus douce est aigrie,
Et du fade complimenteur
L'insipide cajolerie.
Vous ne le verrez point à ses décisions
Asservir nos opinions.

Jadis, quand je traçai les lois du paysage,
De notre aimable fablier
Empruntant le simple langage,
Je redisais au jardinier :
Laissez là votre serpe, instrument de dommage ;
Je demandais qu'au sortir du berceau
Chaque plante, chaque arbrisseau,
Pût à son gré déployer son feuillage ;
Que, bravant le croissant, l'échelle et le treillage,
Chaque branche, en dépit des vieux décorateurs
Et des ciseaux mutilateurs,
Pût rendre un libre essor à son luxe sauvage,
Suivre sa fantaisie, et dépasser ses sœurs ;
Qu'on affranchît les bois, la terre et l'onde...,
Tel doit être un jardin, tel doit être le monde.
Le libre épanchement de l'esprit et du cœur,
Voilà des entretiens la première douceur.
Ils ne connaissent point le pouvoir arbitraire,
Les conversations sont l'état populaire : (a
Nul n'y veut être dominé ;
On y déplaît en cherchant trop à plaire,
Et qui veut régner seul est bientôt détrôné.

Dans ses promenades royales
Autrefois, nous dit-on, le superbe Tarquin
Des plantes de son parc, tyran républicain,
Mutilait sans pitié les tiges inégales
Dont la tête orgueilleuse ombrageait leurs rivales,
Et nivelait les fleurs de son jardin.
Tel est l'orgueil : dans sa fierté chagrine
Il voit d'un œil jaloux tout ce qui le domine ;
Et, détestant l'empire d'un rival,
Ne souffre point de maître, et craint même un égal.
L'aimable discoureur jamais ne nous occupe
De ses talents, de son emploi ;
Il sait combien l'orgueil est dupe
Quand il ramène tout à soi.
Ainsi qu'une eau douce, limpide et pure,
Dans le canal où son lit est tracé,
Du terrain qu'elle a traversé
Ne prend l'odeur, le goût, ni la teinture ;
Poète, commerçant, orateur ou soldat,
En discourant il sait oublier son état :
A tous les arts il rend hommage,
Parle à chacun de son métier,

A l'écrivain, de son ouvrage,
Au peintre, de dessin, de manœuvre au guerrier,
Au savant, des siècles antiques,
Au négociateur, d'intérêts politiques,
Au juge, de procès, d'argent au financier;
Le chantre harmonieux, l'algébriste sauvage,
Le mondain enjoué, l'austère magistrat,
Surpris, dans ses discours, d'entendre leur langage,
Partent contents de leur état
Et se flattant de son suffrage.
Aussi tous les esprits lui sont conciliés;
Les amours-propres qu'il ménage
Autour du sien sont ralliés:
Soumis, sans être humiliés,
Tous, à l'envi, déposent à ses pieds
De leur respect l'hommage volontaire;
La haine même est réduite à se taire,
Et de ses ennemis il fait des alliés.
Son érudition ne bat point nos oreilles
Des auteurs anciens et nouveaux;
Il ne se venge pas sur nous de ses travaux,
Ne nous punit point de ses veilles;

Comme un parfum délicieux
Dont la mollesse orientale
Remplit un flacon précieux,
En légères vapeurs sa science s'exhale,
Se laisse deviner, et jamais ne s'étale
Dans des discours ambitieux.
C'est ce ruisseau, dont les ondes captives
Caressent mollement leurs rives;
Sans effort, sans bruit, sans fracas,
Son savoir se répand et ne déborde pas.
Mais, s'il craint le savoir prodigue
Dont la profusion fatigue,
Et dont j'ai peint tantôt l'ennui fastidieux,
Il n'évite pas moins le ton mystérieux,
L'orgueil discret, la morgue taciturne
De ce savant, lucubrateur nocturne,
Qui, dans le fond de son docte réduit,
De ses tablettes vermineuses
Ayant compilé jour et nuit
Les richesses volumineuses, (3
De ses recherches lumineuses
Pour lui seul conserve le fruit;

Et, semblable à ce riche avare
Couché sur l'or qu'il accapare,
Fait de sa tête un coffre-fort
Qu'il referme avec soin, et qu'avec peine il ouvre :
Possesseur moins jaloux, l'homme aimable découvre
Les trésors précieux conquis par ses travaux ;
Lui-même en est payé par des trésors nouveaux.
Son entretien est un échange ;
Et, pareil au vaisseau qui porte à son retour,
Pour le nectar du Rhin les étoffes du Gange,
Il donne et reçoit tour à tour ;
Il évite avec soin les phrases populaires,
Les lieux communs et les propos vulgaires.
Il ne dit point qu'il fait chaud, qu'il fait froid,
Dans quelle année, en quel endroit
Les vivres furent chers, la moisson abondante,
Les gens qu'il voit, les maisons qu'il fréquente ;
Que Corneille est sublime et Racine galant ;
Que le Français est parfois turbulent ;
Que des fontes de neige ont enflé la Dordogne ;
Que le blé manque en Beauce, et le vin en Bourgogne.
Mais il hait encor plus le jargon précieux

Dont l'hôtel Rambouillet tourmentait nos aïeux, (5
Quand, sous les étendards des Cotin, des Voiture,
Des bataillons de beaux esprits,
Régents accrédités de la littérature,
Que de Boileau l'inflexible censure
De leur trône usurpé jeta dans le mépris,
Dans leurs phrases entortillées
Par le faux goût du jour de clinquant habillées,
De l'affectation se disputaient le prix ;
Mettaient la langue à la torture,
Et triomphaient de n'être pas compris.
Disciple heureux de la nature,
D'une phrase naïve et pure
Il ne demande point pardon, (6.
S'exprime avec clarté, parle avec abandon ;
N'ambitionne point une finesse obscure ;
Fuit d'un style apprêté la pénible tournure ;
De fleurs, sans art, sème son entretien ;
Quelquefois à la langue, en dépit du purisme,
Ose faire présent d'un heureux solécisme,
Scandale du grammairien ;
Et bravant du logicien

Le pédantesque rigorisme,
M'instruit de quelque chose, ou m'amuse d'un rien.
Surtout il se défend des sons durs que hasarde
Des parleurs mal instruits la nation criarde;
Dans les clubs ébranlés par leurs rauques accents
Il laisse s'enrouer leurs gosiers glapissants.
Les Stentors des salons sont pour nous un supplice;
Il faut, en conversant, qu'un heureux artifice
De l'échelle vocale étudiant les tons,
Adoucisse à propos ou renforce les sons.
L'organe humain ne veut ni roideur, ni mollesse:
Trop faible il nous échappe, et trop fort il nous blesse;
Le doux parler nous plaît; et, toujours redouté,
L'homme le plus bruyant est le moins écouté.
Pareil au flot grondant qui vient battre la rive,
Damon le clabaudeur, en mugissant, arrive:
Du bas de l'escalier, par de fréquents éclats
Son formidable abord s'annonce avec fracas;
Il entre: son salut vous a rompu la tête;
Sa bouche est un volcan, sa voix une tempête.
On se plaît à causer avec ses bons amis;
Mais quand leur voix trop forte à l'orage est pareille,

Leur amitié devient un tourment : notre oreille
Appelle la parole et repousse les cris.
Bien plus puissant encor, l'attrait du caractère
Des plus rares vertus lui prêtant le secours,
D'un causeur agréable embellit le discours ;
Sans timide indulgence et sans rigueur austère,
De ses sentiments vertueux
L'épanchement affectueux
A ses expressions prête un charme qu'on aime :
Franc sans témérité, discret avec candeur,
Il parle avec une noble pudeur
De ses entours, des siens et de lui-même ;
Il ne fait point des récits éternels
De ses arrangements, de ses soins paternels.
Pour ceux à qui du sang la chaîne l'intéresse,
Il n'a point d'un badaud la bourgeoise tendresse ;
Ne vous parle point des leçons
Que l'on donne à ses enfançons ;
Il ne vous poursuit point des droits de sa famille,
Du rang de ses garçons, de la dot de sa fille ;
Mais il est loin de ce fou du bel air,
A l'esprit gauche, au cœur de fer,

Qui, pour mieux s'éloigner des manières antiques,
Cachant dans sa maison ses plaisirs domestiques,
Croit malséant de parler de ses fils,
De ses parents les plus chéris;
Se sépare en public de sa sœur, de son frère,
N'oserait devant un voisin
Prononcer le mot de *cousin*,
N'a point de tante, et presque point de mère,
Et, par bon ton, se défend d'être père.
Dans sa douce amabilité
Et sa tendresse héréditaire
L'honnête homme écoutant sa sensibilité,
N'ordonne point à son cœur de se taire;
Sorti de sa maison comme d'un sanctuaire
Où la seule vertu fut sa divinité,
Dans ce grand monde, où de la vanité
La brillante frivolité
Immole la nature au vain désir de plaire,
Il porte, sans rougir, l'esprit de parenté:
Les grands airs n'ont jamais dénaturé son ame;
Par un heureux instinct de bonne heure il apprit
A chérir les doux noms et de mère et de femme:

Le bon cœur fait le bon esprit.
S'il blâme, il veut que la censure
Soit un conseil, et non pas une injure;
S'il loue, il fuit le ton flatteur;
Il sait qu'un mot adulateur
Démenti par la conscience,
D'une juste pudeur fait rougir notre front,
Et qu'un éloge est un affront,
S'il n'est pas une récompense.
Quelquefois il plaisante, et ne raille jamais:
On passe à l'homme aimable une juste défense;
L'honnête homme chemine entre ce double écueil;
Même en le combattant il ménage l'orgueil.
Le sage aux sots peut montrer leur image,
Mais ne leur jette point le miroir au visage.

Il est un art heureux, dont la dextérité
Donne un air d'obligeance à l'âpre vérité.
Le boxeur furieux, tout bouillant de colère,
S'élance sur son adversaire,
Meurtrit, à poings fermés, et sa tête et ses bras,
Fait voler ses dents en éclats;

Son art est un fléau, son triomphe est un crime.
Le bon plaisant est ce maître d'escrime,
Qui, dans le choc d'un cartel inhumain,
Par son cœur indulgent laissant guider sa main,
Loin d'employer à servir sa vengeance
De son bras exercé la vieille expérience,
Fait de son épée un fleuret,
Use, en jouant, de cette arme innocente,
Retient, près de frapper, la pointe menaçante;
Tantôt, l'œil attentif et le corps en arrêt,
Noblement se présente, adroitement s'efface,
Pare avec art, ou riposte avec grâce,
Amollit son attaque et faiblit à dessein:
C'est un athlète, et non un assassin.
Il laisse respirer son trop faible adversaire,
Prolonge, sans blessure, un combat sans colère,
Dans son antagoniste épargne son ami,
Et s'en fait un rival et non un ennemi.

L'homme sensible, ainsi, jamais n'abuse
Des avantages de l'esprit,

Et quand la vanité confuse
Souffre, en déguisant son dépit,
Du mot piquant dont le cercle s'amuse,
De son succès cruel le premier il s'accuse,
Et souffre du mot dont on rit:
Il joint un baume heureux à la flèche qu'il lance,
Respecte la faiblesse, épargne l'innocence;
Se joue autour du cœur, et ses traits délicats
Effleurent l'amour-propre, et ne le blessent pas.
La bonté fait sa politesse,
Le malheur est sacré pour sa délicatesse;
Tous ces défauts d'un corps ou difforme, ou grossier,
De la nature ouvrage irrégulier,
Le pied tortu, la jambe circonflexe,
D'un dos voûté l'éminence convexe,
La langue qui, dans le palais,
Cherchant des mots qui n'arrivent jamais,
Semble, en balbutiant la plus belle pensée,
Du filet de l'enfance encore embarrassée,
Et dont le bégaîment, consolant le muet,
A chaque son qu'elle tâche d'émettre,
Tourmente en vain tout l'alphabet

Et lutte contre chaque lettre ;
L'œil isolé qui, seul chargé de voir,
Somme en vain son second de remplir son devoir ;
Le bras manchot qui, resté sans office,
Laisse au survivancier tout le poids du service,
Ne le trouvent jamais ni malin, ni moqueur ;
Pour lui les seuls défauts sont les défauts du cœur.
Il s'interdit l'infâme médisance,
L'exigeance au ton dur, l'altière suffisance,
Des reproches amers l'injurieuse aigreur,
Les accents du soupçon, l'expression du blâme,
Le sarcasme cruel, la mordante épigramme,
Et l'ironie au ton moqueur : ☹
Le trait, en s'échappant, déchirerait son cœur.
Surtout d'un tort réel, d'une vérité dure
A l'amour-propre il sauve la blessure,
Et ne l'accable point de sa triste raison.
L'Expérience apprit à son cœur juste et bon,
Que la plus déchirante injure,
Celle qui, dans un cœur profondément blessé,
Laisse le trait fatal pour jamais enfoncé,
Que l'orgueil jamais ne pardonne,

Ce ne sont point les torts qu'on nous prêta,
Le ridicule qu'on nous donne,
Mais le ridicule qu'on a.
Ses vertus n'ont rien de farouche;
Ses moindres mots ont un charme qui touche:
La compâtissante bonté,
La tendre sensibilité
Se peignent dans ses yeux, s'expriment par sa bouche.

Mais quelle autre divinité
Au front serein, à l'air doux et timide,
Sans ornement, et non pas sans beauté,
Les yeux baissés, l'accompagne et le guide?
Ah! je la reconnais: noble et simple, son nom,
A tous nos jeunes fats j'en demande pardon,
Est Modestie (10), aimable enchanteresse,
Qui jamais n'éblouit et toujours intéresse:
De l'esprit social c'est le premier lien.
L'aveugle Orgueil vainement la condamne,
Sa craintive pudeur ne lui dérobe rien;
Et quand, pour échapper au vulgaire profane,
Au fond d'un puits loge la Vérité,

La Modestie, à notre œil enchanté,
Offre un vêtement diaphane;
Ses attraits sont voilés, mais ne sont pas perdus,
Et ce voile lui-même est un charme de plus.
Tel le tissu d'une gaze légère
Embellissant l'objet qu'elle semble cacher,
Invite l'œil à le chercher
Sous cette parure étrangère.
L'obstacle a ses plaisirs pour notre œil curieux:
La fable, d'un nuage environnait les dieux;
Et la beauté la plus divine
N'est pas celle qu'on voit, mais celle qu'on devine.
Ainsi l'homme modeste, à lui-même étranger,
Nous plaît sans le savoir, charme sans y songer.
Ainsi de son esprit qui toujours nous attache,
On aime ce qu'il montre et même ce qu'il cache;
Discret, et non mystérieux,
Vous ne le verrez point, d'un regard curieux,
Fouiller dans les secrets des autres;
Il sait garder le sien et respecter les nôtres;
Ou si, seul avec vous demeuré sans témoins,
Son œil curieux vous pénètre,

Sans vous troubler fiez-vous à ses soins:
Ce qu'il désire de connaître
C'est le secret de vos besoins.

Que l'indifférent égoïste,
D'un air distrait, insouciant et triste,
Semble, à regret, supporter vos discours; (11
L'homme poli, sans peine en suit le cours.
Vous pouvez lui conter vos plaisirs, vos affaires,
Vos soins publics, vos travaux solitaires,
Vos infortunes, vos succès,
Votre projet de mariage,
Vos amours et votre procès,
Les bruits de votre voisinage,
Les tracas de votre ménage,
Rien n'est perdu ni fatigant pour lui;
Il sait braver ou déguiser l'ennui:
De sa courtoisie obligeante
Prompte à saisir vos moindres mots,
L'attention encourageante
Suit avec intérêt le fil de vos propos;
Il dissipe un chagrin, il éclaircit un doute;

Son amitié vous parle et son cœur vous écoute.
L'impolitesse est prompte à se lasser :
Bien dire et bien entendre est l'art de converser.
S'il raconte, il épargne à l'heureux auditoire
Les froides inutilités,
Et de tout l'ennui narratoire
Les prolixes futilités;
Ne se croit point chargé de rendre le langage,
Les gestes, les propos de chaque personnage;
N'imite point ce conteur qui farcit
D'épisodes traînants un ennuyeux récit,
Qui répète vingt fois : « J'oubliais de vous dire,
» Je vous dirai dans un moment; »
Dont les effrayantes préfaces
Vous annoncent obligeamment
Ce qu'il se promit bien de dire longuement;
Dont les narrés sont un tourment,
Et les promesses des menaces.
Son récit, d'un pas diligent,
Va droit au but, et plaît en abrégeant.
Ainsi, dans son discours, qui jamais ne vous lasse,
Le silence a son prix, le mystère sa grâce.

Mais tel est le malheur de la société :
Le dégoût de bien près suit la satiété;
Et le talent le plus sublime,
Pour garder long-temps nôtre estime,
A besoin de variété. (13

Qu'un parleur monotone en causant nous endorme;
Le mien sait éviter un langage uniforme;
Il sait être à propos folâtre ou sérieux;
Il s'accommode au temps, aux personnes, aux lieux.
Ainsi développant sa flexible souplesse,
Un fleuve heureux avec mollesse
De ses bords variés embrasse les contours,
Suivant les lieux change son cours,
Gronde ou se tait, suit sa route ou serpente,
Tourne avec le terrain, s'abandonne à sa pente,
Arrose des champs nus ou des bocages verts;
S'attriste dans d'affreux déserts,
Se plaît dans de riches campagnes,
Traverse les vallons, tourne au pied des montagnes;
Dans le crystal de son limpide azur
Réfléchit l'éclat d'un ciel pur,

Les moissons d'alentour, les rives bocagères;
Et le rendez-vous des pasteurs,
La boisson des troupeaux et le bain des bergères,
La route des vaisseaux et des barques légères,
La ceinture des rocs et le miroir des fleurs.
Dans les cercles nombreux, en pourparler, à table,
Par ses discours plaisants ou sérieux,
Quelquefois instructif, et jamais ennuyeux,
Ainsi nous plaît le parleur agréable;
Son amabilité rend tout le monde aimable.
De nuage en nuage, ainsi de mille éclairs
L'étincelle électrique embrase au loin les airs:
Telle, en brillants reflets, la lumière se joue;
Tels tournent sur l'essieu les rayons de la roue,
Ou tel, sur la scène des eaux,
Le mouvement qui se propage
Gagne de proche en proche, et, jusques au rivage,
En cercles onduleux on voit rouler les flots.
Aussi quand il sort, il emporte
Sur ces rivaux un triomphe complet:
La reconnaissance l'escorte,
L'amitié lui rime un couplet;

L'envieux même lui pardonne,
Et tous les cœurs lui rendent en secret
Les hommages qu'il abandonne.
Il plaît à qui lui parle, il charme qui l'entend;
Et quand l'heure du départ sonne,
Chacun se retire content,
Moins de l'esprit qu'il a, que de celui qu'il donne.

Mais quoi! parmi tant de portraits divers,
Ce sexe intéressant, modèle de la grâce,
(Et j'en suis honteux pour mes vers),
Dans mes tableaux n'a pas encor de place;
Et mes pinceaux, dans leurs premiers essais,
De ces belles Athéniennes
Qu'adorèrent jadis Socrate et Périclès,
A peine dans l'histoire ont saisi quelques traits!
Nos aimables concitoyennes
A mon encens ont-elles moins de droits?
Rappelons-nous ce fameux Génevois
Qui, dans Saint-Preux nous peignant son image,
De son brillant génie aux belles fit hommage;
Et, pour mieux les flatter, s'en plaignit quelquefois.

Si j'en crois son expérience,
Ce qui blesse le plus ce sexe impérieux,
Ce n'est point le dépit, le soupçon, l'exigeance,
Mais le dédain, la tiède négligence,
Et d'un cœur froid le calme injurieux.
Par ses accents flatteurs la louange l'attire;
Par le silence il se croit avili;
Son orgueil exigeant lui trouve un air d'oubli,
Et l'oubli lui déplaît bien plus que la satire.
Parlons-en donc, au risque d'en médire.
Avec ses penchants et ses goûts,
Ses défauts enchanteurs et ses tendres caprices,
Et ses moments d'humeur, et des moments plus doux;
Ses habiles détours, ses charmantes malices,
Ce sexe aimable est là..... Mais quel pinceau
Pourrait suffire à ce tableau!
Dans nos champs émaillés voyez ces fleurs sans nombre;
L'une aime nos jardins, l'autre des monts déserts;
Celle-ci les zéphirs, celle-là les hivers;
L'une veut le grand jour, l'autre se plaît dans l'ombre;
L'une aime à s'enlacer à nos jeunes ormeaux,
L'autre croît sur des rocs, l'autre pend sur les eaux;

L'une, du ciel qui la colore,
N'obtient qu'un feuillage inodore;
L'autre, mêlée au serpolet,
De la jeune brebis va parfumer le lait.
De ce sexe adorable, à qui tout rend hommage,
Dans ces variétés je pense voir l'image.
Je ne puis, à la fois, retracer dans mes vers
Tant de caractères divers;
Mais si j'en crois mon cœur, c'est à vous, sexe aimable
Qu'on doit des entretiens le charme inexprimable:
Avec un tact plus fin, des sens plus délicats,
Vous gouvernez vos modestes états,
Vous maniez avec plus de souplesse,
Des passions la sauvage rudesse.....
Nous raisonnons, et vous persuadez.
Des grâces que vous possédez
Votre langage se colore;
Du tendre épanchement d'un cœur affectueux
Votre expression semble éclore;
Tel un parfum voluptueux
N'attend, pour s'exhaler, qu'un des soupirs de Flore,
Ou les premiers regards d'un ciel pur et vermeil.

L'esprit de l'homme est un trait du soleil,
Le vôtre un rayon de l'aurore,
Ou du globe argenté qui, de l'azur des cieux,
Nous verse un jour si doux, et repose les yeux.
Sans peine on obéit au pouvoir qu'on adore:
Eh! quel peuple jamais a mieux connu vos loix?
De nos Français l'esprit chevaleresque,
Pour la beauté leur culte romanesque,
Vos regards séduisants, votre touchante voix,
Le respect et l'amour, tout assure vos droits.
Même lorsque le temps vient sur votre visage
Graver les injures de l'âge,
Et dépouiller de fleurs votre arrière-saison,
Des sens désenchantés si vous perdez l'hommage,
Des bons esprits vous avez le suffrage
Et le sceptre de la raison.
La longue habitude du monde,
Du vrai savoir source féconde,
Le tableau comparé des états différents,
Les égards mesurés sur l'échelle des rangs,
Tant de prétentions rivales,
Tant de fortunes inégales;

Les intérêts qui viennent se croiser,
Les passions qu'il faut apprivoiser,
Le besoin de soumettre au joug des circonstances
De l'intraitable vérité
L'incommode sévérité,
Le tact de l'à-propos, le soin des convenances ;
Tant de fugitives nuances
De bonne heure exerçant votre jeune raison,
Ont de votre pensée étendu l'horizon.
Dans ses jeunes ans une belle,
Connaissant peu le monde et les secrets du cœur,
De son sexe adoré n'est encor que la fleur ;
Avec le temps elle en est le modèle ;
Depuis ses premiers ans, jusqu'à l'âge avancé,
Tout ce qu'elle a senti, tout ce qu'elle a pensé,
Le souvenir, l'étude, la lecture,
L'art qui fertilisa les dons de la nature,
Aux succès du présent font servir le passé.
Son jugement, lentement exercé,
Comme un fruit mûr s'est fait attendre ;
On aimait à la voir, on se plaît à l'entendre ;
On ne lit plus son destin dans ses yeux ;

Ses attraits peuvent moins, sa prudence instruit mieux;
N'excitant plus du cœur les terribles orages,
Moins turbulent, son pouvoir est plus doux;
Ses charmes enivrants l'entourèrent de foux:
Ses charmants entretiens l'environnent de sages;
Elle éclaire sans enflammer,
En elle la raison peut encor nous charmer;
On la flattait, on la révère,
Et l'art de gouverner remplace l'art de plaire.

Telle autrefois, dans son brillant déclin,
J'ai vu la célèbre Geoffrin,
D'un choix de vieux amis aimable présidente,
Et quelquefois utile confidente.
Son zèle généreux de leurs besoins discrets
Souvent, à leur profit, surprenait les secrets:
Pour elle une bonne œuvre était une conquête,
Les pauvres des amis, leur bonheur une fête,
Son luxe des bienfaits, la vertu son pouvoir,
Son esprit le bon sens, la raison son savoir;
Au talent jeune encore elle ouvrait la barrière,
Accueillait la vieillesse au bout de sa carrière,

Et ses élèves triomphants
Venaient de leurs lauriers couronner ses vieux ans.
Avec quel art, surtout, dans ses mains souveraines
Des conversations elle tenait les rênes!
Elle rendait l'essor à la timidité,
En imposait à la témérité;
Du froid conteur excitait la paresse,
De l'argumentateur, dont l'âpre sécheresse
Effarouche les ris et même la sagesse,
Désarmait la ténacité.
Avec l'âge avancé, l'âge mûr et l'enfance,
De son utile expérience
Gardait la vieille autorité;
Dans sa naissance étouffait la dispute,
Ou des opinions encourageant la lutte,
Faisait de nos débats sortir la vérité:
Exerçait sans rigueur sa douce surveillance,
Par un accent de bienveillance
Tempérait la sévérité,
Consolait la laideur, conseillait la beauté,
Calmait l'emportement, réprimait la licence,
Maintenait le bon ton, père de la décence;

Rendait la modestie à l'orgueil effronté,
Le repentir au vice déhonté,
A l'affectation l'aimable négligence,
L'espoir à la faiblesse, au pouvoir l'indulgence;
Louait par sentiment, et grondait par bonté.
Aussi, vainqueur ou vaincu dans la lice,
Chacun satisfait en partant,
Dans le beau monde allait contant
Ses piquants entretiens, son aimable police;
Autant que sa louange on aimait sa malice,
Et l'orgueil même était content.
De-là ce long respect et ce pouvoir suprême
Qu'elle exerça dans sa vieillesse même:
Elle plaisait sans art, dominait sans orgueil.
Aux limites de sa carrière,
Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière,
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
Guetter un mot, épier un coup-d'œil:
Le jeune fou qui, dans le monde,
Le soir, ayant fini sa ronde,
Gâté par ses succès, en revenait plus fat;
L'écrivain et l'homme d'état,

Chez elle, du bon goût, étudiaient le code;
Sans son aveu, nul n'était à la mode:
Les enfants du Midi, les habitants du Nord,
Le rang, la faveur, la naissance,
Pour être accrédités dans les cercles de France,
Venaient, dans son salon, prendre leur passeport,
Et recevoir leurs lettres de créance.
Seule, elle triompha de nos goûts inconstants,
Et son hiver défiait son printemps.
Ainsi, dans les bosquets de Flore
Quand le fougueux Borée emporte leurs débris,
La rose qui se décolore,
Belle encore au milieu de ses festons flétris,
Seule nous plaît, et seule règne encore.

Ah! permets, ombre que j'adore,
Que dans les champs élysiens,
Entre tes amis et les miens,
Par mes ressouvenirs j'aille jouir encore
De tes aimables entretiens.
Quand mes faibles talents commencèrent d'éclore,
Il m'en souvient, de mon sort rigoureux

Pour corriger la funeste influence,
Ton honorable bienveillance
Me pressa d'accepter ses secours généreux :
Aux offres de ta bienfaisance
Ma fière pauvreté ne consentit jamais ;
Mais, en refusant tes bienfaits,
J'ai gardé ma reconnaissance.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER CHANT.

ERRATA

POUR QUELQUES EXEMPLAIRES.

Page 15, ligne 16, *que j'appelai*, lisez : *que j'appelais.*

36, vers 7, *leur paysage*, lisez : *leurs paysages.*

61, 10, *d'amour*, lisez : *d'amours.*

63, 2, *passé*, lisez : *passif.*

102, 16, *d'état*, lisez : *d'états.*

103, 6, *Se rabaisser et vous dire à l'oreille, tout bas,* lisez : *Prendre un air de mystère, et vous dire tout bas.*

107, 19, *qui commande*, lisez : *qui commandant.*

113, 5, *il se fâche de rien*, lisez : *du rire.*

NOTES
DES ÉDITEURS.

NOTES

DES ÉDITEURS.

PRÉFACE, PAGE 18, LIGNE 2.

On a souvent comparé Théophraste et La Bruyère; si La Bruyère l'emporte sur le philosophe grec, ce n'est pas seulement parce qu'il a vécu dans un siècle parvenu au dernier degré de la civilisation, c'est aussi parce qu'il a mis plus d'art dans son style et dans ses portraits. Personne n'a mieux développé et n'a mieux fait sentir cette vérité que M. Suard dans son excellente notice sur La Bruyère : c'est-là qu'il faut étudier le véritable esprit de l'auteur des *Caractères*, le mécanisme de son style, et les moyens qu'il emploie pour séduire et surprendre ses lecteurs. Tous les exemples que cite M. Suard sont très bien choisis; il nous suffira d'en citer un seul, qui est le plus frappant, pour faire apprécier le mérite et la justesse de ses observations.

« Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, » ni la guerre que vous soutenez virilement contre une na- » tion puissante, depuis la mort du roi votre époux, ne » diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré » à tout autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever » un superbe édifice; l'air y est sain et tempéré, la situa-

» tion en est riante ; un bois sacré l'ombrage du côté du » couchant ; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois » la terre, n'y auraient pu choisir une plus belle demeure. » La campagne autour est couverte d'hommes qui taillent » et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou » qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre : les » grues et les machines gémissent dans l'air, et font espé- » rer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir à leur » retour en leurs foyers ce palais achevé, et dans cette » splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habi- » ter, vous et les princes vos enfants. N'y épargnez rien, » grande reine : employez-y l'or et tout l'art des plus ex- » cellents ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre » siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et » sur vos lambris : tracez-y de vastes et délicieux jardins, » dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paraissent pas faits » de la main des hommes : épuisez vos trésors et votre » industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que » vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quel- » qu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de » Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, » achètera un jour à deniers comptants cette royale mai- » son, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de » sa fortune. »

Il est facile d'apercevoir l'art avec lequel le peintre des *Caractères* arrange et dispose ses couleurs dans ce petit tableau. Le lecteur, ou plutôt le spectateur, y est entraîné de surprise en surprise ; c'est une petite scène qui a son

exposition, son milieu et son dénoûment, où l'intérêt croît à chaque phrase, où tout est disposé pour un seul objet, pour faire ressortir cette idée, qui termine: « Après » que vous y aurez mis la dernière main, quelqu'un de ces » pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu » riche par les péages de vos rivières, achètera un jour à » deniers comptants cette royale maison, pour l'embellir et » la rendre plus digne de lui. » M. Suard cite plusieurs autres morceaux qu'il analyse et qu'il juge avec autant d'esprit que de finesse. Il fait voir qu'on trouve presque partout, dans les *Caractères*, cet art de produire de l'effet, de soutenir l'attention par les contrastes, de piquer la curiosité par la rapidité et la variété des tournures; c'est tout le secret de La Bruyère, mais c'est un secret qui ne peut être que celui d'un grand écrivain.

NOTES
DU PROLOGUE.

[1] PAGE 36, VERS 21.

La constante amitié, la tranquille vieillesse,
Cueillant en paix les fruits de la sagesse:
Voilà leurs entretiens.

L'ART de converser ne peut être perfectionné que dans les sociétés où les femmes exercent quelque empire; voilà pourquoi les modernes, et surtout les Français, ont un si grand avantage sur les anciens. Chez les Grecs et chez les Romains, où les hommes étaient accoutumés à vivre entre eux, ils ne s'occupaient dans leurs discours que des intérêts de la politique et d'autres matières graves. Les Athéniens étaient sans doute de grands parleurs; il eût été aussi difficile peut-être de trouver un homme discret et silencieux dans Athènes, que de trouver un bavard à Lacédémone; mais on peut dire qu'on y connaissait plus *l'art de parler* que *l'art de converser*. Plutarque, celui des écrivains de l'antiquité qui nous donne le plus de détails sur la vie domestique des anciens, n'a rien laissé qui puisse nous faire croire que l'art de converser fût arrivé de son temps à quelque degré de perfection. Il a composé, il est vrai, un traité

sur l'art d'ouïr; mais tout ce traité se réduit à des préceptes, pour apprendre aux jeunes gens à profiter des leçons des philosophes. Dans le premier chapitre de son traité, intitulé les *Propos de table*, il met en question s'il est convenable de parler de littérature dans un festin. Tous les autres chapitres roulent sur les usages des anciens, et sur des matières tout-à-fait étrangères à l'art de converser. Le seul traité de Plutarque qui ait rapport à ce sujet, est celui qui a pour titre: *Du trop parler.* Le défaut contre lequel s'élève le philosophe de Chéronée est le premier dont les hommes ont dû s'apercevoir; plusieurs moralistes anciens l'ont signalé; Théophraste nous a laissé le portrait du bavard.

Platon, dans le début de quelques-uns de ses dialogues, fait prendre un ton familier aux interlocuteurs, mais ces dialogues ont tous un objet fixe et déterminé, une marche suivie qui les distingue de la conversation. Pour connaître jusqu'à quel point les anciens, et surtout les Grecs, possédaient l'art de converser, il aurait fallu savoir ce qui se passait et ce que l'on disait dans le salon d'Aspasie; mais la chose était difficile; car la conversation est de sa nature fugitive; elle appartient exclusivement au moment, au cercle où l'on parle, et ne peut se transmettre dans les livres, où elle perdrait la grâce naturelle qui la distingue, la vie qu'elle reçoit de la voix, du geste, de la physionomie de l'homme, de l'attitude et de l'impression des auditeurs, du ton et des manières de la bonne compagnie. Les conversations qui passent d'un salon dans un livre ressemblent à

ces fleurs qu'on enferme dans un herbier, où elles perdent bientôt leurs parfums et leurs couleurs.

*) PAGE 40, VERS 3.

Là, brillaient sans orgueil, mais non sans dignité,
Les Périclès et les Alcibiades.

Stillingfleet, auteur d'un poëme anglais sur la conversation, parle aussi d'Athènes; mais il ne fait mention ni de Périclès ni d'Aspasie; il ne parle que de Socrate. Nous citerons ce qu'il dit du philosophe grec, moins pour donner une idée du sujet qu'il traite, que pour faire connaître sa manière :

« Mais traçons maintenant un caractère (*) aussi grand » qu'opposé à celui-ci, en peignant celui qui, pendant sa » vie, illustra Athènes, et qui, par sa mort, éternisa la » honte de cette ville. Grand fléau des sophistes, il amena » du ciel ici-bas et plaça sur le trône de ces usurpateurs la » vraie sagesse. Philosophe en toutes choses, excepté en

(*) . . . . . But let us now relate
A character as opposite, as great,
In him who living gave to Athens fame,
And, by his death, immortalis'd her shame.
Great scourge of sophists! he from Heaven brought down,
And plac'd true wisdom on th' usurper's throne:
Philosopher in all things, but pretence,

» prétentions, il enseigna ce qu'ils négligeaient, le sens » commun. Ils étaient formés pour gouverner le pesant » Lycée, lui pour instruire l'univers; Athènes toute en- » tière était son école.

» L'honnête marchand, le léger petit-maître, de grands » seigneurs, de beaux esprits, bien plus grands encore à » leurs propres yeux, devenaient sages avec lui, ne sachant » pas qu'ils étaient endoctrinés. Il parlait comme eux, quoi- » qu'il ne pensât pas de la même manière; il ne pleurait, » ni ne riait de l'état perverti de l'homme. Il laissait les » larmes aux femmes, et le rire aux imbécilles. Voyez-le » avec des sophistes renommés pour leur opiniâtreté dans » la dispute, ou couronné de roses à un festin joyeux;

He taught what they neglected, common sense.
They o'er the stiff Lyceum form'd to rule;
He o'er mankind; all Athens was is school.
The sober tradesman, and smart petit-maître,
Great lords, and wits, in their own eyes still greater,
With him grew wise; unknowing they were taught;
He spoke like them, though not like them he thought;
Nor wept, nor laugh'd, at man's perverted state;
But left to women this, to idiots that.
Wiew him with sophists fam'd for fierce contest,
Or crown'd with roses at the jovial feast;
Insulted by a peevish, noisy wife,
Or at the bar foredoom'd to lose his life;
What moving words flow from his artless tongue,
Sublime with ease, with condescension strong!

» insulté par une femme acariâtre et querelleuse, ou con-
» damné d'avance à la mort par ses juges. Quelles expres-
» sions touchantes partent de sa bouche sans art, sublime
» avec aisance, éloquente avec familiarité ! »

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[3] PAGE 45, VERS 1.

De l'art de converser, ce doux présent des cieux,
J'étais impatient de peindre les délices.

Le premier qui a donné en vers des règles sur l'art de converser, est le P. Tarillon, auteur d'un petit poëme en un chant, intitulé : *Ars confabulandi.* Le P. Tarillon était beaucoup plus versé dans l'étude des anciens que dans la connaissance du monde. Il donne fort peu de portraits, et ses préceptes ne sont guère bons que pour un collége. Un autre jésuite, le P. Janvier, a imité ou plutôt paraphrasé en vers français le poëme du P. Tarillon. Nous allons citer un fragment du poëme du P. Janvier.

J'aime un homme d'esprit qui, par plaisanterie,
Hasardant quelquefois une badinerie,
Sait rompre adroitement un trop long entretien,
Où, faute de matière, on ne dirait plus rien.
Voyez, quand on s'ennuie, Aristène à la ronde
A goûter du tabac inviter tout le monde;
Il plaisante, il badine, et d'un air gracieux
Assure, en vous l'offrant, qu'il est délicieux.

On y goûte à l'instant, et sur sa seule mine,
En savant connaisseur Timagène devine
Le véritable cru d'où vient ce bon tabac,
S'il est de Pont-Gibon, de Malte ou de Clérac;
Brontin le trouve vert; Ménas toussé, éternue,
En s'inclinant vers lui la troupe le salue,
Et lui fait à l'envi mille obligeants souhaits:
Ce sont là, cher tabac, tes utiles effets.

Ces vers sont imités assez fidèlement du P. Tarillon, et peuvent faire juger à la fois le poëme français et le poëme latin. Un M. Cadot a donné sous son nom, dans le siècle dernier, le poëme du P. Janvier, auquel il avait changé une vingtaine de vers. Ce plagiat est resté long-temps sans être connu; mais aujourd'hui qu'on fait un grand crime à un auteur dramatique d'avoir pris dix vers médiocres à un jésuite, il nous a paru convenable de signaler le vol de M. Cadot, qui s'est emparé d'un poëme tout entier.

Un autre jésuite, le P. André, auteur de l'*Essai sur le beau*, a fait un petit poëme sur l'art de converser. Il dit dans sa préface: *Si par malheur, je réussissais à faire des vers, quelle honte pour ma géométrie!* On verra qu'il n'a point eu ce malheur-là, lorsqu'on aura lu les vers suivants:

Jamais un grand parleur ne fut homme de sens;
Ses discours vagabonds, ses propos discordants,
Découvrent tôt ou tard par de lourdes méprises,
Que qui parle beaucoup dit beaucoup de sottises.

On cite encore plusieurs autres ouvrages sur le même sujet, un poëme de M. de Marilli, une épître adressée à un jeune homme sur la conversation, une lettre de M. La Louptière ; tous ces ouvrages sont oubliés aujourd'hui, et méritent de l'être. Nous ne rappellerons point le poëme de Mme. de Vannoz, puisque M. Delille en a parlé avec éloge dans sa préface.

On ne connaît rien dans la langue allemande sur la conversation ; les Anglais ont un petit poëme de sept ou huit cents vers, où ce sujet est plutôt indiqué qu'il n'est traité. L'auteur, Stillingfleet, se perd dans des considérations et des déclamations philosophiques qui n'appartiennent point à l'art de converser ; il fait peu de portraits, donne peu de règles, et ne place jamais ses lecteurs au milieu de la société. Nous avons sous les yeux un poëme italien de Clément Bondi, intitulé : *Le Conversazioni ;* on sait que ce mot en italien veut dire *une société, une assemblée, une réunion*, où souvent on ne parle pas ; ainsi l'art de converser n'est pas l'objet principal du poëme de Bondi, qui ne présente qu'une galerie de portraits et de tableaux épisodiques. « Venez avec moi, dit le poète dans son début, » les acteurs seront choisis, une vaste salle sera le théâtre. » Le poëme de Bondi n'est pas sans mérite, et renferme plusieurs peintures vives et animées ; nous en rapporterons quelques passages dans les notes qu'on va lire.

Au moment où nous envoyons ces notes à l'impression, nous recevons un nouvel ouvrage sur l'art de converser ;

c'est une épître intitulée l'*Art de causer*. L'auteur de cette épître, M. Chazet, parle ainsi de M. Delille :

Puis-je oublier Delille?
Il nous dit un bon mot comme il fait un bon vers;
Il fronde un ridicule, il se rit d'un travers,
Ou, remontant pour nous le fleuve de la vie,
Fait oublier le temps, comme le temps l'oublie.
Ses moindres entretiens valent de longs discours;
Qui l'écoute un moment profite pour toujours;
En badinant il pense, en riant il éclaire,
Et de l'art de causer il a fait l'art de plaire.

4) PAGE 46, VERS 10.

D'abord, dans le cercle banal
Arrive un couple nouvelliste.

Théophraste et La Bruyère ont fait le portrait du nouvelliste. Montesquieu a parlé dans ses *Lettres persanes* des nouvellistes de son temps. Nous ne citerons rien de ces auteurs; nous aimons mieux rappeler ici le discours que Tite-Live met dans la bouche de Paul-Émile, prêt à partir pour la guerre de Macédoine. C'est ainsi que le consul, en s'adressant au peuple romain, parle des nouvellistes dont Rome se trouvait alors remplie.

« Dans tous les cercles, et même, s'il plaît aux dieux, » à toutes les tables, il se trouve des gens qui règlent la » marche de vos armées en Macédoine. Écoutez-les, ils vous » apprendront les campements qu'il faut choisir; les posi-

» tions avantageuses à prendre ; à quelle époque et par » quels défilés on peut pénétrer dans le pays ennemi, où » il faut placer les magasins ; s'il convient de transporter » les convois par terre ou par mer ; le moment d'agir et » le temps de l'inaction. Et non seulement ils prescrivent » le plan qu'il faut suivre, mais, pour peu qu'on s'écarte » de leurs idées, ils font au consul son procès dans les » formes, et le citent à leur tribunal. N'en doutez pas, » Romains, cette présomption est un grand obstacle au » succès de vos armes ; car tous les généraux n'opposent » pas aux bruits populaires la fermeté de Fabius, qui aima » mieux voir son autorité restreinte par l'étourderie de la » multitude, que de compromettre les intérêts de l'état » pour ménager sa réputation. Ce n'est pas que je pré- » tende que les généraux n'ont pas besoin d'avis ; et vou- » loir tout faire à sa tête prouve plus de présomption que » de sagesse. Que peut-on donc exiger ? Que ses avis » ne soient donnés d'abord que par des gens du métier, » qui ont des lumières et de l'expérience ; puis par des » personnes qui sont sur les lieux, à portée de voir le » terrain, les ennemis, les occasions ; qui, pour ainsi dire, » embarquées sur le même vaisseau, partagent les mêmes » dangers. Si donc quelqu'un se flatte de pouvoir m'aider » de ses conseils dans cette guerre, je le prie de ne pas re- » fuser ses services à la république et de m'accompagner » en Macédoine ; galère, chevaux, tentes, provisions, je » le défraierai de tout. Mais si l'on craint la peine, et qu'on » préfère le repos de la ville aux fatigues de la guerre,

» qu'on reste sur le rivage, et qu'on laisse le pilote tenir le » gouvernail. La capitale fournit assez matière aux conver- » sations; que la démangeaison de parler respecte des objets » qui ne sont pas de son ressort. Pour nous, nous ne prê- » terons l'oreille qu'aux avis donnés dans le camp même. » (*Traduction de M. Noël*, Paris, 1812.)

5) PAGE 52, VERS 8.

De la maison voisine arrive un érudit,
Qui, dans les murs de Sparte, et de Rome et d'Athène,
Sait tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on a dit.

La Bruyère a fait de l'érudit un portrait fort piquant; il a embrassé plus de choses que M. Delille, parce que le poète, en retraçant les ridicules de la société, a dû se borner à ce qu'ils ont de commun avec la conversation; ainsi le champ du poète est ici moins vaste que celui du moraliste; c'est une observation que le lecteur de ce poëme ne doit point perdre de vue. Voici quelques traits de La Bruyère:

« Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie: il s'é- » tonne de n'entendre faire aucune mention du roi de » Bohême: ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de » Hollande; dispensez-le du moins de vous répondre; il » confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, » quand elles ont fini: combats, siéges, tout lui est nou- » veau. Mais il est instruit de la guerre des géants, il en » raconte les progrès et les moindres détails; rien ne lui » échappe. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux

» empires, le Babylonien et l'Assyrien : il connaît à fond » les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles : » il ne le verra point : il a presque vu la tour de Babel. On » lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite ; et il se sou- » vient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudi- » naire, et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Ali- » pharmutosis. Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est » cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémi- » ramis, ou, selon quelques-uns, Sérimaris, parlait comme » son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole ; » si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme » son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il » n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrod était » gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur » de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longue- » main, parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, » et non à cause qu'il avait une main plus longue que l'au- » tre : et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment » que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé » à soutenir que c'était la gauche. »

Lord Chesterfield donne sur cette manie du savoir, de fort bons conseils à son fils. « Ne paraissez jamais, lui dit-il, » ni plus sage ni plus savant que ceux avec qui vous êtes. » Portez votre savoir comme votre montre, dans une poche » particulière, que vous ne tirez point, et que vous ne faites » point sonner uniquement pour nous faire voir que vous » en avez une. »

Au reste, nous avons moins besoin que jamais de pré-

servatifs contre la manie de l'érudition. On ne voit plus de ces gens à qui l'antiquité était si familière; les érudits deviennent plus rares que jamais, et nous touchons peut-être au jour où nous regretterons les pédants de collége.

Beaucoup de sociétés sont aujourd'hui en proie à des pédants d'une autre espèce. Les premiers sont des penseurs profonds, de graves dissertateurs, qui discutent froidement, qui raisonnent à perte de vue, et veulent tout analyser, tout expliquer, tout juger. Ces pédants-là sont plus ennuyeux peut-être que ceux qui savent que Nembrod était gaucher, que Sésostris était ambidextre, et qu'Artaxerxe s'appelait *Longue-main*, parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux.

Il y a une autre espèce de pédants, qui n'ont pas moins de prétentions; ce sont les demi-savants. *Je doute, j'ignore, je ne sais pas*, sont des phrases qu'ils n'ont jamais prononcées, et qu'ils ne prononceront jamais.

Le monde voit quelquefois des prodiges, mais il est un prodige qu'il ne verra point : il faut à la nature plusieurs siècles pour produire des génies comme La Fontaine, comme Molière, comme Bossuet; mais on peut imaginer un phénomène encore plus rare : c'est un demi-savant, qui convient de bonne foi qu'il s'est trompé, et qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne sait point et qu'il ne comprend point.

L'ignorance elle-même a ses pédants qui ne savent point ce qu'on disait au Forum, et ce qui se passait sur la grande place de Memphis, mais qui ne sont pas moins pleins d'or-

gueil et de gravité. Il n'est pas, jusqu'à l'amour, jusqu'à la galanterie, qui n'aient aussi leurs pédants à prétention. Ils donnent à l'expression des sentiments les plus simples, je ne sais quoi de solennel, et semblent monter en chaire pour dire : *Je vous aime.*

PAGE 58, VERS 14.

Le babillard n'en a les yeux ni les oreilles,
Mais il en a les langues et les voix.
A son approche menaçante
Tout fuit : malheur à ceux qui tombent sous sa main !

Plutarque, dans son traité qui a pour titre : *Du trop parler*, fait une véritable diatribe contre ceux qui semblent se plaindre de ce que la nature ne leur a donné qu'une langue, tandis qu'elle leur a donné deux oreilles. Cette diatribe est beaucoup trop longue pour que le bon Plutarque ne soit pas accusé de tomber lui-même dans le défaut qu'il reproche aux autres. Il nous semble qu'il faut surtout être laconique quand on fait le procès aux bavards : il fait contre eux des déclamations qui pourraient bien passer aujourd'hui pour des lieux communs. C'est une cure bien fâcheuse, dit-il, et bien malaisée à la philosophie, qu'entreprendre de guérir le vice de ceux qui ne peuvent se taire. Il les compare à des vases percés, à des tonneaux vides ; leur bouche est comme une maison sans porte, comme une porte sans serrure. Théophraste ne parle pas des bavards avec plus de ménagement. On leur fait, dit-il, avouer ingénuement

qu'il ne leur est pas possible de se taire, qu'il faut que leur langue remue dans leur palais, comme le poisson dans l'eau, et que lors même qu'on les accuserait d'être plus babillards que les hirondelles, il faut qu'ils parlent.

Les modernes ont traité les bavards avec plus de modération.

J.-J. Rousseau se contente de dire : « Les gens qui savent peu, parlent beaucoup; et les gens qui savent beaucoup, parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait, et le dise à tout le monde : mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire; il aurait trop à dire; et comme il voit encore plus à dire après lui, il se tait. »

« Parlez souvent, dit lord Chesterfield à son fils, mais ne parlez pas long-temps. Alors, si vous ne plaisez pas, du moins serez-vous sûr de ne pas ennuyer. Payez, comme l'on dit, votre écot, mais ne payez jamais pour toute la compagnie; car, sur cet article, il y a peu de gens qui ne soient très convaincus qu'ils sont en état de payer eux-mêmes. »

Mme. Geoffrin disait des bavards : « Je m'en accommode assez, pourvu que ce soient de ces bavards *tout court*, qui ne veulent que parler, et qui ne demandent pas qu'on leur réponde. Mon ami Fontenelle, qui leur pardonnait quelquefois, disait qu'ils reposaient sa poitrine. Ils me font encore un autre bien. Leur bourdonnement insignifiant est pour moi comme le bruit des cloches, qui n'empêche point de penser, et souvent y invite. » Les

bavards à prétentions, dit d'Alembert, qui se croient faits pour qu'on les écoute, et dans qui le besoin de parler est un besoin de vanité, étaient les seuls que Mme. Geoffrin souffrît avec peine; encore avait-elle soin qu'ils ne s'en aperçussent pas. « Je voudrais, disait-elle de l'un d'eux, que lorsqu'il me parle, Dieu me fît la grâce d'être sourde sans qu'il le sût, il parlerait et croirait que je l'écoute, et nous serions contents tous deux. »

Sterne avait fait ainsi l'épitaphe d'une femme babillarde : *Ci-gît madame.... qui, le* 10 *août* 1764, *se tut.*

PAGE 70, VERS 22.

Et d'abord sauvez-vous par une fuite prompte
De ce conteur minutieux.

« Parmi ces grands parleurs, dit le docteur Swift (1), il n'y en a point de si fatigants que ces bavards de sang-froid, qui procèdent avec poids et mesure, commencent par une préface, s'écartent ensuite dans différentes digressions, vous avertissent de leur rappeler de vous dire une autre histoire, quand ils auront fini la première, reviennent à leur sujet, ne se souviennent jamais des noms, se plaignent de leur mémoire, se frappent inutilement le front, et après avoir tenu tout le monde en suspens, finissent par vous

(*) M. Morellet a traduit le morceau de Swift sur la conversation, qu'il a développé et enrichi de beaucoup d'observations.

dire : *le nom ne fait rien à la chose*, et continuent; heureux encore, les écoutants, s'il ne se trouve pas à la fin que l'histoire leur a été faite cent fois, ou qu'elle n'est que le récit insipide de quelque aventure arrivée au conteur. »

Plutarque dit, en parlant de cette espèce de bavards, *qu'ils nous rompent sans cesse la tête des mêmes redites, comme ceux qui souillent les tablettes de ratures.*

Il y a des gens qui ont le talent de bien conter, et qui ont un fonds d'histoires à placer à propos dans toutes les conversations. Dans le siècle dernier, la manie de conter avait remplacé celle du bel esprit; les conteurs étaient très recherchés dans la société, et ce genre de talent avait tant de prix dans la bonne compagnie qu'il pouvait suppléer à tout autre mérite. Quiconque savait conter avec grâce avait, par cela même un rang et un état dans le monde; chaque société avait un conteur en titre; c'était comme un emploi, comme une charge, qui excitait quelquefois l'ambition et la jalousie. Lorsque le conteur en titre venait à manquer, on s'occupait gravement de le remplacer et de lui donner un successeur. On cite encore plusieurs conteurs qui avaient de la réputation, et qui passaient pour des modèles dans leur genre. Le plus fameux était l'abbé Gagliani, qui se vantait de n'avoir jamais raconté deux fois une anecdote devant le même auditoire et devant la même personne. On savait les maisons où il devait conter; on s'estimait heureux d'y être admis. Un cercle nombreux passait quelquefois les nuits à l'écouter; son répertoire était immense. Il avait sur tous les sujets un grand nombre d'histoires, qui étaient comme

autant d'apologues, dont le but moral s'appliquait à la philosophie, à la politique et aux différentes situations de la vie.

M. D..... a bien voulu nous redire une des anecdotes qu'il a entendu raconter à l'abbé Gagliani. On parlait un jour devant lui du pouvoir de l'éloquence, et de ce que peut faire quelquefois un mot heureux placé à propos. Il raconta à ce sujet le trait qu'on va lire. Le supérieur d'un monastère d'Italie s'était emparé de tous les revenus de son couvent sous prétexte d'une réforme. Il condamnait les moines à toutes les privations, et poussait l'avarice jusqu'à leur mesurer le vin qui servait au sacrifice de la messe. Les moines se plaignirent au pape. Le supérieur se défendit contre leurs accusations. Les débats s'étaient prolongés long-temps, et les moines allaient perdre leur cause, lorsque l'un d'eux, s'adressant au pape, peignit avec vivacité l'avare tyrannie du supérieur, et finit par ce trait : *Enfin, vous le dirai-je, très Saint-Père? on nous mesure jusqu'au sang de Jésus-Christ.* Ce seul mot fit évanouir toutes les raisons alléguées par le supérieur, qui fut condamné à laisser jouir les moines des revenus de leur monastère.

Dans la société du baron d'Holbach, Diderot proposa un jour de nommer un *avocat de Dieu*, et on choisit l'abbé Gagliani. Il s'assit, et débuta ainsi :

« Un jour, à Naples, un homme de la Basilicate prit, » devant nous, six dés dans un cornet, et paria d'amener » rafle de six. Il l'amena du premier coup. Je dis : cette

» chance était possible. Il l'amena sur-le-champ une se-
» conde fois ; je dis la même chose. Il remit les dés dans
» le cornet trois, quatre, cinq fois, et toujours rafle de
» six. *Sangue di Bacco !* m'écriai-je, *les dés sont pipés ;* et
» ils l'étaient.

» *Philosophes*, quand je considère l'ordre toujours re-
» naissant de la nature, ses lois immuables, ses révolutions
» toujours constantes dans une variété infinie ; cette chance
» unique et conservatrice d'un univers tel que nous le voyons,
» qui revient sans cesse, malgré cent autres millions de
» chances de perturbation et de destruction possibles, je
» m'écrie : *Certes, la nature est pipée !* »

7 *bis*) PAGE 74, VERS 4.

Et des salons, Trublet populacier,
Emmagasine à l'aventure
Le bel esprit dont il est le courtier.

On connaît ces vers de Voltaire sur l'abbé Trublet :

L'abbé Trublet avait alors la rage
D'être à Paris un petit personnage, etc.

L'abbé Trublet, qui a laissé la réputation d'un compila-
teur, était loin d'être un écrivain sans mérite. Le trait que
nous allons citer fera connaître la finesse de son esprit, en
même temps qu'il donnera une idée avantageuse de son ca-

ractère. Il rencontra un jour M. S... dans le temps où Voltaire venait de publier pour la première fois *le Pauvre Diable*. Avez-vous lu la pièce, lui dit-il ? — Quelle pièce ? — » La dernière satyre de Voltaire ; il n'a jamais rien fait de » plus piquant, de plus plaisant : il me traite assez mal, et » les vers qu'il a faits contre moi sont les plus spirituels qui » soient sortis de sa plume. » Alors l'abbé Trublet se mit à réciter tous les vers du *Pauvre Diable*, où il était question de lui. Quand il en vint à ce vers :

Il compilait, compilait, compilait,

il dit à M. S... : *Un sot aurait pu faire ce vers-là, mais il ne l'aurait pas laissé.*

(30) PAGE 77, VERS 2.

Joignons donc, pour dernier supplice,
A la prolixité d'un pesant narrateur,
La curiosité factice
D'un fâcheux interrogateur.

Plutarque, dans plusieurs de ses traités, donne des conseils et des préceptes sur la manière de questionner.

Les questions, dit la Rochefoucault, annoncent le plus souvent la supériorité ou l'indiscrétion ; aussi sont-elles presque toujours odieuses. Les questionneurs les plus impitoyables sont les gens vains et désœuvrés. La Bruyère a dit : « Un questionneur est quelquefois un homme qui

» cherche à s'instruire; mais plus souvent c'est un sot ou un » fat qui veut interroger. » Voltaire disait un jour à un homme de Genève, qui lui avait fourni l'idée et le modèle de l'interrogant bailli dans *le Droit du seigneur* : « Mon- » sieur, je suis très aise de vous voir, mais je vous avertis » d'avance que je ne sais rien des choses sur lesquelles vous » allez m'interroger. » Le même Voltaire, étant très jeune, questionnait souvent; Boileau lui reprocha un jour, avec aigreur, cette espèce d'indiscrétion.

9) PAGE 79, VERS 1.

Que tous ses beaux semblants n'aillent pas vous séduire;
Son dessein n'est pas de s'instruire,
Mais de prouver qu'il est instruit.

Ce caractère a été indiqué à M. Delille par un voyageur célèbre, qui a pu quelquefois regretter dans la société les déserts de l'Amérique qu'il a parcourus. Sans avoir voyagé, on trouve assez de gens qui préparent une question comme d'autres préparent un bon mot ou un discours. Ils se font ignorants pour montrer leur savoir.

10) PAGE 81, VERS 10.

Alors, tout différent de mœurs et de langage,
Arrive un gros rieur, dont la stupidité
En tous lieux promenant sa triste hilarité.....

a plusieurs sortes de rire : d'abord le rire insipide,

c'est celui des gens qui rient de tout, sans rien éprouver; on peut dire que ces gens-là rient comme les *prairies*, les *moissons*, et mille autres choses inanimées auxquelles la poésie accorde la faculté de rire, et qu'elle appelle *riantes*. Le rire le plus commun et le plus grossier est le rire aux éclats, c'est celui de la *grosse joie* : ceux qui rient de cette manière peuvent servir à rappeler ces paroles de l'Ecclésiaste : « J'ai dit touchant le ris, qu'il est insensé, et tou» chant la joie, à quoi sert-elle ? »

Les premiers qui se soient élevés contre le rire, sont des écrivains anglais, et cela devait être ainsi ; Hobbes soutient que le rire tient à une infirmité de l'homme ; Addison n'est pas trop éloigné de partager cette opinion. Lord Chesterfield écrivait à son fils : « Depuis que je fais usage de ma » raison, personne ne m'a jamais entendu rire. Je connais, » ajoute-t-il, un homme de très bon sens qui ne peut dire » la chose la plus commune sans rire, ce qui fait que ceux » qui ne le connaissent point, le prennent, à la première » entrevue, pour un fou achevé. »

« Quelques gens, dit Pope, se font une réputation d'es» prit par une gaîté étourdie, qui ne mérite pas plus le » nom d'esprit que l'ivresse. »

Lord Chesterfield, Hobbes, Addison et Pope, pourraient bien avoir raison. On est bien triste sans pleurer, pourquoi ne saurait-on pas être gai sans rire?

Les gens qui rient de tout ressemblent aux Tyrinthiens, qui étaient les plus grands rieurs de l'antiquité. Ces derniers, dit l'abbé Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis*,

fatigués de leur légéreté, eurent recours à l'oracle de Delphes : il les assura qu'ils guériraient si, après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvaient, sans rire, le jeter à la mer. Ils s'assemblèrent sur le rivage; ils avaient éloigné les enfants; et comme on voulait en chasser un qui s'était glissé parmi eux : *Est-ce que vous avez peur*, s'écria-t-il, *que j'avale votre taureau ?* A ces mots, ils éclatèrent de rire, et, persuadés que leur maladie était incurable, ils se soumirent à leur destinée.

Zoroastre, selon Pline, rit le jour de sa naissance, et Thomas Morus le jour de sa mort. Quel est le plus extraordinaire des deux?

[11] PAGE 84, VERS 10.

Singe les lords, les barons allemands;
Fait le prédicateur, la novice, l'abbesse.

« Les grandes villes, dit Swift, sont communément » pourvues de gens qui font leur métier d'être plaisants et » bouffons; ils sont reçus aux bonnes tables, se rendent » familiers avec les personnes du plus haut rang, qui les » envoient chercher pour divertir la compagnie. Je ne me » plaindrai point de cet usage; je vais dans ces maisons » comme à la farce ou aux marionnettes; je n'ai rien à faire » qu'à rire aux bons endroits; il s'est chargé de me faire » rire, et je suppose que sa journée lui est bien payée. Je » suis simplement fâché que dans des sociétés choisies et » peu nombreuses, où des gens d'esprit et de savoir sont

» invités pour passer la soirée, un tel baladin soit admis à » faire tous ses tours, qui éteignent toute espèce de con- » versation, sans compter la peine que j'éprouve en voyant » un homme employer ses talents d'une manière si avilis- » sante. »

Il serait curieux de suivre ces bouffons dans le lieu qu'ils habitent. Vous montez à un quatrième étage, on vous ouvre avec peine une porte qui ne ferme point; vous pénétrez jusqu'au fond d'un réduit obscur, où vous ne trouvez point de meubles; vous voyez sur un grabat étendu par terre une figure hâve et taciturne : c'est l'homme qui doit faire rire le soir la bonne compagnie.

« J'ai connu un homme, dit l'auteur du *Rambler*, qui » a fait pendant quinze ans les délices d'une société hebdo- » madaire, parce que tous les soirs, à onze heures précises, » il chantait une chanson, en traçant un géant sur la mu- » raille; un autre qui s'est fait quantité d'amis en renver- » sant sa perruque; un troisième qui mouchait le nez de » tous ceux qu'on admettait dans la société; un quatrième » qui faisait le rouet comme un chat, et feignait d'être ef- » frayé; et un autre enfin qui aboyait et priait le portier » de chasser le chien. »

La Bruyère a dit qu'on marchait sur les mauvais plaisants, et qu'il pleuvait par tout pays de cette sorte d'insectes : « Un bon plaisant est une pièce rare; à un homme » qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir le » personnage; il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire » se fasse estimer. »

[19] PAGE 84, VERS 17.

Le calembourg, enfant gâté
Du mauvais goût et de l'oisiveté,
Qui va guettant, dans ses discours baroques,
De nos jargons nouveaux les termes équivoques ;
Et, se jouant des phrases et des mots,
D'un terme obscur fait tout l'esprit des sots.

M. Morellet compare les faiseurs de calembourgs à ceux qui, en lisant, voient les caractères, les lettres dont le mot est composé, et non la chose que le mot signifie. De-là il arrive ordinairement, ajoute le même écrivain, qu'après chaque calembourg, il faut recommencer une autre conversation, qui se rattache difficilement, et presque jamais à la précédente. Aussi est-ce le moyen employé le plus communément et avec le plus de succès par les gens qui veulent écarter la discussion dont l'objet leur déplaît. Ces gens imitent les enfants qui brouillent les cartes au milieu de la partie, parce qu'ils n'ont pas bien du jeu. Ils sont les vrais fléaux des conversations.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

PAGE 89, VERS 7.

Les sots et les pervers se rapprochent entr'eux.

ON a vu des gens d'esprit, des gens aimables, à mesure qu'ils se livraient à leurs passions et s'éloignaient de la morale, perdre insensiblement leurs qualités brillantes, et tomber enfin dans la dernière classe des ignorants et des sots. La société a, comme le ciel, ses anges tombés, que le vice a rendus difformes, et qui dans leur chute deviennent des esprits de ténèbres. J.-B. Rousseau a fait deux vers qui renferment un grand sens, et qui mériteraient d'être écrits en lettres d'or :

Si, par hasard, on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, messieurs, n'en croyez rien.

Il est une chose que les sots et les pervers ne soupçonnent point, le sentiment des convenances ; la rectitude des idées morales leur manque presque au même degré. Les uns et les autres n'ont point la mesure de ce qui est bon, de ce qui est beau. Il est une foule de circonstances où le

sot et l'homme pervers se rapprochent, se touchent, agissent ensemble, et peuvent être pris l'un pour l'autre.

a) PAGE 90, VERS 1.

Le caractère est dans le monde
Un pouvoir plus sûr que l'esprit.

Le naturel est dans la conversation, comme dans les livres ; c'est le plus sûr moyen de plaire ; on est ébloui par les qualités de l'esprit ; on s'attache par celles du caractère. L'homme qui plaira toujours le plus dans la conversation est celui qui sera doué d'un heureux caractère, et qui aura le caractère de son esprit.

« Au lieu de sortir de notre naturel, dit *le Spectateur*, » pour en choisir un étranger, il vaudrait mille fois mieux » nous exercer à polir le nôtre, et à devenir plutôt un bon » original qu'une méchante copie ; du moins on ne voit au- » cun esprit si grossier et si rude qu'on ne puisse amener, » en suivant la tournure qui lui est propre, à quelque » usage agréable dans la conversation, ou dans les affaires » de la vie civile. Une personne d'une humeur fort brusque, » et peu attachée aux cérémonies ordinaires de la bien- » séance, plaira, de même que Manly dans la comédie, par » la seule grâce que la nature donne à toutes actions qui » viennent de sa part. Ceux qui ont du feu et de la vivacité » ne manqueront pas d'avoir leurs admirateurs; et même » les gens sombres et mélancoliques peuvent divertir quel- » quefois. »

3) PAGE 92, VERS 8.

Chaque mot lui fournit un texte
Où son orgueil fait revenir le *moi*.

Montesquieu, dans les *Lettres persanes*, a tracé le portrait d'un fat qui se loue sans cesse. « Je vois de tous côtés, » dit-il, des gens qui parlent sans cesse d'eux-mêmes; leurs » conversations sont un miroir qui représente toujours leur » impertinente figure; ils vous parleront des moindres » choses qui leur sont arrivées, et ils veulent que l'intérêt » qu'ils y prennent les grossisse à vos yeux. Ils ont tout » fait, tout vu, tout dit, tout pensé. Ils sont un modèle » universel, un sujet de comparaison inépuisable, une » source d'exemples qui ne tarit jamais. Oh! que la louange » est fade lorsqu'elle réfléchit vers le lieu d'où elle part! Il » y a quelques jours qu'un homme de ce caractère nous » accabla, pendant deux heures, de lui, de son mérite et » de ses talents; mais comme il n'y a point de mouvement » perpétuel dans le monde, il cessa de parler. La conver- » sation nous revint donc et nous la prîmes. Un homme » qui paraissait assez chagrin, commença par se plaindre de » l'ennui répandu dans les conversations: Quoi! toujours » des sots qui se peignent eux-mêmes, et qui ramènent » tout à eux! — Vous avez raison, reprit brusquement » notre discoureur. Il n'y a qu'à faire comme moi; je ne » loue jamais. J'ai du bien, de la naissance; je fais de la » dépense; mes amis me disent que j'ai quelque esprit;

» mais je ne parle jamais de tout cela. Si j'ai quelques bonnes » qualités, celle dont je fais le plus de cas, c'est ma mo- » destie. » .

Comme on est en garde contre l'égoïsme, il prend souvent des détours pour arriver à son but. Il y a des gens qui déclarent, non sans quelque degré de honte, qu'ils possèdent toutes les vertus cardinales, ayant soin de commencer par les dégrader, en les représentant comme des faiblesses; ils avouent ensuite qu'ils sont assez malheureux pour être chargés de toutes ces faiblesses-là. Tous les jours on les entend s'accuser d'être trop bons, d'être trop sensibles, d'être trop délicats: c'est un grand malheur d'avoir tant de vertu; *mais on ne peut se corriger.*

Au reste, je ne sais pas pourquoi on prend de si grandes précautions pour parler de ses qualités morales; il est presque reçu dans le monde qu'on peut se louer de ces choses-là; on peut vanter son caractère et se donner des vertus qu'on n'a pas, sans craindre de scandaliser personne et sans que l'envie y prenne garde. Vous vous ferez bien plus de tort dans l'opinion de beaucoup de gens, si vous allez leur dire que vous avez de l'esprit.

9) PAGE 98, VERS. 8.

Ainsi, pareils en tout au bizarre langage
De ce mortel distrait dont j'ai tracé l'image.

Boudi a fait le portrait de cet homme léger, insouciant et distrait:

« Mopso n'est pas ainsi; homme éternellement fati-

» gant(*), il s'adresse à vous sans vous connaître, et aus-
» sitôt, comme s'il en avait le droit, il vous demande qui
» vous êtes, d'où vous venez, et où vous comptez aller;
» puis il oublie les questions qu'il vous fait, se tourne vers
» un autre endroit où l'on parle, interrompant ainsi les
» discours d'autrui et ne finissant pas le sien; s'il s'aperçoit
» que l'on s'entretienne en secret, il se joint à l'entretien:
» souvent il ôte la chaise à celui qui est assis : si quelqu'un
» dort dans un coin, il lui donne sur le nez un coup de
» ses doigts, et continue sa route en riant. »

[5] PAGE 103, VERS 14.

Son inspection vagabonde,
Tous les matins recommence sa ronde.

Les hommes que peint ici M. Delille ne sont que trop

(*) Non così Mopso, seccatore eterno,
Che con lui venne, e coraggioso e franco
Te non più visto e sconosciuto affronta,
E tutto a un tempo, come dritto ci v' abbia,
Chi sei ti chiede, d' onde vieni, e dove
Pensi d' andar; poi d'aver chiesto obblia,
E volge altrove, ove si parla, e a mezzo
Tronca il discorso altrui, nè il suo finisce;
Ma se altri scorge ragionar secreto,
Vi s' intrude egli ancor : spesso a chi siede
Sottrae lo scanno; e se talor per sorte
Gli occhi in disparte sonnacchioso abbassa,
Sul naso a lui le temerarie dita ...
Scocca improvviso, e poi passeggia, e ride.

communs par tous pays. Bondi en a parlé aussi dans son poëme. Le portrait qu'il en fait est un peu long : nous n'en citerons qu'un passage :

« Parfaitement (1) instruit des moindres événements de » chaque jour, Égiste est en quelque sorte un *porte-feuille* » d'une foule de nouvelles galantes, que tantôt il confie à » voix basse, et tantôt répand en public. Quel secret un » jaloux peut-il avoir qu'il ne sache? Il connaît toutes les » vicissitudes de l'amour, les légères causes des fréquents » dégoûts, les divers événements de la veille, les rixes nées » de la jalousie, les flammes languissantes et celles qui ne » font que de naître, les constances forcées, les infidélités » secrettes, souffertes avec une paix réciproque, sujets si » doux du chuchotement des femmes. Demandez-lui, si

---

(*) Istrutto appieno, un *porta-foglio* il credi
Di galanti moltiplici novelle,
Che or secreto confida, ed ora sparge
Pubblico messaggero. E quale arcano
V' ha sì geloso, ch' ei non sappia? A lui
Tutte son note le vicende ascose
Degl' instabili amor; le cagion lievi
Dei frequenti disgusti, i varj casi
Del dì già scorso, le gelose risse,
Le illanguidite e le nascenti fiamme,
Le forzate costanze, e le sofferte
Con mutua pace infedeltà secrete,
Dolci argomenti a femminil bisbiglio.
Chiedasi a lui, se hai di saper desio

» vous désirez le savoir, qui paraîtra bientôt sur la scène » de la musicienne Phryné ou du danseur Narcisse; celui-ci, » cher aux épouses italiennes, et celle-là à leurs maris. »

Ces sortes de gens que vient de peindre Bondi, recherchent surtout les anecdotes qui puissent divertir et prêtent aux récits plaisants. L'agrément, disait Duclos, est devenu si nécessaire, que la médisance même cesserait de plaire, si elle en était dépourvue. Aussi une femme doit-elle bien moins se garder d'une chose répréhensible que d'une aventure piquante à raconter. Si elle se conduit mal, et qu'il n'y ait rien de plaisant à dire sur sa conduite, on n'en parlera pas; mais pour peu que sa conduite prête au ridicule, alors elle devient la proie de tous les conteurs, de tous les beaux diseurs, qui n'ont pas, il est vrai, un grand intérêt à venger la morale, mais ne veulent pas perdre une occasion de montrer leur esprit, et de divertir la société.

6) PAGE 105, VERS 6.

Que j'arrive, à regret, au plus honteux des vices!
Le Mensonge est son nom.

Un homme, que Mme. Geoffrin connaissait pour un

Qual sulle scene giugnerà tra poco
Musica Frine, o danzator Narciso,
Questo all' itale spose, e cara quella
Agl' itali mariti....

menteur infatigable, raconta en sa présence un fait, dont elle nia la vérité, ne doutant pas qu'il ne fît à son ordinaire un nouveau mensonge. « Vous vous pressez trop, » lui dit quelqu'un, de nier ce fait; car, par malheur, il est » vrai. — S'il est vrai, répondit-elle, pourquoi monsieur » le dit-il? » Le menteur véridique n'attendit pas, comme on le peut croire, la fin de la conversation, et lorsqu'il fut sorti, elle ajouta: « Quand un homme ment toujours, » c'est comme s'il disait toujours vrai; on n'a qu'à s'arranger » pour croire toujours le contraire de ce qu'il avance: mais » s'il s'avise de dire vrai quelquefois, que voulez-vous qu'on » en fasse dans la société? Comment vivre et converser » avec quelqu'un à qui on ne peut dire ni oui ni non?» (Ce trait est tiré d'une lettre de d'Alembert sur Mme. Geoffrin.)

Sterne disait que le mensonge était la plus insupportable poltronerie: c'est craindre les hommes et braver Dieu.

PAGE 113, VERS 14.

Condamnée aux chagrins et livrée au soupçon,
Voyant partout et l'injure et l'offense,
Survient plus triste encor la sombre Défiance.

M. Delille avait déjà peint la Défiance dans un autre poëme; ces deux tableaux ont des couleurs différentes, et sont tous deux pleins de vérité. On ne sera peut-être pas fâché de les comparer.

Là, dans un double excès vient tomber la Raison.
D'un côté, sur ses pas conduisant le Soupçon

Qui, de son inquiète et timide paupière
Semble fuir à la fois et chercher la lumière;
Voyant partout un piége et partout un danger,
Tel qu'un lâche espion sur un sol étranger,
Marche d'un pas craintif la triste Défiance.

. . . . . .

C'est elle qui, régnant dans les cœurs soupçonneux,
Corrompt tous les plaisirs, relâche tous les nœuds,
Fait de la vie entière une route épineuse,
Rend le bonheur craintif, et l'amitié douteuse.
A la cour d'un tyran, regardez Damoclès:
En vain de chants flatteurs résonne le palais,
En vain sur une table en délices féconde,
Tous les tributs de l'air, de la terre et de l'onde
Se montrent réunis; pâle et tout effrayé
De cette menaçante et sinistre amitié,
Il effleure, en tremblant, de ses lèvres livides,
De ces mets affadis les douceurs insipides,
Vers les lambris dorés lève un œil éperdu,
Et voit le fer mortel sur son front suspendu.
Telle est la Défiance au banquet de la vie.

(*Imagination*, ch. VI.)

8) PAGE 114, VERS 22.

Possédé de l'esprit de contradiction.....

Molière, dans le *Misanthrope*, fait ainsi le portrait du contradicteur:

Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire;
Il prend toujours en main l'opinion contraire;

Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

M. de Rhulières, dans son poëme des *Disputes*, a peint avec autant d'esprit que de vérité le disputeur et le contradicteur.

Je hais surtout, je hais tout causeur incommode,
Tous ces demi-savants gouvernés par la mode;
Ces gens qui, pleins de feu, peut-être pleins d'esprit,
Soutiendront contre vous ce que vous aurez dit;
Un peu musiciens, philosophes, poëtes,
Et grands hommes d'état formés par les gazettes;
Sachant tout, lisant tout, prompts à parler de tout,
Et qui contrediraient Voltaire sur le goût,
Montesquieu sur les lois, de Broglie sur la guerre,
Ou la jeune d'Egmont sur le talent de plaire.
. . . . . .
Avez-vous par hasard connu feu monsieur Daube,
Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube.....
. . . . . .
Au sortir d'un sermon la fièvre le saisit,
Las d'avoir entendu sans avoir contredit.

« Il y a des gens, dit M. Morellet, à qui l'on peut faire » soutenir successivement deux opinions contradictoires,

» en avançant successivement deux propositions contraires.
» Deux hommes se promènent dans un chantier de marine.
» L'un dit : *Voilà du bois excellent. — Point du tout*, dit
» le contradicteur, *il ne vaut rien.* Le premier s'approche,
» et feignant de regarder avec plus d'attention : *En effet*,
» dit-il, *voilà le ver en plusieurs endroits.... — Le ver,*
» *dites-vous? il n'y en a pas vestige. C'est moi qui me*
» *trompais, et le bois est des plus sains que j'aye vus.*
» Ce dialogue, je l'ai entendu. »

9) PAGE 116, VERS 20.

Bien plus insupportable encore,
Ce vil adulateur, qui toujours nous adore.

Il est une monnaie qui circule chez tous les peuples, en tout temps, en tout lieu; quoiqu'elle soit reconnue fausse, tout le monde la prend; quoiqu'elle soit commune, elle ne perd jamais de sa valeur, et l'on obtient souvent en échange les choses les plus précieuses; cette monnaie est la louange.

Voici quelques traits du flatteur, tel qu'il a été peint par Théophraste :

« Si celui qu'il veut flatter prend la parole, il impose
» silence à tous ceux qui se trouvent présents, et il les
» force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance; et,
» dès qu'il a cessé de parler, il se récrie : Cela est dit le
» mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencon-
» tré. D'autres fois, s'il lui arrive de faire à quelqu'un une

» raillerie froide, il ne manque pas de lui applaudir, d'en-
» trer dans cette mauvaise plaisanterie; et quoiqu'il n'ait
» nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts
» de son manteau, comme s'il ne pouvait se contenir et qu'il
» voulût s'empêcher d'éclater; et s'il l'accompagne lorsqu'il
» marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans
» son chemin de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il
» achète des fruits, et les porte chez ce citoyen; il les
» donne à ses enfants en sa présence, il les baise, il les
» caresse. Voilà, dit-il, de jolis enfants et dignes d'un tel
» père. »

Le bon Plutarque compare les flatteurs aux poux; « car les poux, dit-il, s'en vont incontinent d'avec les morts, et abandonnent leurs corps aussitôt que le sang, duquel ils se voulaient nourrir, en est éteint; aussi, ajoute-t-il, ne verrez-vous jamais que les flatteurs s'approchent seulement des personnes dont les affaires commencent à se mal porter, et dont le crédit s'aille passant ou refroidissant. » Le même Plutarque prétend que la flatterie établit son empire sur l'amour-propre. « Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, dit la Rochefoucauld, la flatterie des autres ne nous pourrait nuire. L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. On croit quelquefois haïr la flatterie, mais on ne hait que la manière de flatter. » Addison a dit: « Lorsque la vanité d'un homme n'est pas assez vive
» pour le perdre, le flatteur ne manque pas de la ré-
» veiller et de lui fournir assez de mérite pour le rendre
» un sot. »

Il n'est point de métier si facile que celui de flatteur; si vous donnez un conseil, si vous hasardez une censure, il faut prouver ce que vous dites; si vous louez, vous n'avez point de preuves à donner. Damon me demande ce que je pense de son livre; je réponds qu'il est excellent, et je n'ai plus rien à dire. Si je dis qu'il a des défauts, il faut expliquer ma pensée, il faut motiver ma critique. Pour lui prouver que son livre ne vaut rien, il me faudra prendre plus de peine qu'il n'en a pris lui-même pour le faire.

Duclos a dit que l'adulation même, dont l'excès se fait sentir, produit encore son effet. *Je sais que tu me flattes*, disait quelqu'un, *mais tu ne m'en plais pas moins.* Un homme d'esprit qu'on avait comparé à Dieu, disait: *C'est un peu fort, mais cela fait toujours honneur.*

Ordinairement il n'y a rien à répondre à la flatterie; rien n'est plus embarrassant pour un homme sensé que la louange qu'on lui adresse. Je n'ai jamais vu un homme d'esprit loué en face qui n'eût l'air d'un sot. Aussi lord Chersterfield conseille-t-il de louer les gens en leur absence. Le même écrivain donne aux flatteurs des conseils dont ils n'ont pas besoin. « Si vous voulez, dit-il, vous concilier d'une manière particulière l'affection et l'amitié de certaines personnes, soit hommes, soit femmes, tâchez de découvrir leur qualité brillante, en cas qu'elles en possèdent quelqu'une, et leur faiblesse dominante; car chacun a la sienne, et rendez justice à l'une, et un peu plus que justice à l'autre. Le moyen le plus sûr de réussir, c'est de

louer les gens pour les qualités qu'ils n'ont pas, et dont ils ont la prétention. Le cardinal de Richelieu écoutait avec complaisance ceux qui louaient son talent pour la tragédie. Si vous parlez à un auteur qui a de la grâce et du charme dans son esprit, vantez l'énergie de son style; trouvez de la souplesse et de la grâce à celui qui n'aura que de l'énergie et de la force. Si vous rencontrez un auteur dramatique, ayez soin de le louer sur celle de ses pièces qui aura le moins réussi; si vous louez quelque chose dans celui de ses drames qui est tombé, vous êtes sûr de lui faire tourner la tête. »

La flatterie a aussi fourni à Sterne des traits fort piquants dans son *Voyage sentimental.*

« Passez, passez, nous n'avons point d'argent, disaient » deux dames à un pauvre qui leur demandait l'aumône. Le » pauvre garda le silence pendant une minute ou deux, » et renouvela sa prière.

» Ne fermez pas vos oreilles, mes belles dames, dit-il, » à mes accents. Mais, mon bon homme, dit la plus jeune, » nous n'avons point de monnaie.... Que Dieu vous bénisse » donc, dit-il, et multiplie envers vous ses faveurs!.... » L'aînée mit la main dans sa poche... Voyons donc, » dit-elle, si je trouverai un sou marqué.... Un sou mar- » qué! Ah! donnez la pièce de douze sous, dit l'homme; » la nature a été libérale à votre égard, soyez-le envers un » malheureux qu'elle semble avoir abandonné.

» Volontiers, dit la plus jeune, si j'en avais.

» Beauté compatissante, dit-il en s'adressant à la plus

» âgée, il n'y a que votre bonté, votre bienfaisance, qui » donnent à vos yeux un éclat si doux, si brillant.... et » c'est ce qui faisait dire tout à l'heure au marquis de » Santerre et à son frère, en passant, des choses si agréa- » bles de vous deux.

» Les deux dames parurent très affectées; et toutes deux » à la fois, comme par impulsion, mirent la main dans » leur poche, et en tirèrent chacune une pièce de douze » sous.

» La contestation entre elles et le suppliant finit; il » n'y en eut plus qu'entre elles, pour savoir qui donnerait » la pièce de douze sous; pour finir la dispute, chacune » d'elles la donna; et l'homme se retira. »

Dans une notice de M. Walckenaër sur les manuscrits inédits de Montesquieu, insérée dans les *Archives Littéraires*, on lit la pensée suivante : « Un flatteur est un es- » clave qui n'est bon pour aucun maître. » Cette pensée digne de Tacite, ne se trouve dans aucune des nombreuses éditions des œuvres de Montesquieu, publiées jusqu'à ce jour.

10) PAGE 121, VERS 14.

Doute par vanité de tout ce qu'il apprit,
Et meurt sans avoir eu l'esprit
De se permettre une bêtise.

L'auteur du *Spectateur* prétend qu'on trouve à peine une seule personne qui ne soit plus sensible à la réputation

d'avoir de l'esprit et du discernement, qu'à celle d'avoir de la probité et de la vertu.

« Rien ne gâte plus la conversation, dit le docteur Swift, » que le désir d'y montrer de l'esprit : c'est un défaut au- » quel personne n'est aussi sujet que les gens d'esprit eux- » mêmes, et dans lequel ils tombent plus fréquemment » lorsqu'ils sont ensemble. Ils regarderaient leurs paroles » comme perdues, s'ils avaient ouvert la bouche sans dire » quelque chose de spirituel. C'est un tourment pour les » assistants, ainsi que pour eux-mêmes, que la peine qu'ils » se donnent, et les efforts qu'ils font souvent sans succès. » Ils se croient obligés de dire quelque chose d'extraor- » dinaire, qui les acquitte envers eux-mêmes, et qui soit » digne de leur réputation. »

Aujourd'hui la manie de penser, de raisonner, de disserter, a remplacé celle de l'esprit. On dit : *Voilà un homme fort, voilà un homme profond*, comme on disait autrefois *voilà un homme spirituel*. Dans le siècle dernier, on disait qu'un homme *faisait de l'esprit;* il nous semble qu'aujourd'hui on *fait du génie*. Cette manie n'est guère moins ridicule que la première.

[11] PAGE 122, VERS 15.

« Que mes persécuteurs s'acharnent contre moi;
» Que mes rivaux me déchirent; mais toi!
» Toi que j'aimai comme mon frère,
» Qui partageais la table de mon père,

» A qui j'ouvris mon cœur, dont je serrai la main,
» Comment de ton ami te fais-tu l'assassin ! »

Ces vers sont une imitation de ce passage des Psaumes de David :

Quoniam si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. (PSAUME LIV, verset 12 et suiv.)

[12] PAGE 123, VERS 3.

Tairons-nous le brouillon, dont autrefois Molière,
D'un pinceau vigoureux eût tracé le portrait,
Et dont Gresset, à sa manière,
Sous le nom du *Méchant* crayonna quelques traits ?

Le brouillon dont parle ici M. Delille, ne ressemble point à celui de Gresset, et n'en est pas moins dans la nature.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

PAGE 123, VERS 6.

Viens, reprends tes couleurs, ressaisis ton pinceau,
Et peins-nous à son tour le discoureur aimable.

M. DELILLE, après avoir, par une division heureuse, tracé les défauts qui viennent de l'esprit, et ceux qui tiennent au caractère, nous présente un homme aimable qui est exempt des uns et des autres. Ainsi les préceptes qu'il donne sont des exemples beaucoup plus faciles à saisir que des leçons et des maximes.

Nous ne chercherons pas trop loin le modèle qu'on pourrait se proposer dans la conversation. Nous laisserons parler ici Mme. de Vannoz:

A ces soupers mon enfance autrefois,
Du vrai bon ton étudiant les lois,
Venait chercher et choisir ses modèles :
C'est sur les pas de ces guides fidèles,
C'était alors que, préludant mes vers,
Je recueillais ces préceptes divers.
Là j'écoutais cet éloquent poète,
Qui, s'arrachant à sa douce retraite,

Venait du Pinde, où règnent ses écrits,
Se reposer en un cercle d'amis,
Et qui, chargé de lauriers et d'hommages,
Daignait encor sourire à nos suffrages.
Il paraissait : un murmure flatteur
Nous annonçait le moderne Virgile.
Bientôt muet, tout le cercle immobile
En l'admirant devenait auditeur.
Si de son luth les fréquentes merveilles
Ont fait sa gloire et celle de nos jours ;
Si le génie éternise ses veilles,
Le dieu du goût enchante ses discours.
Voyez-le orner l'anecdote piquante !
De mille traits l'étincelle brillante,
Comme en ses vers, éclate en son débit ;
De chaque objet chaque mot est l'image ;
Toujours poète, il peint tout à l'esprit ;
Et sa mémoire en vain nous dit son âge.....
Mais, qu'ai-je appris ? Quand j'ose à mes essais
Mêler son nom et crayonner ses traits,
Il va chanter : ce poète lui-même,
D'un art charmant qu'il embellit, qu'il aime,
Va dans ses vers dévoiler les secrets.
Mon Apollon, mon maître prend sa lyre :
Pour l'écouter, je me tais et j'admire.
Ma faible main, vous prêtant ses secours,
Vous conduisit jusqu'aux portes du temple ;
Recueillez-y ses vers et ses discours,
Et recevez le précepte et l'exemple.

(*Conseils à une Femme sur la Conversation.*)

2) PAGE 135, VERS 19.

Les conversations sont l'état populaire.

M. Delille a mis en scène les conversations, les manières de la bonne compagnie; c'était le seul moyen de les faire bien connaître; il est difficile de les définir, et je crains bien ici de proposer une énigme dont on ne trouvera pas d'abord le mot.

Il est un pays, un peuple, ou plutôt une société dont on parle partout, sans qu'on sache précisément où elle est et ce qu'elle est; chacun se pique de lui appartenir, et la plus sanglante injure qu'on puisse adresser à un homme ou à une femme, c'est de leur dire qu'ils ne l'ont point vue. Cette société a des lois, sans qu'elle soit obligée pour cela de payer des législateurs; elle a des usages que partout on se vante de suivre aveuglément. Tout le monde y commande, tout le monde y obéit; on n'y donne rien à la faveur, on n'y laisse rien à faire à la fortune. Malheur aux étrangers qui y abordent; ils sont immolés à la divinité tutélaire du lieu, comme ceux qui abordaient dans la Tauride. Cette société est toujours dans un ordre parfait, et personne n'y est chargé de la police. On y absout, on y condamne en dernier ressort, et l'on n'y reconnaît point de juges. Depuis Périclès et Scipion, elle est toujours la même, quoiqu'on y aime le changement et que la mode en soit comme la providence. Les siècles s'écoulent, les empires tombent, ceux qui la composent se dispersent; mais, quoique dispersés, ils conservent

leurs lois, et comme les Hébreux après la destruction de Jérusalem, ils forment encore une nation au milieu de toutes les autres. Cette singulière société est ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

Toute la législation de cette espèce de république est dans ces mots: *C'est l'usage.* Ces autres mots: *C'est de mauvais ton, cela ne s'est jamais fait*, suffisent pour contenir les novateurs les plus audacieux. Le plus grand service qu'on puisse rendre à l'état dans cette république, c'est d'amuser ceux dont elle est composée. Le plus grand crime qu'on y reconnaisse, c'est d'y porter l'ennui. Lorsque quelqu'un ose s'y mettre au-dessus des lois, elle charge le ridicule de la défendre et de la venger. Le ridicule, toujours prêt à poursuivre ceux qu'elle condamne, veille sans cesse pour elle; il ressemble au vieux de la Montagne qui n'a point d'armée à ses ordres, mais qui envoie partout ses agents invisibles et porte l'effroi jusque chez les grands de la terre.

2) PAGE 138, VERS 20.

L'orgueil discret, la morgue taciturne
De ce savant, lucubrateur nocturne,
Qui, dans le fond de son docte réduit,
De ses tablettes vermineuses
Ayant compilé jour et nuit
Les richesses volumineuses.....

Nous avons cité dans les notes du premier chant ce que

dit La Bruyère des érudits. Bondi a fait aussi le portrait du pédant, qu'il termine ainsi :

« Chacun, fatigué par l'ennuyeux déclamateur (*), se dé-
» tourne, se lève ou change de place, en attendant la fin.
» Mais Lisinda, plus polie, plus patiente, qui se tient près
» du pédant Aristarque, semble applaudir, quoique occupée
» d'autre chose, ses sots propos; puis elle rit sous cape; et
» heurtant son voisin Thyrsis, tantôt avec les coudes, tantôt
» avec le genou, elle cherche à le réveiller, et fait naître les
» sourires et les moqueries silencieuses. A la fin on entend
» un *bravo* ironique, arraché par l'ennui. A ce cri qu'il at-
» tendait, le pédant, vrai ballon gonflé de vanité, se caresse
» le menton, promène sur sa poitrine sa main velue, arrange

(*) . . . . . Intanto al lungo
Nojoso declamar storcesi ognuno
O in piè si rizza, e va cangiando loca
Aspettandone il fin. Ma la vivace
Lisinda accorta, che vicina siede
Al pedante Aristarco, approvar mostra,
Benchè d' altro occupata, i detti insulsi,
Poi sott' occhio sorride, e il vicin Tirsi
Or col gomito urtando, or col ginocchio,
Stuzzica e scuote, e al sogghignar dà moto
Ed ai taciti scherni. Alfin si sente
Il comun grido dalla noja espresso
D'un ironico *bravo*. Al suon di questa
Voce aspettata quel pallon ripieno
Dell' elemento suo gonfiasi, e il mento

» ses vêtements. Laissant un libre cours à l'étonnement des » autres, et repassant en soi-même les brillants éloges dont » il vient d'être l'objet, il garde enfin le silence. »

Sterne a dit une chose fort ingénieuse sur les érudits : « Le savoir est le dictionnaire des sciences, mais le bon » sens est leur grammaire. »

4) PAGE 139, VERS 14.

Il ne dit point qu'il fait chaud, qu'il fait froid,
Dans quelle année, en quel endroit
Les vivres furent chers, la moisson abondante.

Ces diseurs de riens ont été assez bien caractérisés par Théophraste. Voici quelques traits de son *Parleur insipide* : « Il s'échauffe dans la conversation, déclame contre le » temps présent, et soutient que les hommes qui vivent » présentement ne valent point leurs pères : de-là il se jette » sur ce qui se débite au marché, sur la cherté du blé, sur le » grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville : il dit » qu'au printemps, où commencent les Bacchanales, la mer » devient navigable ; qu'un peu de pluie serait utile aux biens » de la terre, et ferait espérer une bonne récolte ; qu'il cul-

---

Tardo si liscia, e la pelosa mano
Striscia sul petto, e ricompon la vesti;
E Alfin, lasciando agli stupori altrui
Libero il corso, si concentra, e secco
L'alte sue lodi ruminando, tace.

» tivera son champ l'année prochaine, et qu'il le mettra en » valeur; que le siècle est dur, et qu'on a bien de la peine à » vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a » fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cérès à la » fête des Mystères: il lui demande combien de colonnes » soutiennent le théâtre de la musique, quel est le quantième » du mois: il lui dit qu'il a eu la veille une indigestion; et si » cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne » partira pas d'auprès de lui, il lui annoncera comme une » chose nouvelle que les Mystères se célèbrent dans le mois » d'août, les APATURIES au mois d'octobre; et à la cam- » pagne, dans le mois de décembre, les Bacchanales. Il n'y » a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est » de fuir, si l'on veut du moins éviter la fièvre: car quel » moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne savent pas » discerner ni votre loisir ni le temps de vos affaires? »

5) PAGE 139, VERS 22.

Mais il hait encor plus le jargon précieux
Dont l'hôtel Rambouillet tournentait nos aïeux.

La Bruyère faisait sans doute allusion aux conversations de l'hôtel Rambouillet, lorsqu'il dit: « Est-ce un si grand » mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme » tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à » vos semblables, les diseurs de rébus; vous ne vous en dé- » fiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement: une chose » vous manque, c'est l'esprit; ce n'est pas tout, il y a en vous

» une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les » autres. Voilà la source de votre pompeux galimathias, de » vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signi- » fient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans » cette chambre, je vous tire par votre habit, et je vous dis » à l'oreille : ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez » point; c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage » simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun » esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

Montaigne s'était déjà moqué de ces parleurs à prétentions, qui se détournent de leur voie un quart de lieue pour chercher un bon mot ou une belle phrase. « La recherche » des phrases, dit-il, vient d'une vanité puérile et scolasti- » que. C'est aux paroles, ajoute-t-il, à servir et à suivre..... » Le parler que j'aime est un parler simple et naïf, tel sur le » papier qu'à la bouche, un parler succulent et nerveux, » court et serré, non tant délicat et peigné comme véhé- » ment et brusque, plutôt difficile qu'ennuyeux, éloigné » d'affectation, déréglé, décousu et hardi, etc. »

[6] PAGE 140, VERS 13.

Disciple heureux de la nature,
D'une phrase naïve et pure
Il ne demande point pardon.

Théophraste, après un long séjour à Athènes, fut reconnu pour étranger et appelé de ce nom par une marchande d'herbes; elle remarqua qu'il n'avait point dans son langage

ce je ne sais quoi d'attique auquel on reconnaissait les Athéniens. Théophraste avait-il fait une faute contre la langue d'Athènes? Non; il la parlait seulement avec plus de correction que les autres; il la parlait comme elle était dans les livres; ce qui pouvait être une faute contre l'usage.

La même chose arriverait à un étranger qui viendrait à Paris, et qui n'aurait étudié la langue française que dans les livres. Un bon nombre de Français, et même de Parisiens, pourraient être pris ainsi pour de véritables étrangers; premièrement les pédants qui veulent mieux parler que les autres; secondement, plusieurs grammairiens de profession qui ont négligé d'étudier leur langue dans la bonne compagnie.

7) PAGE 141; VERS 17.

Damon le clabaudeur, en mugissant, arrive:
Du bas de l'escalier, par de fréquents éclats,
Son formidable abord s'annonce avec fracas.

L'auteur des *Caractères* a tracé le portrait de cet homme bruyant. Nous en citerons un autre moins connu; c'est celui qu'a fait Bondi dans son poëme italien. Ces sortes de comparaisons serviront à faire connaître la supériorité du poète français, et peuvent tourner à l'amusement des lecteurs:

« Mais quel bruit entends-je (*)? Au secours! à l'aide! » ferme les oreilles, mon ami, et défends-toi, si tu peux,

(*) Ma qual odo romor?.... Soccorso! aita!
Chiudi gli orecchi, Amico, e dal torrente

» contre le torrent de ces paroles rapides et violentes. Je » vois venir le bavard Alcimon. Écoute, comme encore loin » de la porte, il crie d'une voix haute, et donne une con- » naissance non douteuse de sa venue aux oreilles épou- » vantées. Il n'est point de tympan assez patient, ou assez » fort pour résister une heure à son étrange et incroyable » loquacité. Partout où il se présente, à peine entré, il in- » terroge et répond tout seul; il demande mille choses, il » fait part de mille autres. Logicien, il raisonne; histo- » rien, il raconte; et orateur, il pérore. Il ne reprend pas » haleine; s'il n'a plus rien à dire, il se répète, et parle sans » cesse. Chacun frémit à sa rencontre, et évite de se trou-

---

Di rovinose e rapide parole
Difenditi, se puoi: sento, che giunge
Il garrulo Alcimon. Odi già, come
Fuor della soglia ancor da lungi grida
Con alta voce, e alle atterrite orecchie
Dà dell' arrivo suo non dubbio avviso.
Sì pazïente timpano o sì forte
Non v'è che un' ora alla incredibil regga
Strana loquacità. Dovunque ei giunge,
Entrato appena interroga, e risponde
Tutto egli solo, e mille cose ei chiede,
Di mille informa, logico ragiona,
Storia narra, ed orator perora,
Nè fiato prende, e se altro a dir non resta
Ripete ancora, e senza posa ei parla,
Ognun l'incontro ne paventa, e schiva,

» ver près de lui. Malheur à celui qu'il surprend à l'impro-
» viste! En vain il lutte contre ce déluge de paroles : il faut
» qu'il écoute malgré lui. Ainsi qu'un voyageur surpris,
» dans sa route déserte, par une pluie imprévue, se met à
» l'abri près du tronc d'un chêne garni de branches, et
» blotti, attend que l'orage passe ou diminue.

» Quel frein y aurait-il à son impétuosité ? Dites-lui de
» se taire : il ne vous écoute pas; parlez vous-même, il crie
» et vous réduit au silence; dormez-vous? il continue de
» parler; vous réveillez-vous? vous le trouverez encore
» parlant. Partout vous retrouvez le son perpétuel de son

D'essergli apresso. Misero colui,
Ch' ei coglie incauto. Ei si contorce invano.
Delle parole al diluviar dirotto,
Che forza è pur che suo malgrado ascolti,
Qual pellegrin, che per deserta via
Colto all' aperto da improvvisa pioggia
Ricovra al tronco di ramosa quercia,
E in sè ristretto e rannicchiato aspetta,
Che passi, o scemi il tempestoso nembo.
E qual por freno all' impeto che il porta?
Digli, che taccia; ei non t' ascolta; parla
Tu stesso, ei grida e ti sopprime; dormi,
Egli segue a parlar; svegliati, e il trovi
Che parla ancora, e con perpetuo suono
Ti senti intorno l'instancabil voce.
Come notturno avegliarin, se scocca
L'interno gioco, al turbinoso giro,

» infatigable voix. Comme un réveille-matin, dont le ressort » se détache, fait retentir rapidement de son marteau élas- » tique le bronze sonore, multiplie les coups et chasse ra- » pidement le sommeil de l'oreille qui est frappée, de même » la langue de ce bavard, telle qu'un outil fait avec art, » agit avec volubilité. Elle étourdit, elle rend sourd, et » force à fuir en se bouchant les oreilles avec les mains. » Mais vous le fuyez en vain, il vous donne la chasse. S'il » ne peut vous atteindre, il élève la voix; resté seul, il » continue à parler, et s'embarrasse peu qu'on l'écoute. Il » n'abhorre rien dans la nature autant que le silence; il n'est

---

Della veloce sprigionata ruota
L'elastico martello il cavo seno
Celere batte del sonoro bronzo,
Onde ai colpi frequenti, e quai di densa
Grandine spessi, dal percosso orecchio
Rapido fugge e spaventato il sonno;
Tal non mai ferma la sua lingua o muta
Di molle sembra artifizioso ordigno,
O sì ruota volubile e sonora,
Che il capo introna, lo stordisce, e assorda.
E con le mani negli orecchi sforza
A cercar scampo con la fuga altrove.
Ma fuggi indarno, ch' ei t' incalza, e dove
Non giunge il passo, alza la voce, e parla
Fin che ti vede, e poichè sol rimane
A parlar segue, e di parlar contento
Poco si cura poi, che alcun l' ascolti.

» né que pour parler, il a vécu en parlant; et veut parler » en mourant; dans sa tombe même, continuant de donner » du mouvement à sa langue, il espère briser le cachet de » fer que la mort imprime à sa bouche. »

[8] PAGE 146, VERS 10.

La bonté fait sa politesse,
Le malheur est sacré pour sa délicatesse.

Voltaire a défini ainsi la politesse :

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage;
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

« La politesse, dit Duclos, est l'expression ou l'imita- » tion des vertus sociales; elle en est l'expression, si elle » est vraie, et l'imitation, si elle est fausse; et les vertus » sociales sont celles qui nous rendent utiles et agréables à » à ceux avec qui nous avons à vivre. »

Cosa nella natura ei non aborre
Quanto il silenzio; nè a null' altro nacque
Fuor che a parlar, parlando visse, e vuole
Parlar morendo, e nella tomba ancora
Continuando della lingua il moto
Di franger spera il ferreo sigillo,
Che morte al labbro taciturno imprime.

M. Delille ne s'est point occupé de définir la politesse; il s'est contenté de nous montrer l'homme poli.

Ce que Stillingfleet dit de la politesse dans son *Poëme sur la conversation;* mérite d'être cité :

« Étudiez avec soin la politesse (*): elle vous apprendra les » manières de parler et les gestes que la mode avoue. En » vain l'affectation à l'air de matrone, et la pétulance avec » ses familières grimaces cherchent à la contrefaire. Elles » luttent contre la nature pour se faire applaudir, se tour- » mentent et fatiguent les autres. La politesse marche d'un » pas plein d'aisance, quoique mesuré, et de tout ce qu'elle » a étudié *ne fait voir que la grâce.* »

Je connais des censeurs chagrins qui déclament contre la politesse, en disant qu'elle est contraire à la franchise, et qu'elle dispense trop souvent l'homme d'être bon, en lui donnant la facilité de le paraître. La politesse se sert des mots qui n'appartiennent qu'aux vertus sociales. Il lui arrive même quelquefois d'en exagérer, d'en dénaturer le sens, ce qui fait qu'on est embarrassé, lorsqu'on veut ex-

(*) Study with care politeness, that must teach
The modish forms of gesture and of speech:
In vain formality, with matron mien,
And pertness apes her with familiar grin:
They against nature for applauses strain,
Distort themselves, and give all others pain:
She moves with easy, though with measured pace,
And shews no part of study, but the grace.

primer une véritable affection, un sentiment qu'on éprouve. Une politesse affectée peut contribuer à corrompre le langage des sentiments; ce n'est pas cependant une raison pour proscrire la politesse; car les gens qui en abusent ainsi ne manqueraient pas d'avoir pour corrompre la langue des sentiments, mille autres moyens qui ne tourneraient ni au profit des mœurs, ni à l'agrément de la société. Tous les jours les mots consacrés à la morale sont dans la bouche de gens qui n'ont point de morale, ce qui n'empêche pas que ces mots ne signifient encore quelque chose.

9) PAGE 147, VERS 12.

Le sarcasme cruel, la mordante épigramme
Et l'ironie au ris moqueur.

La plaisanterie, dit un écrivain que nous avons déjà cité, est le talent le plus agréable pour la conversation; mais comme il est infiniment rare, on y a substitué les mots piquants, et ce qu'on appelle le persiflage; précisément, comme quand un habillement trop cher se met à la mode, ceux à qui leurs facultés ne permettent pas de se le procurer se contentent de quelque chose d'approchant, qui imite la mode tant bien que mal. Bien des gens appellent plaisanterie l'art de dérouter un homme dans son discours, de lui faire perdre contenance, de le rendre ridicule, et de faire sortir les défauts de sa personne et de son esprit.

Duclos appelle le persiflage un amas fatigant de paroles sans idées, une volubilité de propos qui font rire les sots,

scandalisent la raison, déconcertent les gens honnêtes ou timides, et rendent la société insupportable. Ce mauvais genre est quelquefois, ajoute-t-il, moins extravagant, et alors il n'en est que plus dangereux; c'est lorsqu'on immole quelqu'un, sans qu'il s'en doute, à la malignité d'une assemblée, en le rendant à la fois instrument et victime de la plaisanterie commune, par les choses qu'on lui suggère et les aveux ingénus qu'on en tire.

Les gens qui font trop d'usage de cette gaîté oublient que, lorsqu'ils donnent un ridicule, ils acquièrent un vice. Ce qui tue la gaîté, c'est l'esprit de dénigrement, la malignité des propos, l'usage cruel et plat des mistifications. Après ces explosions de la haine ou de la méchanceté, tout languit, tout paraît froid, insipide.

[10] PAGE 148, VERS 11.

Ah! je la reconnais : noble et simple, son nom,
A tous nos jeunes fats j'en demande pardon,
Est Modestie.

Les personnes modestes sont presque toujours prises au mot dans le monde : voilà pourquoi le ton tranchant est devenu de mode. Ma réputation, disait Duclos, n'a commencé que du moment où j'ai dit que j'avais de l'esprit. L'auteur des *Lettres persanes* cite un exemple remarquable du ton tranchant. Il parle de deux savants qui avaient une grande célébrité : « Leur conversation, dit-il, me parut » admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se

» réduisait à ceci : ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai » dit; la conversation du second portait sur autre chose : » ce qu'on a dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas » dit. »

L'homme modeste ne plaît guère que parce qu'il n'interrompt personne. S'il garde le silence, ceux qui parlent devant lui ont assez de candeur pour croire qu'il ne se tait que pour avoir le plaisir de les écouter.

Lord Chesterfield recommande à son fils, non point tant d'être modeste que de le paraître. La modestie, lui dit-il, sera votre seul hameçon, quand vous pêcherez aux louanges.

M. Morellet, dans son morceau sur la conversation, parle d'une certaine fausse modestie plus oppressive et plus insultante que le ton tranchant et décisif. Voici à peu près le langage de ceux qui ont cette fausse modestie, qui n'est autre chose que le dernier raffinement de la vanité. « Ce » qu'ils ont l'honneur de vous dire leur semble démontré; » mais c'est seulement leur opinion, qui ne peut servir de » loi à personne. Si on n'est pas de leur avis, c'est sans » doute parce qu'ils ont le malheur de s'expliquer mal, et » qu'ils ne se sont pas fait entendre; ils prient qu'on leur » permette de répéter ce qu'ils ont déjà dit; persuadés » qu'on se rendra à l'évidence de leurs raisons. Ils ne pren- » draient pas la liberté d'être d'un avis différent du vôtre » sur d'autres matières; mais pour celle qu'on traite, ils » en ont fait une étude particulière, qui les autorise à dire » leurs sentiments, etc., etc. »

Le *Spectateur* fait ainsi le portrait d'un homme modeste:

« Lucceius a du savoir, de l'esprit, de l'enjouement et de » l'éloquence; mais avec tous ces avantages, il n'a pas le » moindre dessein ambitieux en tête. Peut-être aussi que le » vulgaire croit, à cause de cela, qu'il n'a point de génie; » mais ses amis sont bien persuadés qu'il est d'une habileté » consommée. Il ne cherche pas à se faire admirer, et il » n'a pas besoin de l'éclat extérieur. Ses habits lui plaisent, » pourvu qu'ils soient à la mode et qu'ils le tiennent chaude- » ment; la société lui est agréable, s'il y trouve des per- » sonnes polies et d'un bon naturel. Il ne demande ni le » superflu dans les repas, ni la grande joie en compagnie, » ni rien d'extraordinaire pour le divertir. Dépouillé de » préjugés, et maître de ses passions, il fournit sa carrière » si doucement, qu'il trouve partout plus d'esprit, plus de » bonne chère, et plus de gaîté, qu'il ne lui en faut pour » goûter le plaisir de la vie. »

« Le ton positif et tranchant, a dit Sterne, est une » absurdité; si vous avez raison, il diminue votre triomphe; » si vous avez tort, il ajoute à la honte de votre défaite. »

[1] PAGE 150, VERS 2.

Que l'indifférent égoïste,
D'un air distrait, insouciant et triste,
Semble, à regret, supporter vos discours.

Voici comment le poète italien Bondi nous peint l'égoïste qui parle sans cesse de lui-même :

« Voyez-vous celui-ci qui entre, ne songeant qu'à lui

» seul (*) ? Ses profondes pensées ne l'occupent que de lui-
» même ; il prend tant de soin de lui qu'il en dispense les
» autres. Son nom est *Moi*. Jamais aucun autre mot ne sort
» de sa bouche si fréquemment, ni avec autant d'emphase.
» La nature l'a formé seulement d'air et très rempli de lui-
» même. Ensuite elle lui a dit : Règne ; vis en te consti-
» tuant le centre de l'univers ; tous les mortels tireront de
» toi la lumière ; occupe tous les autres de toi ; que ton
» nom soit placé dans tous tes discours ; occupe de tous les
» événements qui te seront personnels ceux qui ne te de-
» manderont jamais à les connaître qu'à contre-temps, et
» toujours retentisse dans ta bouche le respectable *Moi*.

(*) . . . . . Quello ravvisi,
Ch' entra se sol mirando ? Il gran pensiero
L' occupa di se stesso, e tanta ei prende
Cura di se, che ne dispensa il mondo.
Suo nome è l'*Io*, ned altra voce mai
Esce dal labbro suo nè più frequente,
Nè con enfasi egual. Natura il fece
D' aria sola temprandolo, e di moltà
O inión ; poi, regna, disse, e vivi
Centro dell' universo : ogni vivente
A te raggio sarà ; tu sempre e tutti
Occupa di te stesso. Il nome tuo
Entri in ogni discorso, e de' tuoi casi
Non mai chiesti da alcun stanca ogni orecchia
Ridicolo e importuno, e ad ogni incontro,
E fuor di tempo eternamente suoni
Nella tua bocca il rispettabil *io*.

» Ainsi dit la nature, et lui, il prit son vol en sortant de » ses mains; il s'empressa de ne parler que de lui-même, » répandant au loin dans les appartements et dans les cer- » cles babillards le *Moi* qu'il répétait sans cesse. . . . . » . . . . . » . . . . . Il n'y a nul refuge, point de sujet si étranger » qui puisse défendre ses interlocuteurs de ce *Moi*. C'est » avec ce mot qu'il traite toute matière qu'il réduit, qu'il » contourne, calcule, confronte tout, rapproche tout de » soi. Il est de sa vie, de ses pensées, de ses rêves perpé- » tuellement le citateur, le sujet et le journal. »

Così disse natura, ed ei di volo
Le uscì di mano, e frettoloso corse
A ragionar di se, largo spargendo
Nelle sale, e nei circoli loquaci
L'*io* ripetuto : *io son*, *io feci*, *io penso*.
Senza *io* nulla sa dir, nè v'è discorso,
Ch'ei non citi sè stesso, esempio eterno,
O paragone. . . . . .
. . . . . .
. . . . . Non v'è ripiego,
Non argomento sì stranier, che possa
Difender dà quel *io* : di questa voce
Illustra ogni materia, ogni commento
Volge, riduce, calcola, confronta,
Approssima a sè stesso, di sua vita,
Di se, de' suoi pensier, de' sogni suoi
Perpetuo citator, storia, e giornale.

[12] PAGE 151, VERS 1.

Bien dire et bien entendre est l'art de converser.

L'art de bien entendre est peut-être plus rare que celui de bien parler. Fontenelle, dans un âge avancé, disait : « Ce qui me console de quitter la vie, c'est qu'il n'y a plus » personne qui sache écouter. » — « L'obligation d'écouter, » dit M. Morellet, dans son *Essai sur la conversation*, est » une loi sociale qu'on blesse sans cesse. L'inattention peut » être plus ou moins impolie, et quelquefois même insul- » tante ; il est bien difficile cependant de ne pas se rendre » coupable de ce tort avec les sots ; mais c'est aussi une des » meilleures raisons qu'on puisse avoir de les éviter. »

[13] PAGE 152, VERS 1.

Et le talent le plus sublime,
Pour garder long-temps notre estime,
A besoin de variété.

Rien ne déplaît dans la conversation comme la monotonie ; l'esprit même le plus cultivé ne peut racheter ce défaut. Un homme qui s'exprimait toujours du même ton et de la même manière, parlait un jour devant Mme. du Deffant qui était aveugle. Mme. du Deffant, impatientée d'entendre le discoureur, l'interrompit en lui disant : *Fermez-moi donc ce mauvais livre.* On ne peut faire une critique plus ingénieuse de la monotonie.

(4) PAGE 159, VERS 6.

Telle autrefois, dans son brillant déclin,
J'ai vu la célèbre Geoffrin.

Lord Chesterfield écrivait à lord Stanhope qui se trouvait à Paris : « Connaissez-vous Mme. Geoffrin ? elle est fort spi-» rituelle, et, comme j'ai appris, ne reçoit chez elle que la » meilleure compagnie. »

Tous les arts, comme tous les talents, étaient admis dans sa société, et chacun était sûr d'y trouver la considération qui lui était assignée par l'estime publique..... Chez elle la réunion de tous les rangs et de tous les genres d'esprit empêchait qu'il n'y eût aucun ton qui dominât; elle ne cherchait point à y occuper trop de place. Elle paraissait le plus détachée de tout amour-propre, et savait le mieux intéresser celui des autres. Elle avait l'art de faire valoir l'esprit de ceux qui lui parlaient, et de renvoyer chacun content de soi-même. C'est à elle que fut dit ce mot si connu de l'abbé de St.-Pierre. Ils avaient long-temps conversé ensemble: *Vous avez été charmant aujourd'hui*, lui dit-elle. *Je ne suis qu'un instrument*, répondit-il, *dont vous avez bien joué.*

Plusieurs des gens de lettres qu'elle recevait chez elle, d'Alembert, Thomas et M. Morellet, ont payé un juste tribut à sa mémoire. Nous nous dispenserons de parler de ces éloges qui viennent d'être recueillis et réimprimés avec le morceau sur la Conversation de M. Morellet.

FIN.

TABLE.

Page

Préface. 7

Prologue. 29

CHANT PREMIER.

Exposition du sujet. 45

Invocation du poète à sa Muse. . . . . *Ibid.*

Portrait du nouvelliste. 46

L'auteur tombé. 48

L'homme qui raconte ses procès. 50

L'érudit, qui rappelle les lois et les coutumes de l'antiquité. . 52

L'esprit léger, qui raconte ce qu'il a lu dans la gazette. 53

Comparaison de ces deux personnages. 54

Conversation du dîner. 56

Conversation dans le salon. 57

Portrait du bavard. 58

Portrait du bavard voyageur. 64

Le conteur minutieux. 71

Le bel esprit bourgeois, qui débite à lui seul tout l'esprit du quartier. 73

Le conteur qui se pique d'exactitude dans ses détails. 75

Le fâcheux interrogateur. 77

Le questionneur qui interroge, non pour savoir, mais pour montrer qu'il est instruit. 79

Le rieur ridicule. 81

L'homme ennuyé. 82

Le farceur ou Roquelaure bourgeois. 84

CHANT DEUXIÈME.

Page
Des ridicules de la conversation qui tiennent aux vices du cœur.... 89
L'égoïste qui parle sans cesse de lui.... 90
L'officieux.... 93
L'indifférent et le froid interlocuteur.... 97
Le babillard turbulent.... 100
Le curieux.... 101
Le mystérieux.... 102
Le menteur.... 105
Le présomptueux.... 106
L'homme susceptible et ombrageux.... 109
Le défiant.... 113
Le contradicteur.... 114
Le flatteur.... 116
Le méticuleux.... 120
Le médisant.... 121
Le brouillon.... 123
L'avare.... 124

CHANT TROISIÈME.

Portrait du discoureur aimable.... 133
Les qualités qui font l'homme aimable dans la conversation.. *Ibid.*
Les défauts qu'il évite dans la conversation.... 134
L'esprit conciliant et tolérant de l'homme aimable.... 144
Son éloignement pour la malignité et la satire.... 145
De la modestie.... 148
Succès qu'obtient l'homme aimable dans la société.... 150
Des femmes, leurs caractères, leurs goûts, leur éloge.... 154
Portrait de Mme. Geoffrin.... 159

FIN DE LA TABLE.

rix énoncés sur ce Catalogue, on aura les livres brochés. Pour les recevoir *franco*, par la
e, on doit ajouter 50 c. par vol. in-18; — 1 fr. par vol. in-12; — 1 fr. 50 c. par vol. in-8°.;
et 3 fr. par vol. in-4°.

RIX DES RELIURES. (*Les livres reliés ne peuvent pas être envoyés par la poste.*)

carré : en basane simple, 60 c. — avec filet, 75 c. — doré sur tr., 1 fr. 25 c. — En veau simple, 90 c. — avec
1 fr. 10 c. — doré sur tr., 1 fr. 50 c. — En maroq. simple, 2 fr. — avec filet, 2 fr. 50 c. — d. s. tr., 3 fr. 25 c.
8 ou in-12 : en basane simple, 75 c. — avec filet, 1 fr. — d. s. tr., 1 fr. 50 c. — En veau simple, 1 fr. 25 c. —
filet, 1 fr. 60 c. — dorés. tr., 2 fr. — en maroq. simple, 3 fr. — avec filet, 3 fr. 55 c. — dor. s. tr., 4 fr. 15 c.
en basane simple, 1 fr. 25 c. — avec filet, 1 fr. 50 c. — doré sur tr., 2 fr. — En veau simple, 1 fr. 75 c. —
filet, 2 fr. — doré sur tr., 2 fr. 50 c. — En maroquin simple, 4 fr. — avec filet, 5 fr. — doré sur tr., 6 fr.
eliures des livres de Piété, que l'on n'annonce point brochés, sont également comptées et payées à part.

LIVRES DU FONDS DE LIBRAIRIE DE MICHAUD FRÈRES.

ŒUVRES DE J. DELILLE.

	PRIX BROCHÉS. fr.	c.
18 vol. papier fin, grand-raisin, 32 figures.	63	»
——— Vélin superfin, 36 figures, brochés en carton	137	»
——— Les mêmes, sat. et cart., 35 fig. avant la lettre.	150	»
16 vol. papier fin, grand-raisin, 32 figures.	104	»
——— Vélin superfin, 53 figures, brochés en carton.	255	»
17 vol. papier vélin superfin, 48 figures, brochés en carton	1050	»
——— Les mêmes, sat. et cart., 60 fig. av. la lettre	1360	»

On vend séparément tous les ouvrages des collections ci-dessus.

ROIS RÈGNES DE LA NATURE, poëme en huit chants. Deux volumes.

papier fin grand raisin, 2 fig. . . . . 7 f. »
——— vélin superfin, br. en cart. 4 fig. . . 15 »
——— Le même, sat. et cart. 4 fig. av. la let. 18 »
——— carré commun. 3 50
papier fin grand-raisin, 2 fig. . . . . 12 »
——— vélin superfin, br. en cart. 2 fig. . 28 »
——— Le même, sat. et cart. 6 fig. av. la let. 36 »
vélin grand-jésus superfin, br. en carton. . . 120 »
——— Le même, sat. cart. et fig. av. la let. . 130 »
——— Le même, sur peau vélin. 2000

GNATION, poëme en VIII chants, accompagné de notes historiques et litt. — Deux volumes.

papier fin grand-raisin, 2 fig. . . . . 7 f. »
——— vélin superfin, br. en cart. 4 fig. . . . 15 »
——— Le même, sat. et cart. 4 fig. av. la let 18 »
——— carré commun. 3 50
papier fin grand-raisin 2 fig. . . . . 12 »
——— vélin superfin, br. en cart. 2 fig. . . . 28 »
——— Le même, sat. et cart. 6 fig. av. la let. 36 »
papier commun, sans fig. . . . . 30 »
——— vélin sup. grand-jésus, br. en cart. 2 fig. 120 »
——— Le même, sat. et cart. 4 fig. av. la let. . 130 »

ES FUGITIVES de J. DELILLE, nouv. edition, ienée d'un grand nombre de pièces inédites, suipour l'in-18 et l'in-8°., du *Dithyrambe sur l'Imalité de l'ame*, et du *Passage du St-Gothard*, e par madame la duchesse de DEVONSHIRE.

papier fin grand-raisin, 2 fig. . . . . 4 f. »
——— vélin sup. br. en cart. 2 fig. . . . . 8 »
——— Le même, sat. et cart. 2 fig. av. la let. 10 »
——— carré commun. . . . . 2 »
papier fin grand-raisin, 3 fig. . . . . 7 »
——— vélin sup., br. en cart. 3 fig. . . . . 15 »
——— Le même, sat. et cart. 3 fig. av. la let. 18 »
pap. vél. sup. gr.-jésus, 2 fig., br. en cart . 60 »
Le même, pap. vél. sup. sat. fig. av. la let. cart 70 »
——— Le même, sur peau vélin. 1000

LES JARDINS, ou l'ART D'EMBELLIR LES PAYSAGES, poëme en 4 chants.

In-18. papier fin grand-raisin, 4 fig. . . . . 3 f. 50
——— Le même, 1 fig. 2 50
——— carré commun. 1 80
——— vélin superfin, br. en cart. 4 fig. . . 7 »
——— Le même, sat. et fig. avant la let. . . 9 »
In-8°. papier fin grand-raisin, 1 fig. . . . . 4 »
——— vélin superfin, br. en cart. 1 fig. . . 9 »
——— Le même sat. et cart. fig. av. la let. . . 12 »
In-4°. papier vélin grand-jésus, figures. . . . 50 »
——— figures avant la lettre. . . . . 60 »

L'HOMME DES CHAMPS, ou LES GÉORGIQUES FRANÇAISES, poëme en 4 chants.

In-18. papier fin grand-raisin, 4 fig. . . . . 3 f. 50
——— Le même 1 fig. 2 50
——— carré commun. 1 80
——— vélin superfin, br. en cart. 4 fig. . . 8 »
——— Le même, sat. et cart. fig. av. la let. . 10 »
In-8°. papier fin grand-raisin, 1 fig. . . . . 6 »
——— vélin superfin, br. en cart. 3 fig. . . . 20 »
——— Le même, sat. et cart., fig. av. la let. . 24 »
In-4. papier vélin sup. gr.-jésus, br. en cart., 4 fig. 50 »
——— Sat. cart. fig. avant la lettre. . . . . 70 »

LA PITIÉ, poëme en 4 chants.

In-18. papier grand-raisin, 4 fig. . . . . 3 f. 50
——— vélin superfin, br. en cart. 4 fig. . . 8 »
——— Le même, sat. et cart. 4 fig. av. la let. . 10 »
In-8°. (petit) pap. carré, 2 fig. . . . . 3 »
——— papier fin grand-raisin, 4 fig. . . . 6 »
——— vélin superfin, br. en cart., 6 fig. . . 15 »
——— Le même, sat. et cart. 6 fig. av. la let. . 18 »
n-4°. Papier vélin sup. grand jésus, (précédé du *Dithyrambe sur l'immortalité de l'ame*) orné de 4 fig. br. en cart. . . . 60 »
——— Le même, sat. cart. 4 fig. av. la let. . . 70 »
——— Le même, sur peau vélin, rel. en marroquin par Bozérian 1000

L'ÉNEIDE trad. en vers français, par J. DELILLE, avec

des remarques sur les beautés du texte par le même et par J. MICHAUD.

In-18, avec le texte, 4 gros vol.

Papier fin grand-raisin, 4 fig.	15 fr.
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	30 f. »
—— Le même, sat. et cart. 4 fig. avant la lettre.	36 »

In-8°., avec le texte, 4 vol.

Papier fin grand-raisin, 4 fig.	24 »
—— vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	50 »
—— Le même, sat. et cart., 4 fig. av. la let.	60 »

In-4°., avec le texte, 4 gros vol.

Papier commun jésus, sans fig.	60 «
—— vélin superfin grand-jésus, br. en cart. 4 fig.	240 «
—— Le même, sat. et cart. 16 fig. av. la lettre.	360 «

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE, traduites en vers français.

In-18. papier grand-raisin. 1 fig.	3 f. 50
—— vélin superfin, br. en cart. 5 fig.	9 »
—— carré commun (à l'usage des écoles, avec le texte latin et les notes).	2 50
—— Le même, sans texte.	1 80
In-8°. papier fin grand-raisin, 1 fig.	9 »
—— vélin superfin, cart. 6 fig.	18 »
In-4° papier vélin sup. grand-jésus, 4 fig.	100 »

LE PARADIS PERDU DE MILTON, traduit e français avec les remarques d'Addison.

In-18, sans le texte, 3 vol.

Papier fin grand-raisin, 3 fig.	1
—— vélin superfin, br. en cart. 3 fig.	2
—— Le même, sat. et cart. 3 fig. avant la lettre.	3
—— Carré commun, sans fig.	

In-8°. avec le texte.

Papier vélin, br. en cart. 3 fig.	
—— Le même, sat. et cart. 3 fig. avant la lettre.	
Edit. sans texte, 2 vol. in-8., pap. fin grand rais. 2 fig.	

In-4°. avec le texte.

Papier commun jésus, sans fig.	
—— vélin sup. grand-jésus, br. en cart. 3 fig.	2
—— Le même, sat. et cart. 3 fig avant la lettre.	3
—— Le même, sur peau vélin	30

Pour compléter la traduction poétique de Vi

LES BUCOLIQUES en vers français, par M. DE GEAC, précédées de la vie du poète latin, et a pagnées de remarques sur les beautés du te J. MICHAUD.

In-18. papier fin grand-raisin, 1 figure.	
In-18, vélin superfin, br. en cart. 1 fig.	
—— Le même, sat. et cart. fig. av. la let.	
—— carré commun (à l'usage des écoles).	
In-8°. papier fin grand raisin, 5 figures.	
—— vélin superfin, br. en cart. 11 fig.	1
—— Le même, sat. et cart. 11 fig. av. la l.	2
In-4°. papier vélin superfin grand-jésus, br. en cart. 10 fig. et 10 culs-de-lampe.	1
—— Le même, sat. et cart. 17 fig. avant la let. et 10 culs-de-lampe	1

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

Ou HISTOIRE, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les Hommes qui se distingués par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes; ou entièrement neuf, rédigé et signé par MM. Amar-Durivier, Artaud, Auger, Balbe (de), Ba Barbier, Beauchamp, Bergasse, Bernardi, Beuchot, Biot, Boissonade, Botta, Bourgoing, Gassicourt, Castellan, Catteau, Chaussier, Choiseul (de), Clavier, Constant de Rebe Coquebert de Thaisy, Corrêa de Serra, Cotteret, Cuvier, Delambre, Delaulnaye, Delille musset-Pathay, De Noual de Lahoussaye, Depping, Desportes, Durdent, Dussault, Esme Féletz, Fiévée, Gallais, Ginguené, Grosier, Guizot, Jourdain, Lacretelle, Lacroix, Lally- dal, Langlès, Laporte (Hypolite de), La Renaudière, Lasalle, Lévesque, Malte-Brun, M Michaud, Millin, Noël, Paroletti, Peignot, Petit-Thouars (du), Ponce, Pujoulx, Quatre Roquefort, Rossel (de), Salabéry, Sismondi, Stapfer, Stassart (de), Suard, Tabaraud, Tr Villers, Vincens-Saint-Laurent, Weiss, Ustéri; Mmes. de Bolly, de Staël, de Vannoz-Siv autres gens de lettres et savants. Première livraison, en 2 vol. in-8°., d'environ 700 petit-romain, à deux colonnes :

Papier carré fin, prix :	14 fr. et 19 fr.	*franc de port par la poste.*
—— grand raisin fin :	24 et 30	*idem.*
—— vélin superfin :	48 et 53	*idem.*

Il a été tiré un seul exemplaire sur peau vélin, avec fig.; prix, 600 fr. le vol.

Le prix de la seconde livraison, composée également de deux volumes, dans les mêmes fo et papiers, est le même.

La troisième livraison paraîtra en juin 1812, et sera également composée de deux volu même format et du même prix.

On peut joindre à chaque volume de ce Dictionnaire un cahier d'environ 30 portraits au dont le prix est de 3 fr. pour le pap. ordinaire, 4 fr. pour le pap. gr. raisin, et 6 fr. pour le

Œuvres de Dureau-Delamalle.

ŒUVRES DE SALLUSTE, traduction nouvelle, enant le texte latin en regard, les harangues et let- politiques, avec des notes du traducteur; la vie de iste par le président de Brosses, etc., *deuxième ion*, revue et corrigée; 1 vol. in-8°., 6 fr.; pap. , cart., 12 fr.; et en 2 vol. in-12, 5 fr.

ŒUVRES DE TACITE, traduites en français; . in-8., avec le texte en regard et une carte de pire Romain, *seconde edition*, revue et corrigée. : 30 fr.; pap. vélin, 60 fr.

RES DE TITE-LIVE, traduites en français, par me, et par M. Noël, conseiller ordinaire de l'Uni- té.

décade, 4 vol. in-8°., avec le texte latin en regard et une de l'empire Romain : 24 fr.; pap. vélin, 48 fr. — Seconde ième décades, 6 vol. Prix, pap. ordinaire : 36 fr.; pap. 72 fr. — Quatrième décade, en 3 vol., pap. ord.; prix, pap. vélin, 36 fr. — La quatrième et dernière livraison, se de deux volumes, contenant la fin du texte, et de la tra- n de Tite-Live, avec une table générale, paraîtra en juin e prix de l'ouvrage complet, composé de 15 vol., sera le 90 fr., et 180 fr. sur pap. vélin.

ONAUTIQUE DE VALERIUS FLACCUS, ction en vers français, avec des notes et varian- le texte latin en regard, et la carte du Pont- , par M. Dureau-Delamalle fils; 3 vol. in-8°. 18 fr.

Œuvres de M. Desaintange.

ÉTAMORPHOSES D'OVIDE, traduites en vers, le texte; *troisième édition*, revue, corrigée et entée de remarques: 4 vol. in-12, pap. fin: 12 fr.

RIMER D'OVIDE, traduit en vers, avec le des remarques; un vol. in-12, p. fin av. fig.: 3 f.

MÈDE D'AMOUR, poëme, suivi de *l'Héroïde aphon à Phaon*, et d'un choix de quelques Élé- d'Ovide, traduit en vers français, par le même; 1811; 1 vol. in-12, papier fin : 2 fr. 60 cent.

ASTES, par le même, *seconde édition*, en un , 4 fr.

Œuvres de M. J. Berchoux.

(la), ou *les Dieux de l'Opéra*, poëme héroï- que en 6 chants, 2e. ÉDITION, revue et corrigée.

in-18, pap. fin, grand-raisin, fig.	3 fr.
Vélin superfin, br. en cart. fig.	6
Le même, sat. et cart. fig. av. la lettre.	8

RONOMIE (la), ou l'*Homme des Champs à la*, poëme en 4 chants, suivi de Poésies fugi- QUATRIÈME ÉDITION, revue, corrigée et au- tée. Vol. in-18, orné de jolies figures.

Papier carré de Limoges	1 fr. 80 c.
Grand-raisin fin, 4 fig.	3 50
Vélin superfin, br. en cart. 4 fig.	6
Sat. et cart. 4 fig. avant la lettre.	8

SOPHIE (le) DE CHARENTON, roman original in-18., papier grand-raisin : 1 fr. 80 c.

Œuvres de M. Ginguené.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE, par M. Gin- guené, membre de l'Institut de France; 3 vol. in-8°., formant la première livraison de cet ouvrage qui sera composé de 9 vol. Prix, 18 fr. — La seconde livraison, composée de deux volumes, du prix de 12 fr., pa- raîtra en juin 1812.

FABLES NOUVELLES, 1 vol. in-18, grand-raisin. Paris, 1810. Prix : 2 fr. 50 c.

NOCES DE THÉTIS ET DE PÉLÉE (les), poëme de Catulle, traduit en vers français, un vol. gr. in-18, avec le texte latin en regard, et des notes et variantes. Paris, 1812. Prix : 2 fr. 50 cent.

Œuvres de Mme. Cottin.

ELISABETH ou *les Exilés de Sibérie*, roman suivi de la *Prise de Jéricho*, poëme. — 2 vol. in-12 : 4 fr.

AMELIE-MANSFIELD, troisième édition, revue et corrigée. — 3 vol. in-12 : 6 fr.

CLAIRE D'ALBE, in-12, deuxième édition, revue et corrigée : 2 fr. 50 c.

MALVINA, 3e. édition, revue et corrigée. — 3 vol. in-12 : 6 fr.

MATHILDE, mémoires tirés de l'histoire des croisades; deuxième édition, revue et corrigée; 4 vol. in-12 : 9 fr.

ABRÉGÉ *de Grammaire française*, par M. E. Jac- quemard; vol. in-12, br. Paris, 1811. Prix, 2 fr. 50 c. — Le même, in-4°., pap. fin, grand raisin : 6 fr.

ADRIENNES (les), nouvelles en vers, par M. LEROUX, officier au corps imp. du Génie. — Vol. in-18, pap. grand-raisin fin. Paris, 1805 : 2 fr. 50 c.

ANALYSE D'UN COURS DU DOCTEUR GALL, ou PHYSIOLOGIE ET ANATOMIE DU CERVEAU, d'après son système; un vol. in-8. Paris, 1808 : 3 fr.

BELZUNCE, ou LA PESTE DE MARSEILLE, poëme, suivi d'autres poésies, par M. Millevoie; *troisième édition*, augmentée de plusieurs pièces, vol. in-18. pap. gr.-raisin fin, avec une nouvelle fig. : 3 fr.; pap. vélin superfin, sat. et cart., fig. avant la lettre, 6 fr.

CHEVALIER (le) ROBERT ou *Histoire de Robert, surnommé le Brave*, dernier ouvrage posthume du comte de TRESSAN. — 2e. édit. revue et augmentée de morceaux inédits. — Vol. in-8, fig. *faisant le treizième des œuvres de cet auteur* : 2 fr. 50 c.

CODE DE PROCÉDURE CIVILE, avec l'*Exposé des Motifs*; suivi de la Table des livres et titres et d'une table des matières par ordre alphabétique, conforme au texte de l'édition officielle. On y a réuni le tarif des frais et dépens en matière judiciaire. Vol. in-12, pa- pier fin : 1 fr. 50 c.

CODE DE COMMERCE, d'après l'édition originale et officielle, précédé des discours de MM. les conseillers d'état; un gros vol. in-8. On y a joint le titre XXV du Code de Procédure civile, sur la forme de procéder devant les tribunaux de commerce, et rapporté tou- les articles du Code Napoléon et du Code de Procédure

MOIRES *de M. de Bouillé* sur la révolution française. Deux vol. in-12, ornés du portrait de l'auteur, 4 fr.

TURE (la) SAUVAGE ET PITTORESQUE, poëme en trois chants, par DESLANDES, ancien lieutenant-colonel. Paris, 1808; un vol. grand in-18, avec le portrait de l'auteur : 2 fr. 50 c.

VIGATION (la), poëme en 6 chants, par J. ESMÉNARD. Sixième édition. Vol. in-8°., orné de 2 figures.

Papier fin. . . . . 6 fr.
Papier vélin. 12

SAUVATEUR (le) EN POLOGNE, par Hubert VAUTHIER, de l'académie de Nancy, vol. in-8 de 500 pages. A Paris, 1807 : 5 fr.

L'auteur de cet ouvrage a passé trente ans en Pologne. Il n'est aucune observation sur les mœurs, le climat, le gouvernement de ce pays, qu'il n'ait été à portée de faire. Il a traité les Polonais avec un peu de sévérité; mais, s'il ne se livre pas en faveur de leur exaltation patriotique à l'enthousiasme de Rhulières, il en parle avec plus de calme et d'expérience; et son ouvrage peut servir à compléter les tableaux et à rectifier les opinions de cet écrivain.)

UVRES DRAMATIQUES DU COMTE ALFIERI, traduites de l'italien, précédées d'un discours préliminaire sur la Tragédie, et accompagnées de réflexions sur chaque pièce, par C. B. PETITOT, éditeur du *Recueil du Théâtre français*: 15 fr. les 4 vol. in-8, contenant dix-neuf Tragédies, savoir:

MIRRHA, POLINICE, ANTIGONE, MÉROPE, AGAMEMNON, ORESTE, TIMOLÉON, AGIS, SAÜL, BRUTUS PREMIER, VIRGINIE, SOPHONISBE, BRUTUS II, MARIE STUART, OCTAVIE, PARIS, D. GARZIA, ROSEMONDE, PHILIPPE II.

SIAN, *Barde du troisième siècle*; poésies galliques traduites en vers français, par P. M. Baour de Lormian; troisième édition, corrigée et augmentée; vol. grand in-18, avec figures. : 4 fr.; sur vélin, br. en cart. : 8 fr.

NSÉES CHRÉTIENNES, ou *Entretiens de l'ame fidele avec le Seigneur*, pour tous les jours de l'année; par M. CARRON le jeune, prêtre français. — Quatre gros vol. in-12 de 1800 pages: 10 fr.

TC (la), ou *La Chasse des Dames*, poëme en quatre chants, suivi de poésies fugitives, par M. de Précy; vol. grand in-18. Paris, 1808 : 1 fr. 25 c.

NTEMPS D'UN PROSCRIT (le), poëme en trois chants, suivi de mélanges en prose; *sixième édition*, revue, corrigée et augmentée de L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE, poëme; par M. J. Michaud; 2 vol. in-18, sur papier vélin grand-raisin, 4 fig. : 4 fr.; sur vélin cart., fig. avant la lettre, 7 fr.

RÉNÉES (les), poëme, par M. DUREAU-DELAMALLE fils; précédé d'un voyage à Vignemale et d'une description des vallées d'Azun, de Cauterets et de Lutour; un vol. in-18 : 1 fr. 50 cent.

ATRE (les) AGES DE LA FEMME, poëme en six chants; par A. F. R. TULIÈRES. — Vol. in-18, pap. grand-raisin fin, fig. de Moreau jeune : 2 fr. 50 c.

QUATRE (les) AGES, poëme en IV chants, par J. M. St.-CYR PONCET DELPECH, le fils. — Vol. in-18, pap. grand-raisin fin, fig. de Moreau jeune : 2 fr. 50 c.

TABLEAU LITTÉRAIRE DU XVIIIe. SIÈCLE, ou *Essai sur les grands écrivains de ce siècle, et les progrès de l'esprit humain en France*, suivi de l'ÉLOGE DE LA BRUYÈRE; ouvrage qui a remporté le prix décerné par la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut, dans sa séance du 7 avril 1810; avec des dissertations et des notes. Par M. Victorin Fabre. Un vol. in-8°. Prix : 5 fr.

TOM JONES, ou *Histoire d'un Enfant trouvé*, nouvelle et seule traduction complète de l'anglais de H. FIELDING. Par CHERON; six gros vol. in-12: 12 fr.

TOMBES ROYALES DE St-DENIS (Profanation des) en 1793; par madame de VANNOZ, née SIVRY; vol. in-8. sur papier vélin; quatrième édition, revue et corrigée : 1 fr. 50 c.

VACCINE (la) *combattue dans le pays où elle a pris naissance*, ou *Traduction de trois ouvrages anglais*; savoir: 1°. DE L'INEFFICACITÉ ET DES DANGERS DE LA VACCINE, ouvrage dans lequel sont rapportés plus de cinq cents accidents, suivi d'un Mode de Traitement pour les maladies causées par la Vaccine, traduit sur la 3e. édition du docteur William Rowley; 2°. DISCUSSION HISTORIQUE ET CRITIQUE SUR LA VACCINE, par le docteur Monseley; 3°. OBSERVATIONS SUR L'INOCULATION VARIOLIQUE, tendant à prouver qu'elle est plus salutaire que la Vaccination; par *R. Squirrel*. Vol. in-8°. : 5 fr.

VIE DU PRINCE EUGÈNE DE SAVOIE, *Généralissime des armées impériales*, écrite par lui-même, et publiée pour la première fois en 1809. TROISIÈME ÉDITION, revue, corrigée et augmentée de notes, et de la dernière partie de la vie de l'auteur jusqu'à sa mort. Paris, 1810. Vol. in-8°. avec portrait. Prix : 2 fr. 50 cent.

VOYAGE *agronomique en Auvergne*, précédé d'observations générales sur la culture de quelques départements du centre de la France; par M. de Pradt, archevêque de Malines; vol. in-8. : 3 fr.

Pièces de Théâtre.

ARTAXERCE, tragédie en cinq actes, par M. DELRIEU, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Français, et conservée au répertoire du même théâtre; vol. in-8°., orné d'une gravure : 2 fr. 50 c.

— Le même, avec une gravure coloriée, papier vélin satiné et cart. à la Bradel : 5 fr.

CONAXA, ou LES GENDRES DUPÉS, comédie représentée au théâtre de l'Impératrice, le 2 janv. 1812; seconde édition in-8°. Prix : 2 fr. 50 c.

MADAME FAVART, comédie en un acte, en prose mêlée de vaudevilles, par MM. Moreau et Dumolard, représentée pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 décembre 1806. Prix : 1 fr. 25 c.

Civile auxquels la loi renvoie; et la table des matières du Code de Commerce de l'édition officielle; suivi de la loi sur le taux de l'intérêt de l'argent, avec les notes et formules, par M. Locras, avocat au conseil d'état, et l'un des rédacteurs et réviseurs du Code de Commerce : 5 fr.

CONSULTATIONS DE MÉDECINE, ouvrage posthume de P.-J. Barthez, médecin consultant de l'Empereur, ancien chancelier de l'Université de Montpellier, etc., publié par J. Lordat, docteur en médecine, héritier des manuscrits de l'auteur; 2 vol. in-8. Paris, 1810. Prix : 9 fr.

CONSEILS *à une femme, sur les moyens de plaire dans la conversation*, deuxième édition sous presse.

CORRESPONDANCE ORIGINALE ET INÉDITE DE J.-J. ROUSSEAU, avec Mme. Latour de Franqueville et M. du Peyrou, pour faire suite aux diverses éditions des Œuvres de cet auteur. Paris, 1804 :

In-8°. sur pap. carré fin, 2 vol. . . . . 9 fr.
——— vélin, br. 21
In-18. papier gr.-raisin fin, 3 vol. 7
Ce nouvel ouvrage complète toutes les Editions des *Œuvres de Rousseau* in-18 et in-8°.

DICTIONNAIRE *textuel raisonné, par ordre sommaire et de matières, du Code d'instruction criminelle*, d'après le Bulletin des Lois, N°. 214 *bis*, envoyé aux tribunaux; ouvrage principalement nécessaire à tous juges de paix, maires et adjoints, officiers de gendarmerie et de l'administration forestière, commissaires de police, avoués, greffiers, huissiers, gardes champêtres et forestiers. Par A. G. Daubanton, auteur des Dictionnaires du Code civil (Napoléon), du Code de procédure, du Code de commerce, etc., etc.; vol. in-8. en caractère petit-romain à deux colonnes. Paris, 1809 : 6 fr.

DICTIONNAIRE (NOUVEAU) DE PHYSIQUE, rédigé d'après les découvertes les plus modernes; par A. Libes, auteur d'un Traité de physique, et professeur aux Lycées de Paris; 4 gros vol. in-8°., dont un de planches, en caractère *petit-texte* sur deux colonnes : 24 fr. — Cet ouvrage a été désigné comme devant faire partie des bibliothèques des lycées, par le directeur-général de l'instruction publique.

DISCOURS qui a remporté le prix sur cette question, proposée en 1808 par l'académie de Dijon : *la Nation Française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères?* par J.-J. Lemoine; br. in-8 Paris, 1809 : 2 fr.

DISCOURS *sur l'influence des Croisades*, par le même, vol. in-8°. : 2 fr.

DON-QUICHOTTE (le) de Michel Cervantes, traduction nouvelle *et seule complète*, et précédée de la vie de l'auteur; par H. Bouchon-Dubournial, ancien professeur de l'académie espagnole. Huit gros vol. in-12, sur papier fin, orné du portrait de Cervantes et de jolies gravures en taille-douce. Paris, 1810. Prix, 15 fr.

On avait lieu de s'étonner qu'une des plus belles productions de l'esprit humain ne fût connue en France que par des traductions d'un style suranné ou par des imitations insuffisantes, telles que celle de Florian. M. Dubournial a voulu remplir cette lacune; et le succès de ses efforts est démontré par l'empressement avec lequel cette nouvelle traduction a été accueillie.

ESSAI *historique et critique de l'Institution des Evêques*, par M. Tabaraud, prêtre de la congrégation de l'Oratoire; vol. in-8°. Paris, 1[illegible]. Prix, 3 fr., et 4 fr. franc de port.

GROTTES DE CHARTRES (les), ou *Clément*, par Mme. d'H., auteur d'*Amour et Scrupule*, roman nouveau. Paris, 1811, 2 vol. in-12 : 4 fr.

HISTOIRE D'ANGLETERRE *sous le règne des Stuarts*, par Fox; traduite de l'anglais. Paris, [illegible] 2 vol. in-8. : 9 fr.

HISTOIRE DE FÉNÉLON, composée sur les manuscrits originaux, par M. L'Ev. de Beauss[illegible], ancien évêque d'Alais, membre du chapitre impérial de St.-Denis, conseiller titulaire de l'Université impériale; *seconde édition*, revue, corrigée, considérablement augmentée; avec des sommaires à chaque livre et une table générale des matières. Paris, 1809; 3 vol. in-8, portrait gravé par Delvaux : 18 fr.; papier vélin cart. : 36 fr.

HISTOIRE DES CAMPAGNES DU MARÉCHAL SUWAROW, PRINCE ITALISKI, général-en-chef du cabinet au service de Russie, contenant la guerre de sept ans contre les Prussiens, en 1759; la guerre de la Confédération de Pologne, en 1769; les première et deuxième guerres contre les Turcs, en 1773 et 1787; contre Pologne, en 1794; et enfin la dernière en Italie contre les Français, en 1799, et notamment une relation des batailles de la Trébia, de Novi, etc. — Edition in-8°. 3 vol. ornés de trois portraits : 18 fr. La même, papier vélin, 24 f. — Edition in-12. 3 vol. ornés de 3 portraits : 7 fr.

HISTOIRE DES PROGRÈS ET DE LA CHUTE DE L'EMPIRE DE MYSORE, sous les règnes d'*Hyder-Aly* et *de Tippoo-Saib*; contenant l'histoire des guerres des souverains de Mysore avec les Anglais, les différentes puissances de l'Inde; les lettres de Tippoo, partie au chérif de la Mecque et à Tippoo-Saib, en relation du siége de Seringapatam; le recueil des papiers trouvés dans le palais de Tippoo-Saib; par J. Michaud, 2 vol. in-8°., avec portrait, carte et plans : 12 fr.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE TRENTE ANS, par Schiller, traduite de l'allemand, par M. Champfeu. Paris, 1803. — 2 vol. in-8 : 9 fr.

HISTOIRE DE LA GUERRE DE LA VENDÉE ET DES CHOUANS, depuis son origine jusqu'à la pacification de 1800; par Alphonse de Beauchamp; *deuxième édition*, revue, corrigée et augmentée; 3 vol. in-8°., avec une carte détaillée du théâtre de la guerre et trois portraits représentant les généraux Hoche, Bonchamp et Laroche-Jacquelin : 20 fr.

ILIADE (l'), traduite en vers français, par M. Aignan, et suivie de la comparaison des divers passages de ce poëme avec les morceaux correspondants des principaux poëtes hébreux, grecs, latins, français, allemands, italiens, anglais, espagnols et portugais. Paris, 1809; 3 vol. in-12 : 9 fr.

INCRÉDULITÉ (l'), poëme en 3 chants, avec des notes; par Alexandre Soumet, in-18, grand raisin, fig. deux. édit., revue, corrigée et augmentée, et dédicace à Madame Mère. Paris, 1810, 2 fr. 50

00102412

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015